BIBLIOTECA NAZ
149
E
52
NAPO

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
E
52
NAPOLI

XXVIII. 1

XXVIII. P. 2

102. h. 141

149. b. 52

DE

L'ORIGINE

DES LOIX, DES ARTS,

ET DES SCIENCES.

TOME SECOND.

DE

L'ORIGINE

DES LOIX, DES ARTS,

ET DES SCIENCES;

ET DE

LEURS PROGRÈS

CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

TOME SECOND.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi,

TABLE
DES LIVRES,
CHAPITRES, ARTICLES, ET PARAGRAPHES,
Contenus dans le IId. Volume.

LIVRE III.

Des Sciences. Page 1

CHAPITRE I. *De la Médecine en général.* 5
ARTICLE I. *Chirurgie.* 13.
ARTICLE II. *Anatomie.* 22
ARTICLE III. *Botanique.* 30
ARTICLE IV. *Pharmacie.* 37
CHAP. II. *Mathématiques.* 41
ARTICLE I. *Arithmétique.* 43
ARTICLE II. *Aſtronomie.* 76
§. I. *De l'origine des Conſtellations & du Zodiaque.* 109
§. II. *Des Planètes.* 127
ARTICLE III. *Géométrie,* 134
ARTICLE IV. *Méchanique.* 158
ARTICLE V. *Géographie.* 164
ARTICLE VI. *Réflexions ſur l'origine & les progrès des Sciences dans l'Aſie, & dans l'Egypte.* 180

LIVRE IV.

Commerce & Navigation. 189

CHAPITRE I. *Du Commerce.* 191
CHAP. II. *De la Navigation.* 217
ARTICLE I. *Des Phéniciens.* 228
ARTICLE II. *Des Egyptiens.* 233

LIVRE V.

De l'Art Militaire. 244

LIVRE VI.

Des Mœurs & Uſages. 295

CHAPITRE I. *De l'Aſie.* 305
CHAP. II. *De l'Egypte.* 343
CHAP. III. *Des Peuples de l'Europe.* 373
CHAP. IV. *Réflexions critiques qui qui ſont l'objet de cette premiere Partie.* 374

DE L'ORIGINE

DE L'ORIGINE
DES LOIX,
DES ARTS
ET DES SCIENCES,

Et de leurs progrès chez les anciens peuples.

PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob : eſpace d'environ 700 ans.

LIVRE TROISIEME.

Des Sciences.

IL Y A trop de rapport, & une connexion trop intime entre les arts & les ſciences, pour devoir ſéparer ces deux objets. L'origine en a été la même. Les connoiſſances, que par la ſuite on a décorées

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

du nom de *Sciences*, ſe réduiſoient dans les premiers tems à de ſimples pratiques dénuées de principes & de méthodes. Ces routines groſſieres ſe ſont peu-à-peu perfectionnées. On eſt parvenu ſucceſſivement à les aſſujétir à quelques régles. L'étude & les réflexions les ont enfin élevées à ce degré de nobleſſe qui diſtingue les *Sciences*, des Arts, dont la pratique conſiſte plutôt dans l'opération de la main, que dans celle de l'eſprit.

Le genre de vie que menerent les peuples dans les ſiécles qui ont ſuivi immédiatement la confuſion des langues & la diſperſion des familles, ne dut pas leur permettre d'acquérir des connoiſſances fort étendues, ni même de cultiver celles qui pouvoient avoir ſurvécu au déluge. Occupés du ſoin de pourvoir aux néceſſités de la vie les plus preſſantes, il n'étoit pas poſſible qu'ils tournaſſent leurs vûes vers les objets qui dépendent particuliérement de l'étude & de la méditation. Les familles s'étant réunies, & les ſociétés ayant commencé à ſe fixer & à ſe policer, l'aiſance dont quelques peuples furent à portée de jouir, leur

permit de se livrer aux recherches abstraites. Il s'éleva de ces génies heureux, que la Providence paroît manifestement avoir placés dans tous les siécles pour l'utilité du genre humain. Frappés des inconvéniens qui résultoient des pratiques vagues & arbitraires qu'on avoit d'abord suivies, ils chercherent à se former des méthodes capables de diriger plus sûrement leurs opérations. La nécessité servit de guide à leur esprit; elle fut la mere des sciences, comme elle avoit été celle des arts. L'ancienne tradition leur donnoit la même origine. Elle en faisoit honneur aux Dieux; preuve que toute l'antiquité a reconnu tenir les premieres découvertes du bienfait de l'Intelligence suprême.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il n'est pas possible de suivre pas à pas les peuples dans les différentes marches qu'ils ont tenues pour arriver à la connoissance des sciences les plus sublimes & les plus abstraites. En vain le tenteroit-on. Les Auteurs anciens ne nous fournissent point assez de lumieres sur cet objet. Leurs recherches se sont bornées à nous dire les noms de ceux qu'on regardoit dans

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

l'antiquité comme les inventeurs des ſciences. Ils ne nous inſtruiſent point des moyens qu'on a ſucceſſivement employés pour parvenir à les former. Ce n'eſt que par des conjectures qu'on peut ſuppléer à leur ſilence.

Les ſciences dont on aura eu le plus de beſoin, ſont celles qu'on aura cultivées les premieres. On ne peut donc pas douter que la Médecine, l'Arithmétique, l'Aſtronomie & la Géométrie n'aient une origine fort ancienne. L'amour de la vie, la néceſſité de mettre en ordre les affaires de la ſociété, celle de régler les opérations du labourage, le partage des terres qu'introduiſit la diſtinction des domaines, & la difficulté d'exécuter des entrepriſes conſidérables, ſans quelque connoiſſance des rapports & des proportions, ſont les motifs qui auront fait naître de bonne heure les ſciences dont nous venons de parler.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

CHAPITRE PREMIER.

De la Médecine en général (1).

UN des premiers ſoins dont les hommes ſe ſeront occupés, aura été certainement celui de leur conſervation. Expoſés en naiſſant à toutes ſortes d'accidens & d'infirmités, ils ont dû chercher de bonne heure les moyens d'y remédier. Mais comment ont-ils pû connoître les différens ſpécifiques propres aux maladies ? Comment ſont-ils parvenus à déterminer la maniere dont il falloit les employer ? C'eſt ce que nous ignorons. Il ne nous eſt reſté que des fables ſur l'invention de la Médecine : chaque peuple vouloit ſe l'attribuer, & nommoit ceux

(1) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que les anciens n'attachoient pas au mot *Médecine*, la même idée que nous y attachons aujourd'hui. Ils comprenoient ſous le nom général de *Médecine*, tout ce qui concerne l'art de guérir. On auroit dû conſéquemment renfermer, ſous un ſeul & même article, les différentes parties qui y ont rapport. Cependant j'ai cru pour plus grande clarté, devoir les traiter ſéparément ; mon intention ayant été de n'expoſer ſous le nom de *Médecine*, que des vûes générales ſur la maniere, dont les premiers remédes auront été trouvés.

qu'il en regardoit comme les auteurs. Je ne m'arrêterai pas à discuter tous ces noms. Cette recherche ne seroit d'aucune utilité.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il est certain que les différentes pratiques usitées dans chaque pays n'ont point été trouvées par une seule & même personne. L'attention à examiner ce qui peut contribuer à notre conservation est naturelle à tous les hommes. Dispersés dans les différentes contrées de cet univers, ils ont cherché les remédes les plus relatifs aux maladies & aux climats qu'ils habitoient. Aussi voyons-nous que chaque peuple a eu sa méthode particuliere; méthode qu'il n'a dû qu'à ses propres découvertes. Si quelques pratiques, ou quelques recettes se sont communiquées d'un pays à un autre, c'est par la suite des tems, & par l'effet du commerce.

On ne peut donner que des notions très-générales sur la maniere dont s'est formée la Médecine. Cette science tire son origine de l'expérience & de l'observation. Le hasard aura d'abord fait connoître quelques-uns des remedes qu'offre la nature. Les premiers hom-

mes tiroient une grande partie de leur subsistance de plantes, de fruits & de racines, dont les qualités ne leur étoient pas connues [a]. Dans le nombre il s'en sera rencontré quelques-unes dont ils auront ressenti des effets très-remarquables. L'attention qu'ils y auront faite, les aura porté à en éprouver séparément la vertu. Des observations réitérées en auront fait connoître les différentes propriétés. C'est sur ces observations, qui dans tous les tems ont dirigé l'esprit humain, qu'on a fondé les principes de la Médecine (1). Il a dû, à la vérité, s'écouler plusieurs siécles, avant qu'on ait pû s'assurer de la qualité & de la préparation des remedes propres à chaque maladie. Il n'y avoit rien dans la Médecine de ces premiers tems, qui ressentît la science. La pratique de plusieurs peuples en fournit des exemples. La Médecine des Siamois consiste dans un certain

[a] Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

[a] Voyez le Tom. I. Liv. II. p. 159 & 178.

(1) Il est certain que la *Diététique*, doit avoir été la premiere partie de la Médecine dont on ait fait usage. L'observation des alimens & des boissons nuisibles, ou convenables, a dû être journaliere. Sans cette observation, les hommes seroient tombés dans des maladies qui les auroient détruits infailliblement.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nombre de recettes qu'ils tiennent de leurs ancêtres : ils les emploient au hasard, & sans aucun égard pour les symptômes particuliers des maladies [a]. Les Péruviens avoient plusieurs recettes & plusieurs pratiques de Médecine que l'expérience leur avoit apprises, mais ils n'avoient fait aucune spéculation sur cette science [b]. Ce n'est qu'à l'étude réfléchie de l'Histoire naturelle, que l'art de guérir doit ses progrès (1).

Quant à la maniere dont on a pratiqué originairement la Médecine, il faut distinguer, dans la recherche de l'antiquité, la Médecine considérée comme art, de la Médecine qu'on peut appeller naturelle. Celle-ci a été en usage long-tems avant qu'il y eût des Médecins de profession. Chacun dans les commencemens se mêla de pratiquer la Médecine (2). Celui qui avoit fait quelque expérience sur lui-même,

[a] Hist. gén. des Voyages, t. 9. p. 264.

[b] Hist. des Incas, t. 2. p. 35 & 47.

(1) *Ita ut morborum curatio, & rerum naturæ contemplatio, sub iisdem autoribus nata sit*, dit *Celse*. l. 1. in Præfat.

(2) Pline remarque avec raison, que quoiqu'il y ait des peuples qui se passent de Médecins, ils ne sont pas pour cela sans Médecine. l. 29. sect. 5. p. 495. = Voy. aussi les mœurs des Sauvages, t. 2. p. 364.

ou sur les autres, la communiquoit à ses amis ou à ses voisins, lorsqu'ils paroissoient attaqués des mêmes accidens. Ces expériences raisonnées auront formé insensiblement une sorte de système de Médecine naturelle. Les peres avoient soin d'enseigner à leurs enfans ce qu'ils pouvoient en sçavoir. C'est ce que nous apprennent les plus anciennes traditions. Isis avoit, dit-on, enseigné la Médecine à son fils Orus [a].

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On voit même que dans de certains pays on avoit pris des précautions pour mettre chaque citoyen à portée de profiter des découvertes particulieres. L'usage étoit chez les Babyloniens, chez les Egyptiens & chez d'autres peuples, d'exposer les malades aux yeux du public. C'étoit afin que les passans qui avoient été attaqués & guéris des mêmes indispositions, pussent aider de leurs conseils ceux qui en souffroient. Il n'étoit même permis à personne de passer auprès d'eux, sans s'informer de

[a] *Diod.* l. 1. p. 30. Garcilasso dit également, que les Péruviens se guérissoient entre eux par les remédes qu'ils avoient appris de pere en fils. *Hist. des Incas*, t. 2. p. 48, 49.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

leurs maladies [a]. Cette pratique peut être citée comme un exemple de la maniere dont originairement on exerçoit la Médecine. Un pareil uſage porte le caractère de la plus haute antiquité, puiſqu'il n'a pû avoir lieu que dans un tems où la Médecine n'étoit encore fondée ſur aucunes régles.

C'eſt tout ce que nous pouvons dire de l'état de cette ſcience dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. Il faut, comme je l'ai déja dit, ſe contenter de notions générales. Ce n'eſt que depuis le tems où la Médecine a été réduite en art & en principes, qu'on a pû avoir connoiſſance des remédes en uſage chez les différentes nations, dont l'hiſtoire eſt parvenue juſqu'à nous. Les Aſſyriens, les Egyptiens & les Phéniciens ont été regardés comme les premiers qui aient fait une étude particuliere de la Médecine. Mais nous ignorons le tems auquel elle a été réduite chez ces peuples, en art & en profeſſion particuliere.

Il n'eſt point fait mention de Mé-

[a] *Herod.* l. 1. n. 197. = *Strabo*, l. 3. p. 234. l. 16. p. 1082.

decins, proprement dits, avant le tems de Moïse. C'est pourquoi nous remettons aux Livres suivans à exposer la maniere dont les Egyptiens exerçoient la Médecine. Ils sont les seuls dans une antiquité aussi reculée, dont la méthode nous soit un peu connue. Ajoutons encore que la Médecine, telle que nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire, celle qui a pour objet la guérison des maladies internes, ne paroît point avoir été connue des premiers hommes.

Ire PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On ne voit point en effet que pour les maladies qui proviennent du dérangement des humeurs, il soit parlé dans les premiers tems de remédes & de Médecins. Il n'en est pas dit un mot dans toute l'histoire des Patriarches, quoiqu'il soit question quelquefois de maladies, comme de celle d'Isaac, d'Abimélech, de Rachel & de quelques autres. Il est même assez remarquable que Jacob étant malade, il ne soit point dit que Joseph lui ait envoyé des Médecins (1).

(1) Il est vrai qu'on trouve le mot de *Médecins* dans ce passage. C'est à l'occasion de la mort de Jacob. Moïse, dit que Jacob étant mort, Joseph commanda aux *Médecins* d'embaumer le corps de son pere. *Gen.* c. 50. ℣. 2.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Le livre de Job peut ſervir encore à confirmer ce que nous diſons. On doit certainement mettre cet Ouvrage au rang des plus anciens monumens qui nous reſtent [a]. Job étant frappé d'une maladie terrible, on ne voit point qu'il ait recours à la Médecine; ſon infirmité eſt regardée comme un coup de la main de Dieu. Ses amis en raiſonnent ſuivant leurs préjugés, & prétendent lui prouver que c'eſt une punition de ſes fautes & de ſes déréglemens.

Le peu d'uſage qu'on avoit alors de la Médecine, & la perſuaſion où l'on étoit, que les maladies étoient des effets de la colere des dieux, faiſoit

Mais ce fait ne concerne en rien la Médecine, & n'a aucun rapport avec l'exercice de cet art. Ces *Médecins* ne ſont employés qu'à embaumer le corps de Jacob. Il n'eſt point dit, qu'ils furent appellés dans ſa maladie. Leur fonction, dans cette occaſion, n'a rien de commun avec le véritable objet de la Médecine qui s'occupe du ſoin de guérir les maladies. Il faut prendre garde en effet que l'on appelloit autrefois *Médecins* tous ceux que leur profeſſion attachoit à ſoigner le corps humain, de quelque maniere que ce fût. Les Septante ont cru devoir ôter l'équivoque, & ont traduit le mot Hébreu par Ἐνταφιασαὶ, *Pollinctores*, *Veſpillones*, EMBAUMEURS.

[a] Voyez notre Diſſertation ſur l'antiquité du livre de Job, à la fin du dernier Volume.

que dans ces occaſions on s'adreſſoit à la divinité ou à ſes miniſtres pour en recevoir la guériſon. On ne l'attendoit pas des ſecours humains. Cette façon de penſer nous eſt atteſtée par un des plus célebres Médecins de l'antiquité. Celſe dit qu'on rapportoit aux dieux toutes les maladies internes, & que c'étoit à eux ſeuls qu'on s'adreſſoit pour en obtenir la guériſon [a].

[a] Lib. 1. in Præfat. = C'eſt encore la façon de penſer de pluſieurs peuples. Voyage de François Pyrard, c 9. p. 62, 63. 131, 132 & 282.

ARTICLE PREMIER.

Chirurgie.

ORIGINAIREMENT la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie n'étoient pas des profeſſions ſéparées. Elles ſe trouvoient réunies dans la même perſonne. Ce n'a été qu'après que les connoiſſances ſe ſont multipliées à l'infini, qu'il a fallu ſubdiviſer en pluſieurs branches l'art de guérir. La Chirurgie a été probablement la premiere réduite en art (1). On a pû en

(1) Celſe donne à la Chirurgie le pas, pour

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

quelque façon ſe paſſer des autres parties de la Médecine. Mais on a été obligé dès les premiers tems de faire une étude particuliere de la Chirurgie.

En effet, ſans parler des autres accidens qui demandent ſon ſecours, les hommes n'ont pas été long-tems ſans avoir des querelles. Auſſi-tôt qu'il s'eſt donné des combats, il a fallu de néceſſité chercher les moyens de guérir les bleſſés. Il ne s'agiſſoit plus alors d'attendre, comme dans les maladies internes, ce que feroit la nature. Les remedes familiers que pouvoit fournir à chacun ſa propre expérience, n'étoient d'aucune reſſource lorſqu'il étoit queſtion de guérir une plaie, de remettre un os en ſa place, ou de réduire une fracture. Les maux de cette nature demandent une expérience particuliere, & une adreſſe de

l'antiquité, ſur toutes les autres branches de la Médecine. Il dit qu'originairement, la *Médecine* conſiſtoit dans l'exercice de la Chirurgie, le panſement des playes, &c. *Morbos verò*, ajoute-t-il, *ad iram deorum immortalium relatos, & ab iiſdem opem poſci ſolitum.* l. 1. in Præfat. & l. 7. in Præfat.

Une preuve encore que les hommes ſe ſont attachés d'abord à la Chirurgie, c'eſt que les Sauvages en entendent aſſez bien pluſieurs parties. *Mœurs des Sauvag.* t. 2. p. 365 & 368.

la main, qui ne peuvent s'acquérir que par un long exercice. Il a donc été néceſſaire que quelques perſonnes s'attachaſſent à ce ſeul objet. Il eſt même aſſez vraiſemblable que ceux qu'on a qualifiés les premiers du nom de *Médecins*, ont été principalement redevables de ce titre aux connoiſſances qu'ils avoient en Chirurgie. Comme ils traitoient de maux dont on ne pouvoit guérir ſans leur ſecours, on voulut les diſtinguer d'une maniere avantageuſe de tous ceux qui ſe mêloient de remédier aux autres infirmités de la nature humaine [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il ne nous eſt rien reſté ſur la maniere dont on panſoit les plaies dans les premiers tems. Les panſemens devoient ſe faire ſans beaucoup d'appareil. Les bandages ont dû être les premiers moyens dont on ſe ſera ſervi pour arrêter le ſang, & pour défendre des injures de l'air les parties offenſées (1). Par la ſuite on y aura ajouté le ſuc de quelques racines, de quelques ſimples

[a] *Servius*, ad Æneid. l. 12. v. 396. = Voyez auſſi le *Clerc*, Hiſt. de la Méd. 1re. Part. c. 15.

(1) C'eſt la pratique des Sauvages. Voyez l'Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 174. & l'Hiſt. gén. des Voyag. t. 4. p. 139.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'a la mort de Jacob.

pilées ou macérées dans l'eau & le vin. Le bois, l'écorce de certains arbres, l'huile, la réſine y auront été auſſi employées [a]. C'étoient les ſeuls remédes qu'on connût originairement. Point d'onguents, point d'emplâtres, dont la compoſition & l'uſage ſont bien poſtérieurs aux ſiécles dont nous parlons maintenant (1).

A l'égard des opérations, on n'aura pas de peine à ſe perſuader qu'elles devoient être alors très-imparfaites. La Chirurgie ne conſiſtoit que dans une pratique aveugle & groſſiere, telle que pouvoit le permettre l'état d'ignorance où étoient les arts & les ſciences dans ces ſiécles reculés. Les premiers opérateurs n'avoient pour guide qu'une ſimple routine, ſans principes, ſans connoiſſances, & deſtituée des lumieres que peut ſeule donner une théorie ſçavante & raiſonnée (2).

[a] *Iliad.* l. XI. v. 845.

(1) On ne voit point qu'il en ſoit queſtion dans les livres de Moïſe. Il eſt certain auſſi qu'Homere n'en parle jamais, preuve qu'on ne les connoiſſoit pas encore de ſon tems.

(2) On peut fort bien comparer ces premiers Chirurgiens, à ces gens connus dans certaines provinces ſous le nom de *Renoüeurs* ou *Bailleüls*, qui font profeſſion de remettre les membres démis ou rompus.

D'ailleurs les inſtrumens dont ſe ſervoient ces premiers Chirurgiens, devoient être très-défectueux; ils n'étoient certainement pas de fer; ce métal, comme nous l'avons fait voir, n'a été connu que fort tard; il a dû même ſe paſſer du tems avant qu'on ait ſçu travailler les autres métaux aſſez délicatement pour les employer dans les opérations de la Chirurgie. On y ſuppléoit par quelque autre invention. Il y a bien de l'apparence que les cailloux tranchans, les os pointus, les arrêtes de certains poiſſons, &c. ont été les premiers inſtrumens dont la Chirurgie a fait uſage. Les embaumeurs Egyptiens ſe ſervoient d'une pierre d'Ethiopie bien aiguiſée pour ouvrir les cadavres, & en tirer les entrailles [a]. On voit auſſi qu'on n'employoit que des pierres pour la circonciſion. [b]. Les Sauvages nous retracent encore à préſent ces pratiques originaires [c].

La Chirurgie dut inſenſiblement ſe perfectionner: tout aura certainement

[a] *Herod.* l. 2. n. 86. = *Diod.* l. 1. p. 102.

[b] *Exod.* c. 4. ℣. 25.

[c] Voyez. Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 370. = Voyage de la Baye d'Hudſon, t. 1. p. 108. = Hiſt. des Incas, t. 2. p. 47.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

contribué aux progrès d'un art ſi néceſſaire. On ne ſera néanmoins parvenu que fort tard à faire de ces opérations qui ne demandent pas moins d'adreſſe que de connoiſſance de la ſtructure du corps humain.

De toutes les opérations de la Chirurgie, la ſaignée eſt celle qui ſe répete aujourd'hui le plus fréquemment. On ne peut point décider ſi les anciens peuples l'ont pratiquée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne paroît point qu'elle ait été en uſage chez les Egyptiens. Les principaux remédes dont ils ſe ſervoient, ſe réduiſoient, comme on le dira dans la ſeconde Partie, à la diete, aux lavemens & aux vomitifs. La ſaignée eſt un remède aſſez digne d'attention, pour qu'Hérodote & Diodore, qui ſont entrés dans un aſſez grand détail ſur la pratique des Egyptiens, ne l'euſſent pas oubliée, ſi elle eût été d'uſage chez ces peuples.

D'ailleurs il n'eſt pas probable que les hommes ſe ſoient prêtés aiſément à faire uſage d'un pareil remède. La nature n'a pas fourni les mêmes indications pour la ſaignée, comme pour les purgatifs. Les purgatifs ont été trouvés

par haſard, & ſont entrés dans le corps des premiers hommes de la même maniere que la nourriture. De plus, ils font ſortir les humeurs par les voies ordinaires; il n'en eſt pas de même de la ſaignée. Il aura fallu beaucoup plus de raiſonnement pour ſe porter à ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs[a].

Je terminerai ce que j'ai à dire de la Chirurgie, pour le préſent, par quelques réflexions ſur l'art d'accoucher. On peut aſſurer que cette opération eſt une des premieres qui a dû attirer l'attention des hommes.

Il eſt plus que probable que dans les premiers tems, les femmes s'accouchoient elles-mêmes. Semblables aux Sauvages, & à la plûpart des animaux (1), elles n'attendoient point

[a] Hiſt. de la Méd. l. 1. c. 18. p. 52, 53.

(1) Je dis la plûpart des animaux, parce qu'il paroît, ſuivant les nouvelles découvertes, qu'il y a certaines eſpéces d'animaux parmi leſquels le mâle aide à la femelle à mettre au jour ſes petits. Voyez l'Obſervation de M. Demours, ſur le crapaud mâle accoucheur de la femelle. *Académie des Sciences*, an. 1741. Hiſt. p. 28. & ſuiv.

Gaſſendi parle auſſi de quelques Obſervations faites par M. de Peyreſc ſur les chattes. Voici les termes dans leſquels il s'énonce: *Annotavit feles obſtetricatione interdum uti.* (Vitâ) Peyreſci, p. 212. edit. Batav. *in*-4°.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

que le ſecours d'une main étrangere leur facilitât cette opération douloureuſe. Mais comme les accouchemens ne ſont pas tous également heureux, il ſe ſera trouvé de très-bonne heure des circonſtances, où l'on aura été obligé d'aider celles qu'un travail trop long & trop pénible mettoit en danger de périr avec leur fruit. Il y a bien de l'apparence que les femmes auront été les premieres qui ſe ſeront mêlé de ſoulager leurs ſemblables dans ces momens critiques. Les meres ont dû rendre ce ſervice à leurs filles. L'expérience les mettoit en état de leur procurer du ſecours dans les accidens qui s'oppoſoient à une prompte délivrance.

Les réflexions qu'on fit depuis ſur les divers accidens auxquels on reconnut que les femmes en travail ſe trouvoient expoſées, firent ſentir la néceſſité de réduire en méthode, une pratique dont les conſéquences étoient ſi importantes. On ne ſera donc point étonné de voir que dès le tems de Jacob, l'art d'accoucher fit une profeſſion particuliere. Il eſt aiſé de reconnoître par la maniere dont Moïſe s'explique, qu'il y avoit alors chez les peuples de l'Aſie des Sa-

ges femmes [a], telles qu'il y en a aujourd'hui parmi nous. Ce fait prouve que les femmes ont été les premieres employées pour les accouchemens. Il étoit naturel qu'on les choisît préférablement aux hommes. Elles avoient l'expérience qui étoit le ſeul guide qu'on pût ſuivre alors.

Il paroît auſſi qu'en Egypte, de tems immémorial, le ſoin des accouchemens étoit confié aux femmes [b]. On pourroit même ſoupçonner, par les termes dont Moïſe ſe ſert, que les Sages-femmes Egyptiennes faiſoient uſage de quelque machine propre à faciliter l'enfantement; c'étoit, autant qu'on le peut conjecturer, une eſpéce de chaiſe ſur laquelle elles faiſoient mettre les femmes au moment du travail [c].

[a] *Gen.* c. 35. ℣. 17. c. 38. ℣. 27.

[b] *Exod.* c. 1. ℣. 15. & ſuiv.

Le texte de l'Ecriture ſouffre ici quelque difficulté. Cependant la plûpart des Interprêtes croyent que les ſages-femmes, à qui Pharaon ordonna de tuer les enfans mâles qui naîtroient aux Hébreux, étoient Egyptiennes. Joſephe le dit formellement. *Antiq.* l. 2. c. 5. D'ailleurs le ℣. 19. du même chapitre ne permet pas de douter qu'il n'y eût en Egypte des ſages-femmes de profeſſion.

[c] *Exod.* c. 1. ℣. 16. ſelon l'Hébreu. Le mot אבנים *Abenaïm*, qu'on rend en latin par celui de *Selias*, eſt ſuſceptible de pluſieurs interprétations. Voyez *Vatable* ad lo-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE SECOND.

Anatomie.

NOUS ne concevons pas aujourd'hui qu'on puiſſe opérer ſur le corps humain, ſans une connoiſſance exacte de l'arrangement de ſes parties. L'Anatomie eſt la baſe de la Médecine & de la Chirurgie. Sans cette ſcience il n'eſt pas poſſible de connoître les cauſes, ni le ſiége de pluſieurs maladies: il ſeroit donc naturel de penſer, que l'Anatomie devroit être, au moins, de même datte que la Médecine & la Chirurgie; mais l'hiſtoire nous apprend le contraire. Avant que d'entrer dans aucune diſcuſſion, il eſt, je crois, à propos de fixer l'idée qu'on doit ſe former de l'Anatomie. On peut l'enviſager ſous deux tems différens, ſes commencemens, & le degré de perfection auquel on l'a portée de nos jours.

L'Anatomie eſt à préſent de toutes

cum citatum.

Ce qui pourroit confirmer l'interprétation que nous avons ſuivie par rapport à ce mot, c'eſt qu'il eſt parlé dans pluſieurs livres de Médecine, de chaiſe en uſage pour faciliter les accouchemens. Voyez *Suid.* voce Λοχαῖοι δ᾽φρο t. 2. p. 461.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

les parties de la Médecine, celle qui demande le plus d'étude & de ſagacité. Cette ſcience dépend d'une multitude infinie de connoiſſances & d'opérations très-délicates. A l'enviſager ſous ce point de vûe, l'Anatomie n'a ſûrement pas été connue dans les premiers ſiécles. La raiſon, indépendamment des preuves hiſtoriques, ſuffit pour s'en convaincre.

Cependant les hommes ont pû avoir, même dès les premiers âges, quelque connoiſſance de la ſtructure intérieure de leur corps. L'habitude d'ouvrir les animaux deſtinés à leur nourriture, a pû leur fournir dès lors quelques lumieres [a]. Ils ont dû s'inſtruire encore plus particulierement en conſidérant les plaies, les fractures, & les autres accidens auxquels eſt expoſé le corps humain. Mais combien de tems ſe ſera-t-il paſſé avant qu'on ait ſçu faire uſage de ces obſervations, & raiſonner ſur ce qu'on avoit vû? Ce n'eſt qu'après bien des ſiécles que l'Anatomie aura éclairé la Médecine, & dirigé les opérations de la Chirurgie (1).

[a] Voyez Hiſt. gén. des Voyages, t. 5. p. 170.

(1) On n'aura pas de peine à ſe perſuader ce

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'Anatomie, autant qu'on peut le préſumer, doit ſa naiſſance à la Chirurgie. Les différentes circonſtances qui ont obligé de recourir à la Chirurgie, auront inſtruit peu-à-peu les hommes du mécaniſme de leur corps. Ces connoiſſances auront été réduites pendant long-tems à quelques notions groſſieres des parties extérieures du corps humain. Il s'eſt trouvé cependant des Auteurs qui ont voulu prêter aux premiers ſiécles des lumieres preſqu'auſſi exactes que celles que nous pouvons avoir aujourd'hui. Ils ne ſe ſont livrés à une prétention ſi contraire à la vraiſemblance & à l'hiſtoire, que faute d'avoir aſſez réfléchi ſur la multitude d'opérations délicates & raiſonnées, qui ont dû concourir à perfectionner l'Anatomie. Il ne ſera pas hors de propos d'expoſer les motifs qui nous portent à rejetter un ſentiment ſi peu raiſonnable.

L'idée favorable que de tout tems on a eue des Egyptiens, leur a fait attribuer l'invention de preſque toutes

que nous avançons, quand on ſera réflexion que l'Anatomie avoit été entierement abandonnée pendant pluſieurs ſiécles, & que ce n'a été que dans le ſeizieme qu'elle a commencé à ſe rétablir.

les

les sciences. Dans celles dont on leur a fait honneur, on n'a pas oublié la Chirurgie & l'Anatomie. Apis, un de leurs Rois, passoit pour en être l'inventeur [a]. Athotis, qu'on met au nombre des premiers Souverains de l'Egypte, avoit même, dit-on, composé des livres d'Anatomie, dans lesquels il traitoit de la maniere de disséquer les corps [b]. On dit encore que parmi le prodigieux nombre de livres attribués à Hermès, il y en avoit six sur la Médecine, & que le premier concernoit l'Anatomie [c]. Mais aucun Médecin de l'antiquité n'a cité ces prétendus écrits. On sçait d'ailleurs le cas qu'on doit faire des ouvrages attribués à Hermès.

La pratique dans laquelle les Egyptiens ont été de tout tems d'embaumer les corps, non-seulement des hommes, mais aussi des animaux, a donné lieu d'inférer qu'ils s'étoient rendus très-sçavans dans la connoissance intérieure

[a] *Agrippa*, de vanit. Scient. c. 85. *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 362. & *Theodoret* Serm. de curand. Grec. affect. p. 467. attribuent en général l'invention de la Médecine à Apis.

Suidas n'en dit pas d'avantage, *voce* Ἄπις.

[b] *African.* & *Euseb.* apud *Syncell.* p. 54 & 55.

[c] *Clem. Alex.* Strom. l. 6. p. 758.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

du corps humain [a]. Cette opinion, quoiqu'aſſez probable en apparence, eſt cependant dénuée de fondement. Il n'eſt pas difficile de montrer que l'uſage d'embaumer les morts, n'a pas dû donner aux Egyptiens d'auſſi grandes lumieres qu'on ſe l'eſt imaginé. Il ſuffit d'examiner ce que les anciens nous diſent de la maniere dont ces peuples y procédoient, pour ſe convaincre qu'ils n'en ont pû tirer aucun avantage pour l'Anatomie.

On n'ouvroit point la tête des cadavres, on en tiroit la cervelle par les narines avec des inſtrumens faits exprès. Après qu'on l'avoit fait ſortir, on faiſoit couler à la place, des parfums & des compoſitions aromatiques. A l'égard de l'ouverture du corps, elle ne ſe faiſoit qu'avec d'extrêmes précautions. Il y avoit un Officier prépoſé pour déſigner & marquer ſur le côté gauche du mort l'endroit qu'il falloit ouvrir. Les Egyptiens n'employoient pour cette opération qu'une pierre tranchante [b]. Celui qui en étoit chargé,

[a] C'eſt le ſentiment de Galien : *Introductio, ſeu Medicus*, ouvrage cependant qu'on doute être de lui.

[b] *Herod.* l. 1. n. 86. = *Diod.* l. 1. p. 102.

s'enfuyoit auſſi-tôt qu'il s'étoit acquitté de ſon miniſtere, parce qu'on le pourſuivoit à coups de pierres, comme un homme qui avoit encouru la malédiction publique. Les Egyptiens regardoient avec horreur quiconque avoit oſé porter la main ſur un corps de même nature que le ſien [a].

Il eſt aiſé de juger d'après cette façon de penſer, ſi ces peuples s'occupoient du ſoin d'ouvrir les cadavres pour s'inſtruire des ſecrets de l'Anatomie. Il ne paroît pas même que l'ouverture que l'on faiſoit dans ces occaſions fût bien conſidérable, puiſqu'il eſt dit que celui qui tiroit les entrailles, le faiſoit en introduiſant ſa main par l'inciſion [b]. On ôtoit tous les inteſtins & les viſcères excepté le cœur & les reins [c]. On ne remettoit point les entrailles dans le corps, elles étoient jet-

[a] *Diod.* Ibid.

[b] *Diod.* Ibid.

[c] Ibid. Ce que dit ici Diodore mérite quelque réflexion. A l'égard des reins, il étoit très-facile de n'en pas faire l'extraction. Quant au cœur, il étoit à couvert. Il auroit fallu percer ou déchirer le Diaphragme, & il eſt certain que l'ouverture ne ſe faiſoit que dans le bas-ventre; mais on ne conçoit pas trop, comment les Egyptiens pouvoient porter leur embaumement dans la poitrine.

Ire. PARTIE.

tées dans le Nil [a]. C'étoit par un motif de Religion [b].

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il faut encore obſerver qu'il n'y avoit que des perſonnes opulentes que l'on embaumât de la maniere que nous venons de dire. A l'égard ce ceux qui n'étoient pas riches, & c'étoit ſans contredit le plus grand nombre, l'opération étoit beaucoup plus ſimple, & devoit encore moins contribuer aux progrès de l'Anatomie. On ne faiſoit aucune inciſion au cadavre, on n'en tiroit point les entrailles. Les embaumeurs rempliſſoient une ſeringue de liqueurs aromatiques, & les faiſoient entrer dans le corps par le fondement. Cette mixtion avoit tant de force & de vertu, qu'elle conſumoit les inteſtins [c].

C'eſt donc inutilement qu'on voudroit tirer, pour l'ancienneté de l'Anatomie, quelques inductions des embaumemens pratiqués par les Egyptiens. On vient de voir que cet uſage n'a dû leur fournir aucun moyen de s'inſ-

[a] *Plut.* t. 2. p. 159. B. = *Porphyr.* de Abſtin. l. 4. p. 380. = *Sext. Empiric.* l. 3. c. 24. p. 184.

[b] *Plut. & Porphyr.* loco cit.

[c] *Herod.* l. 2. n. 87.

truire du mécaniſme intérieur du corps humain. Il eſt certain que dans ces occaſions les Egyptiens conſidéroient les cadavres plutôt avec des yeux de Religion qu'avec des vûes anatomiques [a]. On ſeroit beaucoup mieux fondé à dire que cette pratique montre le progrès que ces peuples avoient fait dans la connoiſſance des Simples, comme nous le verrons dans un moment.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On lit, à la vérité, dans Pline, que les Rois d'Egypte, dans la vûe de perfectionner l'Anatomie, avoient donné des ordres pour qu'on eût ſoin de diſſéquer des cadavres [b]. Mais ce fait n'appartient point aux anciens Rois de ce pays; il regarde les Ptolomées, qui après la mort d'Alexandre occuperent le trône d'Egypte. Ces monarques établirent à Alexandrie une école de Médecine qui devint très-célebre. C'eſt à

[a] Voyez ci-deſſous Article de la Botanique; & dans la troiſieme Part. Tom. V. Liv. II. Chap. II. p. 133 & 134.

Les anciens Egyptiens paroiſſent avoir eu ſur l'anatomie les mêmes ſcrupules & la même façon de penſer que les Chinois. On ſçait que ces derniers n'ont jamais oſé diſſéquer un corps humain. Ils ne veulent pas même faire ſervir à cet uſage les cadavres des criminels. Voyez *les Lettr. Edifiantes*, t. 17. p. 389. & 390. t. 21. p. 147, &c. t. 26. p. 26.

[b] L. 19. ſect. 26. p. 168.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ce tems qu'il faut rapporter tout ce qu'on nous dit des découvertes anatomiques dûes aux Egyptiens (1).

(1) Je profite de cette occasion pour relever l'idée peu exacte, que quelques Auteurs ont donnée de cette figure de mort qu'on apportoit dans les repas chez les Egyptiens. *Herod.* l. 2. n. 78.

Plusieurs se sont imaginés que c'étoit un vrai *Squélete*, ce qui supposeroit aux Egyptiens une connoissance de l'*Ostéologie*. Plutarque, t. 2. p. 148, a donné occasion à l'erreur en se servant du mot Σκελετὸς, pour rendre ce qu'Hérodote appelle νεκρὸς ξύλινος, *figure de mort faite de bois*. Xylander Traducteur de Plutarque, a confirmé l'interprétation peu juste de cet Auteur en ajoutant dans sa version au mot Σκελετὸν, id est, *exsiccata hominis atque inter se compacta ossa*. Cette Paraphrase de Xylander n'est pas juste. Galien est le premier qui ait appellé Σκελετὸς, *Squélete*, l'assemblage de tous les os du corps humain dépouillés de leurs enveloppes. Car σκελετὸν σῶμα ne signifie à la rigueur que *cadaver exsiccatum*.

ARTICLE TROISIEME.

Botanique.

DANS tous les siécles, & chez toutes les nations, la Botanique a été une des connoissances qu'on a le plus cultivées. On a fait attention de bonne heure aux différentes qualités des Simples. Dans l'antiquité la plus reculée, l'art de guérir les maladies, & même celui de pan-

ſer les plaies, ne conſiſtoit que dans l'application des plantes & dans l'uſage de leurs ſucs [a]. On ne peut mieux faire ſentir l'eſtime que les peuples ont fait de la découverte des Simples, qu'en diſant qu'ils l'ont attribuée aux Dieux [b].

Les Egyptiens ont été regardés autrefois comme les premiers qui ſe ſoient appliqués à ce genre d'étude [c]. C'eſt une ſuite de l'opinion qui attribuoit à ces peuples l'invention de la Médecine. On veut même que dès les tems les plus reculés, ils euſſent compoſé des traités ſur la Botanique. Dans le nombre prodigieux de livres attribués à Mercure Triſmégiſte, on dit qu'il y en avoit pluſieurs qui traitoient de la vertu des plantes [d].

Sans avoir recours à une autorité ſi

[a] *Plin.* l. 25. *init.* l. 26. ſect. 6. = *Hygin.* Fab. 274. p. 328. = *Plut.* t. 2. p. 646, 647. = *Scholiaſt. Hom.* ad Iliad. l. 11. v. 845 = *Servius*, ad Æneid. l. 12. v. 396. = *Iſidor.* Orig. l. 4. c. 9. *init.*

[b] *Plin.* l. 25. p. 360, 361.

[c] *Plin.* l. 25. ſect. 5. p. 360. Il s'appuie du témoignage d'Homere. *Odyſſ.* l. 4. v. 228.

[d] On met dans ce nombre un livre intitulé : *Des trente-ſix herbes, ſervant aux horoſcopes*, mais cet ouvrage a été traité par Galien de pure viſion. *De ſimplic. Medicam. Facult.* l. 6. Proœm. t. 13. p. 145.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſuſpecte, nous avons dans l'Ecriture-Sainte une preuve très-marquée que dès les premiers ſiécles, les hommes avoient une grande opinion de la vertu des plantes. On s'étoit ſans doute apperçu dès les tems de Jacob que certaines plantes renfermoient des qualités particulieres. L'empreſſement avec lequel Rachel demanda à ſa ſœur les mandragores que Ruben avoit apportées des champs, ne pouvoit être fondé que ſur l'idée que l'on avoit de l'efficacité de cette plante contre la ſtérilité; il ne s'agit point d'examiner ſi cette prévention étoit fondée ou non. Ce fait nous prouve qu'on avoit cru dès-lors reconnoître dans la mandragore la vertu dont nous parlons [a].

[a] *Gen.* c. 30. *v.* 14, 15. Le terme de *Dudaïm* dont Moïſe s'eſt ſervi dans ce paſſage, eſt un de ceux dont on ignore aujourd'hui la ſignification propre. J'ai employé le mot de *Mandragore*, non que je ſois perſuadé que ce ſoit la véritable traduction du texte Hébreu; mais comme il s'agit ici ſeulement de prouver qu'on avoit alors idée de la vertu des plantes, il importe peu d'approfondir l'eſpéce de plante que Moïſe a voulu déſigner.

On peut conſulter ſur ce paſſage le Commentaire du P. Calmet, & Matth. Hillerus, *Hiérophyticon*. Trajectiad Rhen. 1725. *in*-4°. Cet Auteur Part. 1. c. 27. prétend que le terme Hébreu *Dudaïm* ſignifie des *ceriſes*. Je ne ſuis nullement de ſon opinion. Je ſerois plutôt porté à croire que ce ſont des *truffes*. Cette

Nous trouvons encore dans l'Ecriture-Sainte un témoignage bien plus positif & aussi ancien, du progrès que la Botanique avoit fait dans certains pays. Moïse nous apprend que dès le tems de Jacob, les Egyptiens étoient dans l'usage d'embaumer les corps. Ce fait est plus que suffisant pour prouver que ces peuples avoient fait des progrès assez rapides dans la connoissance de la propriété des Simples.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'Ecriture dit que Jacob étant mort, Joseph le fit embaumer. Il est vrai que l'Historien sacré n'est entré dans aucun détail sur cette opération ; mais on peut y suppléer par le moyen des Auteurs profanes. Ils disent qu'il entroit beaucoup d'aromates, de parfums & de compositions différentes dans les embaumemens, sans parler de plusieurs autres préparations, qui supposent nécessairement des recherches & des attentions [a]. Aussi l'Ecriture

plante a été fort connue des anciens. Voy. l'*Hist. de la Médec.* 3e. Part. l. 2. c. 2.

[a] *Herod.* l. 2. n. 86, 87. = *Diod.* l. 1. p. 102. C'étoit à cet usage sans doute qu'étoit destinée en partie cette quantité d'aromates, de résine & de mirrhe, dont étoient chargés les chameaux que les marchands Ismaëlites, auxquels Joseph fut vendu, conduisoient en Egypte. *Gen.* c. 37. ℣. 25.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob,

marque-t-elle qu'on employa quarante jours pour embaumer Jacob [a]. Les Egyptiens avoient donc reconnu dès-lors que cet eſpace de tems étoit néceſſaire pour donner aux corps les préparations propres à les deſſécher, & à les garantir de la corruption (1).

Il paroît au ſurplus qu'on ne poſſédoit alors ce ſecret qu'en Egypte. L'Ecriture, en rapportant la mort de Sara, d'Abraham, de Rachel & d'Iſaac, dit ſimplement qu'ils furent enſevelis. Dans toutes ces occaſions il n'eſt point queſtion d'embaumemens. Elle n'en parle qu'au ſujet de la mort de Jacob & de Joſeph, & c'eſt parce que ces deux Patriarches finirent leurs jours en Egypte. Cette ſcience ſemble donc avoir été particuliere aux Egyptiens. Il n'eſt pas difficile de faire ſentir par quels motifs ces peuples s'étoient étudiés de bonne heure à con-

[a] *Gen.* c. 50. *v.* 3.

Il paroît que par la ſuite on y mit encore plus de tems. Hérodote, dit que cette opération duroit 70. jours, *l.* 2. *n.* 86.

Diodore dit ſimplement qu'on y mettoit plus de 30 jours, *l.* 1. *p.* 102.

(1) On n'eſt point aſſuré de l'eſpéce de compoſition dont uſoient les Egyptiens pour embaumer les corps. Voyez *les Mém. de l'Académie des Sciences*, ann. 1750. Hiſt. p. 53.

noître les ſecrets propres à préſerver les corps de la corruption. La politique & la religion en étoient le fondement. J'ai parlé du premier de ces motifs dans l'article du Gouvernement [a]. Je vais maintenant faire voir en quoi la religion influoit dans cette pratique.

Les Egyptiens étoient perſuadés de l'immortalité de l'ame; vérité ſublime qu'ils défiguroient néanmoins par la doctrine de la métempſycoſe, croyant que quand l'ame ſe ſéparoit d'avec le corps, elle entroit d'abord dans celui de quelque animal, d'où après un long circuit qui duroit trois mille ans, elle revenoit dans un corps humain [b]; mais les Egyptiens s'imaginoient en même tems que tant que le corps de l'homme ſubſiſtoit ſans corruption, l'ame y demeuroit attachée [c]. Cette opinion leur avoit donc fait étudier ſoigneuſement l'art de prévenir toutes les cauſes qui auroient pu occaſionner la deſtruction des cadavres. Les précautions qu'ils prenoient avoient pour but d'em-

[a] Tom. I. Liv. I. Art. IV. p. 111.
[b] *Herod.* l. 2. n. 123.
[c] *Servius*, ad Æneid. l. 3. v. 67.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

pêcher la tranſmigration de leurs ames en différens corps d'animaux. Ils cherchoient à fixer la durée du corps humain, en détruiſant tout ce qui pouvoit en occaſionner le dépériſſement (1) ; & il faut convenir qu'ils ont poſſédé le ſecret des embaumemens d'une maniere ſupérieure à toutes celles que nous connoiſſons. Car le talent des Egyptiens ne ſe bornoit pas à préſerver les cadavres de la pourriture pendant quelques années ſeulement ; ils étoient parvenus, ſi l'on peut dire, au point de les éterniſer. Les momies qu'on apporte d'Egypte, en ſont une preuve authentique.

Nous bornerons à ce court expoſé ce que nous avons à dire de la Botanique pour ce moment. Nous ne ſçavons point quelles ont été les premieres plantes dont les hommes ont fait uſage. Il eſt certain que dans les commencemens on s'eſt borné aux Simples qui ſe trouvent répandues dans chaque pays. On profitoit des ſecours que la Providence a fait naître dans

(1) Nous aurons occaſion de parler encore de cette opinion dans la 3e. Part. de cet Ouvrage, à l'article des Pyramides.

tous les climats (1). Par la ſuite des tems le commerce ayant ouvert l'entrée des diverſes régions de cet univers, on a fait uſage de toutes les eſpéces de plantes ſalutaires qu'elles peuvent produire; mais ces remédes étrangers n'ont été connus qu'aſſez tard; le commerce & la relation des différens peuples les uns avec les autres ayant eu fort peu d'étendue dans les premiers tems.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(1) Les Botaniſtes prouvent que Dieu a fait naître dans chaque pays, les plantes les plus néceſſaires aux hommes & aux animaux de ce même pays. Voyez *Mém. de Trév.* Janvier 1702. p. 160. = Theolog. Phyſiq. l. 10. p. 594, 595. Solenander a été juſqu'à dire, que par les plantes qui ſe trouvent le plus communément dans un lieu, on peut conjecturer preſque avec certitude, quelles ſont les maladies qui y régnent le plus ordinairement. *Ibid. note* 25.

ARTICLE QUATRIEME.

Pharmacie.

DANS le nombre des remédes dont la Médecine fait uſage, il y en a peu qui n'ayent beſoin de quelque préparation. La nature nous les préſente, mais il faut que l'art ſupplée à ce qui

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

peut leur manquer. La Pharmacie eſt abſolument néceſſaire pour la préparation, le mêlange & la doſe des médicamens. C'eſt en développant leurs différentes qualités, ou même en corrigeant ce que ſouvent ils peuvent avoir de nuiſible, qu'ils acquierent des propriétés dont on n'eſt redevable qu'à l'art de les employer.

Les remédes ſont ſimples ou compoſés. On appelle remédes ſimples ceux qui naiſſent d'eux-mêmes & par le ſeul bienfait de la natute. Les remédes compoſés ſont ceux qui dépendent de l'art, & qui conſiſtent dans le mêlange de pluſieurs remédes ſimples. On en diſtingue de trois différentes eſpéces, qu'on a rangé ſous trois claſſes ou trois familles. Les animaux, les végétaux & les minéraux ſont la matiere ſur laquelle la Pharmacie fonde ſes opérations. Elle apprend à préparer ces trois ſortes de ſujets, & à en tirer tout ce qui peut être utile pour l'uſage de la Médecine. Il n'y a que l'expérience, mais l'expérience d'une longue ſuite de ſiécles qui ait pû inſtruire les hommes des ſecrets d'un art ſi utile & ſi néceſſaire.

C'eſt une opinion également contraire à l'hiſtoire & à la raiſon, que de faire remonter aux ſiécles dont nous parlons maintenant, l'origine des préparations médicinales, dûes à la Chymie. Ceux qui pratiquoient la Médecine dans les commencemens, ne l'exerçoient point avec cet appareil de connoiſſances dont les Modernes l'ont enrichie. Ils ignoroient l'uſage que l'on peut faire des métaux & des minéraux pour la guériſon des maladies. On peut aſſurer qu'ils ne préparoient artificiellement aucun médicament. Il eſt certain que même dans des tems bien poſtérieurs à ceux dont il s'agit préſentement, les Médecins n'avoient aucune connoiſſance de la diſtillation. On n'en voit nulles traces dans les écrits des Grecs [a].

La trituration, la décoction, l'infuſion, l'expreſſion des ſucs, & même la ſimple lotion, auront été originairement & pendant bien des ſiécles les ſeules préparations qu'on aura données aux médicamens. La plus grande partie, & l'on peut dire preſque la to-

[a] Voyez l'Hiſt. de la Médecine par Daniel le Clerc, 3e. Part. l. 2. c. 2. p. 91, 92.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

talité des remédes uſités alors, conſiſtoient dans les plantes, les bois, les écorces & les racines. Les moyens que nous venons d'indiquer ſuffiſoient pour leur donner une préparation convenable.

Il s'eſt trouvé cependant des Auteurs modernes, qui prévenus à l'excès en faveur d'un art qui avoit fait le principal objet de leurs études, ont voulu trouver dans l'enfance du monde, l'origine & les traces de la Chymie médicinale [a]. Ils en font honneur aux Egyptiens; mais ce ſentiment n'eſt fondé ſur aucune preuve. Je ne trouve rien dans les écrits des anciens qui puiſſe l'autoriſer. Hérodote, Platon, Ariſtote, Diodore, Pline, Clément d'Alexandrie, &c. qui ont traité dans un grand détail, des ſciences cultivées autrefois en Egypte, ne font aucune mention de la Chymie médicinale. Elle a été également inconnue aux Grecs, & en général à tous les peuples de l'antiquité. C'eſt une ſcience abſolument moderne, qui doit ſa premiere & principale origine aux Arabes.

[a] Borrichius, Kircher, Tollius & *plures alii*.

CHAPITRE SECOND.

Mathématiques.

IL N'EST pas difficile de déterminer quelles ont été les premieres ſciences auxquelles les hommes ſe ſont appliqués ; mais il eſt impoſſible de rien décider ſur l'ordre dans lequel elles ont paru. Preſque toutes les ſciences ſont également bien fondées à ſe diſputer le droit d'aîneſſe. Si nous avons donné le pas à la Médecine, c'eſt l'importance de ſon objet qui nous y a déterminé, plutôt que toute autre conſidération : car ſi l'on conſulte les annales du monde, on y verra que les ſciences compriſes ſous le nom de Mathématiques, ſont d'une datte pour le moins auſſi ancienne. On ne doit pas en être ſurpris. Les Mathématiques ſont intimement liées avec des objets qui nous touchent d'auſſi près que ceux auxquels la Médecine doit ſa naiſſance. La plus légere attention ſuffit pour s'en convaincre. La ſociété ne pourroit ſubſiſter ſans le ſecours des Mathémati-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ques. Quel eſt l'art qui puiſſe ſe paſſer de la Méchanique ? L'Agriculture & la Navigation ne dépendent-elles pas abſolument des obſervations céleſtes ? Mais l'Aſtronomie & la Méchanique exiſteroient-elles ſans l'Arithmétique & la Géométrie ? Les pratiques qui ont donné naiſſance aux Mathématiques, ſont donc preſque de la même datte que le tems où les ſociétés ont commencé à ſe former. Il y a même lieu de croire que ces ſciences ont été réduites en art avant la Médecine. Les principes en ſont beaucoup plus ſimples & beaucoup plus ſenſibles. Il eſt vrai que les beſoins des hommes ayant été d'abord peu étendus, les Mathématiques auront été très-imparfaites & très-bornées dans les premiers tems.

L'Arithmétique, l'Aſtronomie, la Géométrie & la Méchanique ont entre elles un rapport ſi intime, elles ont un beſoin ſi indiſpenſable des lumieres mutuelles qu'elles ſe procurent, que leur origine doit être rapportée à peu-près aux mêmes ſiécles. On doit préſumer cependant que l'Arithmétique a précédé les trois autres qui ne peuvent ſe paſſer de ſon ſecours. C'eſt pourquoi nous la placerons la premiere.

ARTICLE PREMIER.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de

Arithmétique.

LA THÉORIE de l'Arithmétique n'aura vraiſemblablement été approfondie que fort tard ; mais la pratique des premieres opérations de cette ſcience ſe perd certainement dans l'antiquité la plus reculée. Auſſi-tôt que les peuples ſe ſeront ſoumis à une forme de gouvernement réglé & politique, l'Arithmétique leur aura été néceſſaire. L'inſtitution du droit de *Propriété* eſt auſſi ancienne que l'origine des ſociétés : dès qu'on eût établi le partage des domaines, & la diſtinction du *Tien* & du *Mien*, on eut également beſoin de ſçavoir compter, péſer & meſurer. L'Arithmétique par conſéquent devint néceſſaire, tant par rapport à elle-même, que par rapport à la Géométrie, à la Méchanique & à l'Aſtronomie, dont l'exiſtence tient eſſentiellement à l'art de calculer. On ne peut donc pas douter que la partie pratique de cette ſcience ne ſoit très-ancienne.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les motifs qui ont dû concourir au progrès de l'Arithmétique, ſont ſi étendus & ſi ſenſibles, qu'il ſeroit inutile d'y inſiſter. On doit attribuer les premieres découvertes dans la ſcience des nombres, aux ſociétés qui en ont eu le plus de beſoin. Les nations qui ont formé de bonne heure de grands empires; celles qui ſe ſont adonnées bientôt au commerce & à la navigation, ſe ſont trouvées les premieres dans la néceſſité de faire un uſage fréquent du calcul. Les perſonnes à qui dans ces Etats on avoit confié l'adminiſtration des finances, ſe trouvoient chargées d'un grand détail. L'étendue de leur adminiſtration leur aura fait chercher promptement les moyens d'abréger & de perfectionner les opérations qu'il y avoit à faire journellement. C'eſt donc chez les peuples dont je viens de parler, qu'on a dû faire les premieres recherches ſur l'art du calcul.

L'Hiſtoire eſt parfaitement d'accord avec ce que j'avance: elle nous apprend que l'Arithmétique a pris naiſſance chez les Egyptiens & chez les Phéniciens [a]; c'eſt-à-dire, que ces deux

[a] *Plat.* in Phædr. p. 1240. A. = *Strabo*, l. 17, p.

peuples ont porté les premiers à un certain degré de juſteſſe, la pratique d'aſſembler des nombres & de les calculer. Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les Egyptiens doivent avoir été de tout tems grands Arithméticiens. Ils avoient un beſoin eſſentiel de la ſcience des nombres, pour mettre de l'ordre dans les finances & dans la police de leur Etat. D'ailleurs ils ſe ſont adonnés à l'étude de l'Aſtronomie & de la Géométrie, auſſi anciennement & peut-être plus aſſiduement qu'aucune autre nation de l'antiquité. Ces motifs ſont plus que ſuffiſans pour rendre raiſon des progrès rapides que ces peuples avoient faits dans la pratique des calculs. Ce fut en Egypte que Pythagore alla puiſer les théories qu'il a débitées ſur la nature & les propriétés des nombres.

A l'égard des Phéniciens, il n'eſt pas ſurprenant que cette nation ſe ſoit diſtinguée de bonne heure dans l'art de calculer. Ces peuples ont dû néceſſairement être bientôt verſés dans les

1136. B. = *Diog. Laert.* in proœm. Segm. 11. p. 8. = *Jambl.* de vita Pythag. c. 29. p. 135. = *Porphyr.* ibid. p. 8 & 9. = *Julian.* apud Cyrill. l. 5.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

opérations arithmétiques : adonnés au commerce presque dès l'origine du monde, l'Arithmétique a été de toutes les sciences celle à laquelle ils ont dû s'appliquer le plus particuliérement. Ils auront donc été des premiers à faire quelques découvertes dans l'art de compter, soit pour faciliter, soit pour perfectionner l'usage des calculs. L'histoire ancienne l'atteste. L'antiquité attribuoit aux Phéniciens l'invention de l'art de dresser des comptes [a]. On leur donnoit encore le mérite d'avoir trouvé les premiers la maniere de tenir les regîstres, & tout ce qui regarde la factorerie. J'en parlerai plus particuliérement à l'article du commerce.

Nous mettrons aussi les Babyloniens au rang des peuples qui ont dû s'adonner des premiers à la science des nombres. Il est vrai que l'histoire n'en dit rien : mais on doit le présumer par les mêmes motifs qui nous ont fait juger que les Egyptiens avoient dû s'exercer de bonne heure sur les nombres. La monarchie des Babyloniens étoit dès les premiers tems aussi puis-

[a] *Strabo*, l. 17. p. 1136. B.

sante que celle des Egyptiens. Elle étoit même plus ancienne. L'étude de l'Astronomie a été commune à ces deux peuples; ils ont également passé dans l'antiquité pour s'y être appliqués avant aucune autre nation. On ne hasardera donc rien en mettant les Babyloniens au nombre des peuples qui ont dû perfectionner des premiers la théorie & la pratique des calculs.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

S'il étoit nécessaire de confirmer par l'exemple de toutes les nations connues ce que j'ai dit sur les peuples, qui les premiers ont dû perfectionner l'Arithmétique, l'histoire nous en fourniroit bien des preuves. Les Chinois, dès les tems les plus reculés, avoient des connoissances assez étendues de l'art de compter [a].

Il paroît aussi que les Péruviens avoient fait d'assez grands progrès en matiere de calculs [b]. On peut joindre aux habitans du Pérou les Mexicains [c] Ils composoient avec les Péruviens les deux seules Monarchies qu'on ait trou-

[a] Hist. de la Chine par le P. *Martini*, l. 1. p. 18.
[b] Hist. des Incas, t. 2. p. 53.
[c] *Acosta*, Hist. nat. des Indes Occid. l. 6. c. 2. & 4-7.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

vées dans l'Amérique. Ces peuples avoient une forme de gouvernement réglé & politique. C'eſt par cette raiſon qu'ils avoient fait dans les arts & dans les ſciences des progrès aſſez conſidérables.

Un plus grand nombre d'exemples ſeroit ſuperflu. Il n'y a point de nation policée qui n'ait eu quelque teinture & quelque uſage de l'Arithmétique; mais nous voyons que ces connoiſſances ne ſe ſont développées que dans les grands Empires, ou chez les nations qui ſe ſont livrées à un commerce étendu. Les peuples au contraire qui n'ont point formé de grands Empires, & ceux qui ont négligé le trafic, n'ont fait que peu ou point de progrès dans l'art des calculs. N'ayant preſque rien à compter, il n'étoit pas poſſible que leur Arithmétique ſe perfectionnât, & c'eſt ce que l'hiſtoire nous apprend.

Platon fait dire à un Sophiſte, au ſujet des Lacédémoniens, qu'à peine ſçavoient-ils compter [a]. Cela veut dire que ces peuples, qui, ſuivant la remarque de Platon, étoient très-ignorans en Aſtronomie & en Géométrie, n'avoient fait

[a] *Plato*, in Hipp. Maj. p. 1248. A.

aucun

aucun progrès dans l'Arithmétique. On n'en ſera point étonné ſi l'on réfléchit ſur la nature du gouvernement de Lacédémone.

Strabon rapporte que les peuples d'Albanie (1), n'avoient jamais ſçu compter au-delà de cent [a]. Il nous en fait ſentir tout de ſuite la raiſon, en diſant qu'ils ne faiſoient nul commerce [b]: auſſi n'avoient-ils aucun uſage des poids & des meſures [c].

L'état dans lequel on a trouvé pluſieurs nations, découvertes depuis quelques ſiécles, eſt une preuve convaincante de ce que nous venons d'avancer. L'Arithmétique de la plûpart des peuples de l'Amérique, n'eſt pas fort chargée, & ne s'étend pas loin [d]. C'eſt par cette raiſon que lorſqu'ils veulent déſigner une grande quantité, ils ne ſçavent rien de mieux, que de prendre un monceau de ſable, ou de montrer une poignée de leurs cheveux [e]. Quelques-uns

(1) Ce pays eſt aujourd'hui, pour la plus grande partie, compris ſous le nom de *Dagheſtan*.

[a] L. 11. p. 767.
[b] Ibid.
[c] Ibid.
[d] Journ. des Sçavans, ann. 1666. Avril, p. 99. = Voyage de Wafer, p. 245 & 248. = Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 222. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 351. = Lettr. Edif. t. 23. p. 314.
[e] Lettr. Edif. t. 1. p.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

même ſont encore aujourd'hui dans une diſette d'expreſſions qui ne ſe comprend que difficilement. Un Voyageur moderne parle d'un peuple de l'Amérique Méridionale, qui n'a point de mot particulier pour exprimer les nombres compoſés de plus de trois unités [a].

124. = Journal du Voyage dans la Guyane par les PP. Grillet & Bechamel Jéſuites, p. 95. = Voyez Dampier, t. 4. p. 245 246.

[a] M de la *Condamine*, Relat. de la Riviere des Amazones, p. 67.

M. de la Condamine dit ſimplement que les *Yaméos*, c'eſt le nom de cette nation, ne peuvent compter que juſqu'à *trois:* j'ai cru que cette expreſſion avoit beſoin de quelque éclairciſſement. Il y aura, ſi l'on veut, des peuples qui manquent de nom particulier pour exprimer les nombres plus grands que *trois*, encore cela n'eſt-il pas fort facile à croire; mais qu'il y ait des hommes qui ne puiſſent pas compter au moins juſqu'à *dix*, & aſſembler autant d'unités qu'ils ont de doigts, c'eſt ce qui me paroît tout à-fait inconcevable. Il ſe peut faire que les *Yaméos* n'ayent point de mot particulier pour exprimer le nombre *cinq*, mais ils y ſuppléent ſans doute, en diſant dans leur langue les mots équivalens à ceux-ci *trois* & *deux*. Auſſi l'Auteur de qui nous tenons ce fait, après avoir dit, qu'à l'égard de l'Arithmétique, la langue Braſilienne eſt auſſi pauvre que celle des *Yaméos*, ajoute que les peuples à qui elle eſt naturelle, empruntent le ſecours de la langue Portugaiſe pour compter au-delà de *trois*: ce qu'ils ne feroient pas, ſans doute, s'ils n'avoient aucune idée des nombres qui ſurpaſſent *trois unités*. Je crois qu'on peut porter le même jugement des *Yaméos*, d'autant plus qu'il ſeroit bien étrange, que des gens qui n'auroient aucune notion des aſſemblages d'unités plus grands que *trois*, euſſent choiſi pour exprimer un nombre auſſi ſimple, une expreſſion

Il ajoute que ce n'eſt pas la ſeule nation Indienne qui ſoit dans ce cas.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

S'il eſt aiſé d'aſſigner les contrées où l'Arithmétique a dû prendre naiſſance & ſe perfectionner, il n'eſt pas auſſi facile d'expoſer l'origine & les progrès des différentes opérations de cette ſcience. L'hiſtoire ne nous en a conſervé aucun monument. On ne peut propoſer que quelques conjectures ſur la maniere dont les hommes firent originairement uſage de la connoiſſance des nombres, par rapport aux différens beſoins de la vie civile.

On ne doit pas faire plus de comparaiſon entre l'Arithmétique, dans l'état où elle eſt préſentement, & l'Arithmétique des premiers tems, qu'entre les palais de nos Monarques, & les cabanes que les premiers hommes conſtruiſirent pour ſe défendre des injures de l'air. La pratique du calcul ne laiſſe aujourd'hui rien à déſirer du côté du nombre, & de la facilité des ſecours qu'elle procure à la ſociété; la théorie de cette

qui devoit leur faire naître l'idée du nombre *neuf*, par celui des ſyllabes qui la compoſent. *Po ettarra-rorincouroac*, eſt le mot qui dans la langue des *Yaméos*, déſigne le nombre *trois*.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſcience eſt montée à un dégré d'élévation qui ſemble être le plus haut terme auquel l'eſprit humain puiſſe jamais ſe flatter de parvenir.

L'Arithmétique moderne ne peut donc ſervir à nous donner une juſte idée de celle des ſiécles que nous parcourons maintenant, qu'autant que par une analyſe exacte, nous réduirons cette ſcience à ſes premiers élémens. C'eſt le ſeul moyen de découvrir les opérations, qui relativement à leur ſimplicité, ont dû ſe préſenter les premiers aux recherches de l'eſprit humain.

Cette analyſe n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi difficile qu'on ſeroit d'abord tenté de le croire. Si l'on veut examiner avec attention le principe d'où partent les ſpéculations les plus relevées de notre Arithmétique, & ſes pratiques les plus ingénieuſes, on trouvera que dans cette ſcience tout ſe rapporte à deux opérations très-ſimples : l'Addition & la Souſtraction. La Multiplication en effet, n'eſt qu'une addition de nombres égaux, & la compoſition des puiſſances ſe réduit à la multiplication d'un même nombre par lui même, plus ou moins réitérée. La Divi-

sion & l'extraction des racines ont de pareils rapports avec la soustraction. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail. C'est donc dans l'addition & la soustraction qu'il faut chercher l'origine de l'Arithmétique proprement dite, c'est-à-dire, l'art d'opérer sur les nombres.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'addition & la soustraction supposent la Numération, que quelques personnes ont regardée mal-à-propos, comme faisant elle-même une opération. La numération, à parler exactement, n'est que la source commune qui fournit à l'Arithmétique la matiere sur laquelle elle exerce toutes ses opérations. Nombrer, en effet, n'est autre chose que se former l'idée des différens assemblages d'unités, & assigner un nom à chacun de ces assemblages. C'est le premier pas de l'esprit humain par rapport à la science des nombres.

Chaque objet particulier présente à l'esprit l'idée de l'unité, & chaque assemblage d'objets ou d'unités, fait naître naturellement l'idée d'un nombre, ou d'une quantité d'unités plus ou moins grande. Quelques grossiers qu'ayent pû devenir la plûpart des hommes après la

confusion des langues & la dispersion des familles, ils ne le feront cependant jamais devenus au point de ne pas discerner les objets qui les environnoient. Les idées distinctes des nombres simples n'ont jamais pû se perdre, & il n'y a point eu de peuples assez stupides pour ne pas appercevoir les rapports de conformité qui se trouvoient entre leurs mains, leurs pieds, leurs doigts, &c. Il en faut dire autant de l'idée générale des nombres ou de la quantité. Les notions fondamentales de l'Arithmétique auront donc été inconteſtablement familieres aux siécles même les plus grossiers.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il me paroît également certain que les nations même les plus bornées & les plus abruties, ont toujours eu des mots pour exprimer ces premieres notions. Ainsi dans tous les tems & dans tous les lieux, les peuples auront eu quelque connoissance de l'Arithmétique, relativement à leurs besoins & à leurs occupations.

C'est par la Numération-pratique, que vraisemblablement l'Arithmétique aura pris naissance. J'appelle numération-pratique, l'art de déterminer le

nombre de plusieurs objets; de compter, par exemple, de combien de têtes est composé un troupeau; combien il y a d'arbres dans un champ, &c. Pour peu qu'un pareil assemblage contienne un certain amas d'unités, nous ne pouvons en embrasser exactement la totalité d'un seul coup d'œil. Les sens ne présentent alors qu'une idée confuse de multitude & de quantité. Pour déterminer cette idée, & la fixer à un nombre plutôt qu'à un autre, il faut, après avoir examiné les objets les uns après les autres, faire usage du raisonnement, & emprunter le secours de la mémoire. Ces facultés sont si imparfaites dans la plûpart des hommes, que pour les aider, on est nécessairement obligé d'avoir recours à des signes extérieurs & sensibles. Les hommes auront donc été forcés de s'en procurer de fort bonne heure. On peut dire que l'institution des signes est arbitraire; mais en même tems on conviendra qu'il y en a de plus naturels & de plus commodes les uns que les autres. Par conséquent il y a au moins des raisons de convenance, qui doivent en conduire & en éclairer le choix.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

La nature nous a pourvus d'une eſpéce d'inſtrument Arithmétique, dont l'uſage eſt plus étendu qu'on ne le penſe ordinairement : ce ſont nos doigts (1). Tout nous porte à croire que ce fut le premier moyen dont les hommes ſe ſervirent pour la pratique de la numération. Dans Homere, on voit Protée compter cinq à cinq, c'eſt-à-dire, par ſes doigts, les veaux marins dont il étoit le conducteur [a]. Pluſieurs nations de l'Amérique n'employent point encore aujourd'hui d'autre ſecours pour les calculs qu'elles ont à faire [b]. Il en aura été vraiſemblablement de même dans les premiers tems. Le concert de toutes les nations policées à compter par dixaines, dixaines de dixaines, ou

(1) On peut voir dans l'Arithmétique démontrée de M. Crouſaz, une maniere fort ingénieuſe, de multiplier, les uns par les autres, tous les nombres qui ne paſſent pas *neuf*, avec le ſecours des doigts, qui tiennent lieu alors de ce qu'on appelle communément la *Table* de Pythagore.

[a] *Odyſſ.* l. 4. v. 412. Homere ſe ſert dans ce paſſage, du mot Πεμπαζειν, qui ſuivant ſon étymologie ſignifie *aſſembler* par cinq, ou cinq à cinq. Plutarque & pluſieurs Lexicographes, nous apprennent que dans l'origine de la langue Grecque, il n'y avoit point d'autre terme pour ſignifier *compter*, *calculer*. Ce mot vouloit dire alors ce qu'on a exprimé depuis par le terme Αριθμειν.

[b] Voyage de Dampier, t. 4. p. 140.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

centaines, dixaines de centaines, ou *mille*, & ainſi de ſuite, de maniere que la numération recommence toujours de dix en dix : ce concert, dis-je, forme en faveur de ce que j'avance, une preuve des plus fortes. On ne voit point en effet, de raiſon de préférence en faveur du nombre décimal, pour en faire le terme de la numération, ſi ce n'eſt l'uſage primordial de compter par les doigts, qui ſont au nombre de dix (1).

Il eſt donc plus que vraiſemblable que

(1) Ce que j'avance eſt facile à prouver. Si la numération, par exemple, ſe répétoit de cinq en cinq, au lieu de la commencer comme nous faiſons de dix en dix, la multiplication deviendroit bien plus aiſée. En effet toute la difficulté de cette opération ne conſiſte que dans celle de former de mémoire le produit des nombres moindres, que celui qui fait le terme de la numération. Or il n'eſt perſonne qui ne ſache que quatre fois quatre ſont ſeize. Ce qui forme le cas le plus difficile de l'Arithmétique Penténaire dont je parle, au lieu que bien des gens à qui on demanderoit combien ſont ſept fois neuf, ſeroient embarraſſés à trouver que ſept fois neuf ſont ſoixante-trois. Je pourrois faire pluſieurs autres ſuppoſitions qui ne me ſeroient pas moins favorables. L'Arithmétique Binaire de M. de Leibnitz, ne laiſſe, à ce que je penſe, rien à déſirer ſur ce ſujet.

Ariſtote Problem. ſect. 15. t. p. 752. nous apprend que de ſon tems il y avoit encore dans la Thrace une nation qui ne connoiſſoit point d'autre Arithmétique que la Quaternaire. La raiſon qu'il apporte de cet uſage particulier à cette nation, confirme encore ce que je viens d'avancer : *Ces Peuples*, dit-il, *ont la mémoire auſſi bornée que des enfans.* On ſent aſſez que

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

les premiers hommes auront compté par leurs doigts, tout ce qui n'en excédoit pas ce nombre. Au-delà de la dixaine ils auront remarqué le nombre de fois qu'ils étoient obligés de recommencer la numération décimale, pour épuiſer les objets de leurs calculs, outre l'excédent qui reſtoit lorſque le total ne faiſoit pas un nombre exact de dixaines. Comme les doigts ne pouvoient leur ſervir qu'à fixer la ſomme de cet excédent ou des unités, il leur falloit quelque autre ſigne qui fixât le nombre des dixaines. Ils furent obligés, quand ce nombre ſe trouva trop grand, pour que la mémoire le pût retenir facilement, de chercher de nouveaux ſecours. La nature leur en offroit pluſieurs: les petits cailloux, les grains de ſable, de blé, les noyaux, pouvoient leur ſervir également à cette opération. C'eſt ainſi qu'en uſent encore aujourd'hui pluſieurs nations ſauvages de l'un & de l'autre continent [a]. Nous trouvons auſſi des veſti-

des gens de cette eſpéce euſſent été bien embarraſſés, s'il leur eût fallu retenir par cœur la *Table* de Pythagore.

[a] Voyage de Dampier, t. 4. p. 246. = Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 517.

ges de ces pratiques originaires chez les peuples les plus anciens [a].

Ire PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce que je viens de dire sur l'origine de la Numération-pratique, suffit, je crois, pour faire imaginer de quelle maniere on put la perfectionner. Il est facile de concevoir comment avec les doigts, & de petites pierres, on parvint bientôt à faire des calculs assez étendus. Il ne faut pour cela que suivre les ouvertures que j'ai données, & étendre le plan que j'ai tracé. Si l'on demande, par exemple, comment faisoient les premiers Arithméticiens, lorsqu'ils avoient à compter un assemblage d'objets assez nombreux, pour les obliger de recommencer plusieurs fois la numération décimale; je réponds que vraisemblablement l'habitude qu'ils avoient prise de marquer chaque dixaine d'unités par un seul signe, les porta natu-

[a] Voyez *Herod.* l. 2. n. 36.

Il y a grande apparence qu'originairement les petites pierres furent ce dont on fit le plus généralement usage, pour les opérations Arithmétiques. Le mot de *calcul* que nous avons emprunté des Romains, a vraisemblablement rapport à l'ancienne pratique d'employer de petits cailloux dans les opérations un peu composées. Il en est de même en Grec où le mot Ψηφίζω, venant de la racine Ψῆφος *petite pierre* ou *caillou*, signifie entre autres choses, *calculer*.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

rellement à exprimer auſſi chaque dixaine de dixaine, ou chaque *centaine*, par un ſeul & même ſymbole. Suppoſons que nos Arithméticiens ayent pris des pierres blanches pour déſigner les dixaines, des cailloux d'une couleur différente leur fournirent un moyen aiſé pour repréſenter les centaines. Après cette découverte il ne fut pas difficile d'imaginer des ſymboles pour déſigner les dixaines de centaines, ou les *mille*, &c.

Les premiers peuples pûrent encore, au lieu de diſtinguer les dixaines, des centaines, par la couleur de leurs ſymboles, employer toujours les mêmes, en obſervant ſeulement de les placer, les uns à l'égard des autres, dans un ordre qui en déterminât la valeur relative, comme nous faiſons par rapport à nos chiffres, qui ſous une même figure, ont cependant différentes valeurs, ſuivant le rang qu'ils tiennent & la place qu'ils occupent. C'eſt ainſi que les peuples ont pû ſe procurer bientôt les moyens de porter la pratique de la numération au-delà même des bornes que pouvoit exiger le genre de vie qu'ils menoient.

L'invention des méthodes, dont je viens de parler, dût naturellement conduire à celle de l'addition. Dès qu'on ſçut nombrer avec facilité un aſſemblage d'objets, quelque conſidérable qu'il pût être, il ne fallut pas un grand effort pour en nombrer pluſieurs enſemble, c'eſt-à-dire, pour en faire l'addition. Il n'étoit queſtion que de rapprocher les uns des autres les ſymboles numériques, de façon qu'on eût tout à la fois ſous les yeux leurs *unités*, leurs *dixaines* & leurs *centaines*, &c. Il ne s'agiſſoit enſuite que de réduire ces différens ſymboles en un ſeul. L'art d'opérer cette réduction ne ſe ſera pas fait chercher bien long tems. Pour y parvenir, il ne fallut que ſommer à part les *unités*, puis les *dixaines*, les *centaines*, &c. & former le ſymbole de chacune de ces ſommes, à meſure qu'on les trouvoit : faire, en un mot, par parties ce que le peu d'étendue de l'eſprit humain ne permet pas de faire tout d'un coup.

S'il fut facile de paſſer, comme on vient de le voir, de la pratique de la numération à celle de l'addition, il le fut encore bien davantage de trouver l'art de multiplier un nombre par un

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

autre. Il y a tout lieu de croire qu'on fit d'abord la multiplication par le moyen de l'addition. La marche de l'eſprit humain eſt naturellement aſſez lente. Ce n'eſt qu'avec bien de la peine & après beaucoup de tems, qu'il parvient à franchir les milieux qui ſéparent ſes connoiſſances, quelque analogie qu'elles ayent entre elles. Dans l'origine, la multiplication & l'addition ne faiſoient donc vraiſemblablement qu'une ſeule & même opération. Vouloit-on, par exemple, multiplier 12 par 4, on formoit quatre fois le ſymbole de 12, & on réduiſoit ces quatre ſymboles à un ſeul, ſuivant les régles que nous venons d'établir.

Mais cette maniere de procéder à la multiplication par voie d'addition, devenoit fort embarraſſante & exceſſivement longue, dès que l'un & l'autre des nombres qu'il falloit multiplier l'un par l'autre, étoit un peu conſidérable. S'il étoit queſtion de multiplier ſeulement 15 par 13, il falloit poſer treize fois le ſymbole de 15, & ſommer ces treize ſymboles. Ceux qui ſe trouverent les plus exercés dans l'uſage du calcul, dûrent bientôt s'appercevoir

qu'on pouvoit abréger ce procédé, en formant trois fois seulement le symbole de 15, & une fois celui de 150, c'est-à-dire, le symbole du produit de 15 par 10, & prendre ensuite la somme de ces symboles. Tel aura été probablement le premier pas de l'esprit humain vers la multiplication proprement dite, c'est-à-dire, vers l'art de faire l'addition d'une maniere facile & prompte, lorsqu'il s'agissoit de sommer des nombres égaux. Cette opération cependant ne put atteindre un certain degré de facilité, que quand la pratique du calcul fut devenue assez familiere, pour que ceux qui en faisoient usage, contractassent l'habitude de former de mémoire les produits de tous les nombres qui contiennent moins de dix unités.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Le détail où je viens d'entrer sur l'origine de la numération, de l'addition & de la multiplication, me dispense, je crois, d'exposer mes conjectures sur la maniere dont ces opérations ont pû enfanter la soustraction & la division. Je laisse au Lecteur le plaisir d'imaginer de lui-même quels furent les premiers moyens dont les hommes se servirent pour décomposer les nombres après

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

avoir trouvé l'art de les unir, & de les assembler par la voie de l'addition & de la multiplication. De toutes les opérations simples de l'Arithmétique, la division est, sans contredit, la plus difficile. Elle n'aura donc été inventée que la derniere, & après que les peuples eurent formé des établissemens solides.

Je finis, en observant que, selon toutes les apparences, les premiers hommes n'étoient pas bien riches en expressions arithmétiques. Je ne crois pas qu'originairement on eût de mots particuliers pour désigner les nombres qui contenoient plus de dix unités. Vouloit-on, par exemple, énoncer le nombre 127? on disoit une dixaine de dixaines, deux dixaines & sept, ou plutôt sept, deux dixaines, & une dixaine de dixaine; car il est constant qu'anciennement on énonçoit les nombres d'une façon toute opposée à la nôtre. On commençoit toujours par l'expression de leurs unités, pour remonter à celle de leurs dixaines, puis à celle de leurs centaines, &c. Cet usage est clairement marqué dans le texte Hébreu de l'Ecriture, dans Hérodote [a], & même dans d'au-

[a] Voyez l. 7. n. 184. &c.

tres Auteurs encore plus récens. On y voit l'ancienne pratique d'exprimer les nombres, en commençant toujours par les quantités les plus ſimples, pratique fort analogue à la maniere de nombrer des premiers Arithméticiens. Peut-être même cette méthode eſt-elle plus conforme à la marche ordinaire de l'eſprit humain, qui ſe porte naturellement du ſimple au compoſé.

Je ne ſçais encore ſi on ne pourroit pas aller juſqu'à croire qu'originairement il n'y avoit point de mot propre & diſtinctif pour caractériſer les nombres qui contenoient dix unités. La maniere dont pluſieurs peuples énoncent encore à préſent les nombres qui ont plus de cinq unités, paroît autoriſer cette conjecture. La plûpart des nations de l'Amérique comptent par cinq, & dans ces langues on n'a donné de nom qu'aux nombres qui contiennent deux unités. Si ces peuples veulent énoncer le nombre de trois, de quatre, de cinq, ils diſent deux & un, deux & deux, deux, deux & un [a].

La liaiſon métaphyſique qui ſe trou-

[a] Lettres Édif. t. 23. p. 318. = Voyage de J. de Lery, p. 307.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ve entre les différentes opérations de l'Arithmétique, établit entre elles une espéce de continuité qui m'a forcé de les faire naître successivement les unes des autres. Je n'ai pas pû mettre d'intervalle sensible & marqué entre la pratique de l'une de ces opérations, & l'invention de celle qui la suit immédiatement. Mais dans tout ceci je n'ai prétendu suivre qu'un ordre systématique. Je suis bien éloigné de croire que la construction d'un édifice tel que celui dont je viens de tracer le plan, n'ait souffert aucune interruption. J'ai dit ce qui m'a paru le plus vraisemblable, & j'ai consulté les lumieres de la raison, au défaut de celles de l'histoire, qui nous manquent entiérement.

On ne peut cependant pas douter qu'une partie des opérations dont je viens de parler, n'ayent été connues dès les siécles que nous parcourons présentement. L'usage des poids & des balances remonte à la plus haute antiquité. L'Ecriture dit qu'Abraham acheta le champ où Sara fut enterrée, 400 sicles d'or, & qu'il les fit péser à la vûe de tout le peuple [a]. On se servoit donc

[a] *Gen. c. 23. ℣. 16.*

alors dans le commerce de piéces de métal, dont la valeur étoit déterminée par le poids. Ce fait ne laisse aucun doute sur les progrès qu'on avoit déja faits en Arithmétique. Sans cette science, l'invention des poids & des balances n'eût été d'aucun secours. L'usage de ces mesures exige des opérations numériques plus composées que la simple addition.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après avoir parlé de l'origine & des premiers progrès de l'Arithmétique, il ne sera pas, je crois, hors de propos de rechercher quels auront été les caractères dont on aura fait usage anciennement pour conserver la mémoire & le résultat des opérations arithmétiques.

L'invention des caractères numériques doit être fort ancienne. En effet, les cailloux, les petites pierres, les grains de bled, &c. étoient bien un secours suffisant pour faire les opérations arithmétiques, mais ils n'étoient point propres à en conserver le résultat. Le moindre évenement suffisoit pour déranger des signes aussi mobiles que ceux dont je parle. On étoit donc exposé à perdre en un moment

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

le fruit d'une longue & pénible application. Il étoit cependant d'une néceſſité abſolue, dans pluſieurs occaſions, de conſerver les réſultats des opérations arithmétiques. Il fut par conſéquent néceſſaire d'inventer de bonne heure des ſignes qui puſſent ſervir à repréſenter les faits avec exactitude. L'écriture alphabétique n'eſt pas de la premiere antiquité [a] ; il a donc fallu y ſuppléer par quelque autre moyen. C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner : commençons par les Egyptiens.

Il nous eſt reſté fort peu de lumieres dans les écrits des anciens ſur la maniere dont les Egyptiens faiſoient leurs opérations arithmétiques. Hérodote eſt le ſeul qui paroiſſe y avoir fait quelque attention. Cet Auteur dit que les Egyptiens ſe ſervoient de petites pierres, de même que les Grecs, avec cette différence cependant que ceux-ci plaçoient leurs jettons, s'il eſt permis d'employer ce terme, de la gauche à la droite, & que les Egyptiens au contraire les rangeoient de la droite à la gauche [b]. Cette différence, pour le

[a] Voy. Tom I. Liv. II. Chap. VI. p. 361.
[b] *Herod.* l. 2. n. 36.

dire en passant, étoit une suite naturelle de la maniere dont ces peuples disposoient les caractères de leur écriture. J'en ai parlé dans le Livre précédent [a].

Mais ce passage d'Hérodote ne fournit aucune lumiere sur la question qui nous occupe. Car, en premier lieu, cet Auteur ne nous apprend rien sur la forme des caractères arithmétiques en usage chez les Egyptiens. Il ne parle d'ailleurs que de tems bien postérieurs à ceux que nous parcourons. Néanmoins on ne peut pas douter que les Egyptiens n'eussent imaginé des caractères arithmétiques avant le tems où ils ont connu les caractères alphabétiques. Tâchons, s'il est possible, de suppléer au silence des Historiens, par quelques conjectures fondées sur ce qui nous reste des anciens monumens de cette nation.

Les obélisques doivent incontestablement être mis au rang des plus anciens monumens élevés par les Egyptiens. On n'ignore pas que ces grandes aiguilles sont chargées de différen-

[a] Tom. I. Liv. II. Chapitre VI. p. 388, 389 & 390.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

tes figures qui nous paroiſſent extrêmement bizarres. Ces figures connues ſous le nom d'hiéroglyphes, étoient l'ancienne écriture des Egyptiens [a]. On ſçait de plus, par les témoignages de Diodore, de Strabon & de Tacite, que les Souverains qui avoient fait élever des obéliſques, avoient eu ſoin d'y faire marquer le poids de l'or & de l'argent, le nombre d'armes & de chevaux, la quantité d'yvoire, de parfums & de bleds que chaque nation ſoumiſe à l'Egypte devoit payer [b]. Il eſt donc certain que parmi les différentes figures qu'on voit ſur ces monumens, il y en a quelques-unes deſtinées à exprimer des nombres. Il s'agit de décider quelles peuvent être ces marques, & de juger par-là quels étoient les ſymboles arithmétiques des Egyptiens, avant que ces peuples connuſſent les caractères alphabétiques. Je vais expoſer les conjectures qu'a propoſées ſur cette queſtion un des plus judicieux critiques de notre ſiécle.

Vers le haut de la plûpart des obé-

[a] Voyez Tom. I. Liv. II. Chap. VI. p. 376.
[b] *Diod.* l. 1. p. 67. = *Strabo*, l. 17. p. 1171. A. = *Tacit.* ann. l. 2. n. 60.

lisques, on remarque neuf lignes perpendiculaires accompagnées de quelques lignes horisontales posées au-dessus. M. Bianchini conjecture que ces neuf lignes sont des caractères numériques. Cette pensée lui est venue par la ressemblance qu'il a cru remarquer entre ces lignes & la disposition de celles qui servent de colonnes arithmétiques dans la table publiée par Velser, & dans celle que les Chinois attribuent à Lixéus. Il s'y est ensuite confirmé par les témoignages des Auteurs dont je viens de parler, & par ceux d'Hermapion & d'Ammien Marcellin. Voici de quelle maniere M. Bianchini conçoit que les Egyptiens se servoient de ces lignes pour exprimer toutes sorter de nombres [a].

Depuis un jusqu'à neuf, dit-il, il n'y a point de difficulté qu'en mettant, par exemple, au-dessous de l'une des neuf lignes perpendiculaires, dont je viens de parler, une boule pour indiquer les tributs qui se payoient en or, cela ne pût signifier une quantité de livres relatives au rang qu'occupoit

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

[a] La Istoria Univ. p. 106, &c. = Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, p. 612. *note* (d).

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

cette perpendiculaire, à compter de la droite à la gauche. Suppoſons que la boule fût au-deſſous de la cinquiéme ligne, cette marque déſignoit cinq livres d'or; ſi la boule étoit ſous la ſeptiéme, elle en déſignoit ſept, &c. Quant aux nombres qui excédent les neuf unités, ils pouvoient être marqués par les lignes horiſontales poſées au-deſſus des perpendiculaires. Ces lignes horiſontales déterminoient vraiſemblablement les lignes perpendiculaires à ſignifier des dixaines, des centaines, des mille, &c. au lieu d'unités, ſelon qu'elles étoient ſurmontées d'une, de deux, de trois, &c. tranſverſales (1).

(1) Pour confirmer ſes conjectures, M. Bianchini propoſe quelques exemples. Suppoſons, dit-il, que les Egyptiens vouluſſent faire entendre qu'un Prince, la ſeptiéme année de ſon régne, avoit entrepris une expédition, ils pouvoient repréſenter une Abeille (ſymbole d'un Roi, ſuivant Ammien Marcellin) les ailes déployées, & la faire répondre à la ſeptiéme des lignes perpendiculaires. S'agiſſoit-il de marquer que la Libye payoit tous les ans 70. livres d'or, il ſuffiſoit de mettre une ligne tranſverſale accompagnée d'un ſigne qui répondît au-deſſus de la ſeptiéme ligne perpendiculaire. Alors ce ſigne qui n'auroit marqué que 7. unités, ſans la ligne tranſverſale, indiquoit ſept dixaines au moyen de cette ligne: doublant de cette façon les lignes tranſverſales, on pouvoit exprimer ſept cents, ſept mille, &c. & afin de montrer que le nombre ſept mille ſignifioit des livres

L'art

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'art d'une ſemblable arithmétique, compoſée de lignes perpendiculaires & tranſverſales, a été l'origine de la figure des nombres chez les Grecs & chez les Latins. Les unités dans les premieres opérations s'exprimoient par de ſimples lignes tirées perpendiculairement. Ces figures reſſembloient à la lettre I de notre alphabet [a]. Il y a donc quelque lieu de croire, par rapport aux neuf lignes qu'on trouve ſur les obéliſques, que les Egyptiens ont employé ces marques préférablement à toute autre figure ou caractère, pour exprimer

d'or ou d'argent, il n'y avoit qu'à ajouter au-deſſous du ſigne numéral, le caractère ou l'Hiéroglyphe, deſtiné à marquer l'or ou l'argent. Il en faut dire autant à l'égard du nombre des ſoldats, des préſens & des richeſſes, auſſi bien que des années & du nombre de mois, ou de jours, quand par haſard on gravoit ſur les monumens quelque obſervation céleſte.

L'inſpection des Obéliſques porte à croire que la ſuite de ces eſpéces de chiffres, eſt diſpoſée de haut en bas; d'où il eſt aſſez naturel de conclure que l'écriture Hiéroglyphique des Egyptiens alloit auſſi de haut en bas, & formoit des colonnes perpendiculaires, ce qui paroit fort vraiſemblable: car les Chinois, la plûpart des Indiens, & pluſieurs autres peuples, ont obſervé, & obſervent encore aujourd'hui, le même ordre dans la diſpoſition de leurs caractères. Ils n'écrivent pas leurs mots en les étendant horiſontalement, comme nous, mais en commençant par en haut, & deſcendant en ligne droite, pratique qu'on peut regarder comme un reſte de l'écriture Hiéroglyphique.

[a] *Bianchini*, loco cit. p. 112.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

des nombres, puiſque les Anciens ne ſe ſervoient en arithmétique que de ces deux eſpéces de ſignes, de lignes perpendiculaires & de lignes tranſverſales (1).

Les Egyptiens ne ſont pas les ſeuls qui au défaut de caractères alphabétiques, ayent ſçu ſe procurer les moyens de conſerver les réſultats de leurs opérations arithmétiques. J'ai parlé dans le Livre précédent des Quipos des Péruviens. C'étoient, comme on l'a vû, des eſpéces de franges compoſées de fils ou de cordelettes de différentes couleurs, & chargées d'un certain nombre de nœuds. Ces Quipos, par la combinaiſon de leurs couleurs & de leurs nœuds, tenoient lieu aux Péruviens de livres & de regiſtres pour les impoſitions, les répartitions, en un mot, pour toutes les opérations d'arith-

(1) Ceci confirme ce que nous avons avancé plus haut, & prouve que l'origine des *chiffres*, ou caractères numériques, ſe confond avec celle de l'écriture Hiéroglyphique. Encore aujourd'hui nos chiffres Arabes ſont de purs hiéroglyphes; ils ne repréſentent point des mots, mais réellement des choſes. C'eſt ce qui fait que quoique ceux qui les emploient parlent diverſes langues, c'eſt-à-dire, s'expriment par des ſons différens, ces caractères néanmoins réveillent les mêmes idées de nombre, dans leur eſprit.

métique dont ils avoient beſoin [a]. A l'égard des Mexicains, il paroît, par ce qui nous reſte de leurs monumens, que les hiéroglyphes ſuppléoient chez ces peuples, à l'écriture alphabétique & aux caractères numériques [b].

Au reſte, je ne crois pas, que dans les ſiécles dont il s'agit préſentement, on ait porté, même parmi les peuples les mieux policés, les découvertes arithmétiques au-delà des quatre opérations dont j'ai parlé ci-deſſus, l'addition, la multiplication, la ſouſtraction & la diviſion. Les hommes ne ſont induſtrieux qu'autant que le beſoin les force à le devenir. Les ſociétés qui ſe formerent dans les ſiécles qui ſuivirent immédiatement la confuſion des langues & la diſperſion des familles, ne tirerent vraiſemblablement pas de l'invention des premiers ſymboles arithmétiques, tout le parti qu'on en pou-

[a] Hiſt. des Incas, t. 2. p. 53.

Il en eſt de même chez les Négres de la côte de Juida: ces peuples ignorent l'art d'écrire. Cependant ils calculent les plus groſſes ſommes avec une grande facilité, par le ſecours de petites cordes garnies de nœuds qui ont leur ſignification. *Hiſt. générale des Voyages*, t. 4. p. 283-373 & 394.

[b] *Acoſta*, Hiſt. nat. des Indes Occident. l. 6. c. 7.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

voit tirer. Les calculs qu'on avoit à faire alors ne devoient pas être fort étendus. Les quatre premieres régles d'arithmétique devoient ſuffire pour toutes les opérations dont on pouvoit avoir beſoin. On doit dire de ces commencemens de l'arithmétique, que c'étoit plutôt l'uſage, que la ſcience des nombres qu'on connoiſſoit. C'eſt même beaucoup que d'avoir été en moins de ſept cents ans, juſqu'à l'invention des quatre régles dont je parle. Il y a pluſieurs ſciences dont les progrès n'ont pas été, toute proportion gardée, à beaucoup près ſi rapides.

ARTICLE SECOND.

Aſtronomie.

ON NE doit point ſe flatter de parvenir jamais à déterminer le ſiécle auquel les hommes ont commencé à étudier le cours des aſtres. L'origine de l'Aſtronomie, ſi par cette expreſſion on entend les premieres obſervations ſur les mouvemens céleſtes, ſe perd dans les tems les plus reculés. Nous voyons par les Livres ſaints que dès le premier

âge, on a dû avoir quelques méthodes pour mesurer le tems. Le calcul que Moïse nous donne de la durée de la vie des premiers Patriarches, & la maniere dont il explique les circonstances du déluge, ne permettent pas d'en douter. La mémoire sans doute s'en étoit conservée dans la branche de Sem : autrement Moïse n'auroit pas pû nous instruire des faits dont je viens de parler.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce qui avoit pû échapper des connoissances astronomiques au déluge, n'aura cependant pas été d'une grande utilité pour la plûpart des descendans de Noé. J'ai exposé ailleurs l'effet qu'avoit produit la confusion des langues & la dispersion des familles dans les différentes contrées de cet univers [a]. Si la mémoire des Arts s'abolit dans ces transmigrations, à plus forte raison celle des Sciences se perdit-elle entiérement. A l'exception de Noé, & de ceux de ses descendans, qui continuerent à habiter les mêmes cantons où ce Patriarche avoit fixé son séjour au sortir de l'arche, le déluge semble avoir enseveli pour le reste du genre

[a] Tom. I. Liv. I. p. 6 & 7.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

humain, tout ce qu'il y avoit de monumens des Arts & des Sciences [a].

La néceſſité força bientôt les nouveaux habitans de la terre à étudier le cours des aſtres. En effet, les opérations de l'agriculture dépendent de l'obſervation des ſaiſons. La navigation eſt pour le moins auſſi intimement liée avec les révolutions des corps céleſtes. Enfin, ce n'eſt qu'en déterminant la durée & la diviſion du mois & de l'année, qu'on peut établir un ordre certain dans les affaires de la ſociété civile, & marquer les jours deſtinés à l'exercice de la religion [b]. L'intérêt étant donc général, on ſe ſera appliqué de bonne heure à étudier le cours des aſtres. Cependant comme il n'y a point de connoiſſance qui dépende plus de la longueur du tems, l'Aſtronomie ne ſera parvenue que très-lentement à un certain degré de perfection.

Les premieres contrées où cette ſcience aura fait quelque progrès, auront été celles dont les habitans ſe ſeront les premiers formés en corps d'E-

[a] Ibid. = Académ. des Sciences, t. 8. p. 1 & 2.
[b] Ibidem.

tat. L'avantage d'un gouvernement fixe & réglé, joint à celui d'une position heureuſe, les aura mis à portée de ſe procurer de bonne heure des connoiſſances aſſez étendues. Dans l'Egypte & dans pluſieurs parties de l'Aſie, l'air eſt parfaitement pur & ſerein preſque toute l'année : on a donc toujours été à portée d'y contempler librement le ciel, & d'obſerver les différens mouvemens des aſtres. On a pû répéter, auſſi ſouvent qu'il étoit néceſſaire, les mêmes obſervations. Si les talens ſe développent à meſure qu'il ſe préſente plus d'occaſions de les exercer, combien n'a-t-il pas dû ſe former d'Aſtronomes dans des pays auſſi heureuſement ſitués que l'Egypte, la Chaldée & l'Arabie [a] ? Auſſi les Babyloniens & les Egyptiens ſont-ils de tous les peuples de l'antiquité ceux qui paroiſſent s'être le plus diſtingués, par leur conſtance & leur habileté à obſerver le cours des aſtres [b].

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

[a] Acad. des Sciences, ann. 1742. Hiſt. p. 31.

[b] *Plato*, in Epinomi. p. 1012 = *Ariſt.* de Cœlo, l. 2. c. 12. t. 1. p. 464. = *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 416. = *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 361. = *Achill. Tat.* ad Arati. Phœn. *init.* = *Jamblic.* de vita Pythag. c. 29. p. 135.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les Babyloniens auront pû faire de fort bonne heure d'aſſez grands progrès dans l'Aſtronomie. Tout a dû y contribuer. La beauté de leur climat, l'avantage qu'ils ont eu d'avoir été réunis des premiers en corps d'Etat [a]; enfin, la ſituation de Babylone qui étoit des plus propres à ſeconder les opérations qu'exige l'étude du ciel. Bâtie dans une plaine immenſe, & ouverte de tous côtés, la vûe n'y étoit bornée par aucun obſtacle. On découvroit de cette ville l'horiſon le plus étendu [b].

Le genre de vie que menoient les premiers habitans de la Chaldée, a dû encore favoriſer leurs progrès dans l'Aſtronomie. La garde des troupeaux

[a] *Gen.* c. 10. ℣. 10.

[b] *Principio Aſſyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm cælum ex omni parte, patens & apertum intuerentur, trajectiones, motuſque Stellarum obſervârunt.* Cicero de Divinat. l. 1. n. 1. t. 3. p. 3.

Il eſt à remarquer que la plaine appellée dans l'Ecriture, *Sennaar*, où Babylone fut bâtie, eſt la même que les Arabes nomment *Sin-Jar*. C'eſt où le Calife Almamon ſeptiéme des Abaſſides, fit faire les obſervations Aſtronomiques, qui ſervirent durant pluſieurs ſiécles à tous les Aſtronomes de l'Europe. Le Sultan GélaleddinMelik-Schah, troiſiéme des Seljukides, en fit faire de ſemblables près de trois cents ans après dans le même lieu. *Académie des Inſcriptions.* t. 1. Mémoires, p. 5.

faisoit une de leurs principales occupations. Le labourage a été bientôt aussi réduit en pratique chez ces peuples [a] : passant dans les champs la plus grande partie des jours & des nuits, les différens mouvemens des astres ont dû les frapper à toute heure & à tout moment.

Disons encore qu'il n'y a jamais eu de nation à qui la connoissance des étoiles ait été plus nécessaire qu'aux peuples de la Chaldée. On ne rencontre dans la plûpart de ces contrées que des plaines immenses, d'un sable qui agité sans cesse par le vent, empêche de reconnoître la trace des chemins. Les étoiles sont la seule ressource dont on puisse faire usage pour diriger sa route, d'autant plus que la chaleur excessive de ces climats ne permet guères de voyager pendant le jour [b].

Ajoutons à tous ces faits l'étude de l'Astrologie judiciaire, dont toute l'antiquité attribuoit l'invention aux Chaldéens. Cette science vaine & ridicule leur aura fait trouver de bonne heure

[a] Tom. I. Liv. II. Chapitre Ier. p. 181 & 182.
[b] Voyage des Indes Orient. par Carré, c. 1. p. 230.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

les moyens de déterminer le cours des aſtres, & leurs différens aſpects. Sans cette connoiſſance, ils n'auroient pas pû tirer les horoſcopes. C'eſt à l'art frivole de vouloir lire les deſtinées des hommes dans le ciel, que l'Aſtronomie a dû ſes plus grands progrès (1).

Il n'eſt pas ſurprenant après ces réflexions, que les Chaldéens ayent été mis au rang des plus anciens obſervateurs. Bélus, un des premiers Souverains de Babylone, a même été regardé comme un des inventeurs des méthodes aſtronomiques [a]. Mais il ne nous eſt reſté aucun monument de ces anciennes découvertes. On nous parle, il eſt vrai, d'une ſuite d'obſervations aſtronomiques envoyées, dit-on, de Babylone à Ariſtote par Calliſthènes qui accompagna Alexandre dans ſon expédition. Elles embraſſoient, à ce qu'on prétend, un eſpace de 1907 ans, à compter depuis le commencement

(1) Kepler diſoit, & avoit grande raiſon de le dire, il y a cent ans, que l'Aſtrologie étoit une folle, fille d'une mere très-ſage, qui ne pouvoit néanmoins ſe paſſer de cette folle pour ſe soutenir, & pour vivre. *Præfat. ad Tabul. Rudolphin.* p. 4.

[a] *Plin.* l. 6. ſect. 30. p. 331. = *Solin.* c. 56. *init.* = *Achill. Tat.* ad Arat. Phœn. *init.* = *Mart. Capella*, l. 6. de Babyl. p. 25.

de la Monarchie des Babyloniens, jusqu'au passage d'Alexandre dans l'Asie [a]. Selon ce calcul, les premieres observations des Chaldéens datteroient de l'an 115 après le déluge.

Mais ce récit ne mérite aucune attention, il n'est débité que par un Auteur assez moderne, Simplicius, Philosophe Péripatéticien, qui vivoit dans le sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne; encore ce Commentateur ne dit-il pas avoir lû le fait en question dans aucun écrit d'Aristote; il l'avoit tiré de Porphyre, Philosophe Platonicien, qui n'étoit lui-même guères plus ancien que Simplicius (1). Ces autorités sont trop récentes pour devoir entraîner notre suffrage. Hipparque & Ptolémée, bien antérieurs à Porphyre & à Simplicius, n'ont point connu ces prétendues observations. Ils avoient cependant recherché avec beaucoup de soin les écrits des anciens Astronomes, mais ils n'avoient point trouvé

[a] *Porphyr.* apud Simplic. *init.* l. 2. = *Aristot.* de Cœlo, *fol.* 123. *recto.* lin. 18.

(1) Porphyre vivoit dans le troisiéme siécle de l'Ere Chrétienne, c'est pourquoi je le regarde comme un Auteur très-moderne, eû égard au tems dont il s'agit.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

d'observations faites par les Babyloniens, qui remontaſſent au-delà de l'époque de Nabonaſſar [a]. Il doit donc paſſer pour conſtant que nous ne ſommes point informés de l'état de l'Aſtronomie chez ces peuples avant le régne de ce Prince, qui monta ſur le trône l'an 747 avant J. C. Tout ce qui précede cette époque, doit être mis au nombre de ces traditions incertaines, ſur leſquelles il n'eſt pas poſſible d'aſſeoir aucun jugement [b].

Ce que je viens de dire ſur les motifs qui auront occaſionné les premiers progrès de l'Aſtronomie chez les Babyloniens, peut très-bien s'appliquer aux Egyptiens. Ils étoient également infatués de l'Aſtrologie judiciaire [c]. Les mêmes avantages étoient d'ailleurs communs à ces deux peuples; l'ancienneté de la Monarchie, l'application à l'agriculture [d], & la beauté du climat. On peut dire même qu'à cet égard les Egyptiens étoient ſitués encore plus.

[a] Voyez *Marsham*. p. 474.

[b] Voyez les Mém. de Trév. Janvier 1706. art. 8.

[c] *Herod*. l. 2. n. 82. = *Cicero*. de Divinat. l. 1. n. 1. t. 3. p. 4. = *Plut*. t. 2. p. 149. A.

[d] Tom. I. Liv. II. Chapitre I. p. 182 & 183.

favorablement que les Chaldéens. Placés assez près de l'Equateur, ils pouvoient appercevoir la plus grande partie des étoiles ; & les révolutions des corps célestes devoient leur paroître moins obliques qu'aux Astronomes de la Chaldée. Ajoutons à toutes ces considérations ce goût & cette application constante dont les Egyptiens paroissent avoir été doués pour toutes les sciences.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Nous sommes un peu mieux instruits des anciennes découvertes astronomiques des Egyptiens, que de celles des Chaldéens. Toute l'antiquité convient qu'ils ont été des premiers qui ayent donné une forme certaine à leur année [a]. Ils l'avoient distribuée en douze mois, dit Hérodote, par la connoissance qu'ils avoient des astres [b]. Ces mois n'avoient pour toute dénomination, dans les commencemens, que celle de premier mois, second mois, troisiéme mois, ainsi du reste jusqu'au douziéme [c].

[a] *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 361. = *Joſ.* Antiq. l. 1. c. 3. = *Macrob.* Saturn. l. 1. c. 12. p. 242. = *Lucian.* de Astrolog. p. 362.

[b] L. 2. n. 4.

[c] Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 14, Mém. p. 334.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer la forme que l'année de douze mois a eue originairement chez les Egyptiens. A-t-elle été purement lunaire, c'eſt-à-dire, de trois cents cinquante-quatre jours? ou l'ont-ils compoſée de trois cents ſoixante dès le moment de ſon inſtitution? C'eſt ce qu'on ne peut décider. On voit ſeulement que l'année de trois cents ſoixante jours devoit être d'un uſage très-ancien en Egypte. Elle avoit été réglée ainſi dès avant Moïſe. Nous n'en ſçaurions douter, puiſque c'eſt d'une pareille année que le légiſlateur des Juifs s'eſt ſervi pour compter celles du monde, & en particulier celle du déluge [a].

Des faits ſi ſuccincts & ſi peu circonſtanciés, ne nous mettent guères à portée de juger de l'état de l'Aſtronomie, dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. En général, nous manquons de détails ſur les moyens que les peuples ont employés

C'eſt ce dont on peut ſe convaincre en liſant la maniere dont Moïſe, qui étoit bien inſtruit en Aſtronomie, détaille les circonſtances du déluge. Il ne déſigne les mois que par les noms de *ſecond*, de *ſeptiéme*, de *dixiéme*, & de *premier mois*. *Gen.* c. 7 & 8.

[a] Voyez *infrà*, p. 101.

originairement pour connoître & pour mesurer le cours des astres : nous ne sommes point instruits de leurs progrès successifs en Astronomie. Essayons néanmoins, en rassemblant diverses circonstances, de conjecturer comment on sera parvenu à jetter les fondemens d'une science dont la société civile a toujours eu un besoin si sensible.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On peut regarder comme le premier pas que les hommes ayent fait pour se procurer une mesure de tems, l'établissement de cette petite période de sept jours, qui porte le nom de *semaine*. On voit que, de tems immémorial, elle a été en usage chez presque tous les peuples, & que l'arrangement en a été parfaitement uniforme. Les Hébreux, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes, toutes les nations de l'Orient, en un mot, se sont toujours servi de semaines composées de sept jours [a]. On retrouve aussi cet usage chez les Romains, chez les anciens habitans des Gaules, des Isles Britanniques, de la

[a] Voyez *Scaliger* de Emendat. Temporum. = *Selden* de Jure nat. & Gent. l. 3. c. 17, &c. = Mém. de l'Académ. des ipt. t. 4. p. 65.

Ire. PARTIE.

Germanie, du Nord & de l'Amérique [a]. C'eſt bien inutilement qu'on a voulu propoſer pluſieurs conjectures ſur les motifs qui ont pû déterminer l'univers entier à s'accorder ſur cette maniere primitive de partager le tems. Il eſt viſible que la tradition ſur le tems qu'a duré la création du monde, a donné lieu à l'uſage univerſel & immémorial qui a partagé originairement la ſemaine en ſept jours.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Mais cette meſure avoit trop peu de rapport avec les travaux du labourage, pour n'en pas chercher de plus proportionnée aux beſoins de la ſociété. On n'a pas dû être long-tems à remarquer que tous les changemens des phaſes de la lune s'achevoient à-peu-près en quatre ſemaines, & qu'enſuite cette planète reparoiſſoit telle qu'on l'avoit vûe à ſa premiere apparition. Il fut donc aiſé, en réuniſſant le nombre de jours que la lune employoit à chacun de ces quatre changemens, de connoître le tems de ſa révolution entiere d'Occident en Orient. Telle a été probablement l'origine du mois.

Nous voyons que dans les premiers

[a] Voyez le Spectacle de la Nature, t. 8. p. 53.

ages l'*année*, chez presque tous les peuples, n'étoit composée que d'un mois; & encore ce mois étoit-il lunaire [a]. Ce fait nous prouve qu'on ne connut point d'abord l'*année* proprement dite, ni de mesure plus longue pour supputer les tems, que l'intervalle des révolutions lunaires (1). Il est vraisemblable

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

[a] *Diod.* l. 1. p. 30. = *Varro* apud Lactant. Inst. l. 2. c. 13. p. 169. = *Plin.* l. 7. sect. 49. p. 403. = *Plut.* in Numa. p. 72. B. = Ex Eudoxo, Proclus, in Tim. p. 31. = = *Stob.* Eclog. Phys. p. 21. = *Gemin.* p. 34. = *Suid.* in voce Ἥλιος, t. 2. p. 54.

Le Ouaiki, Historien Chinois, dit aussi que Tiho-ang, 2d. Empereur de la 1re. Dynastie, partagea le jour & la nuit, & régla que trente jours feroient une lune.

(1) Je sçais que plusieurs Critiques ne veulent pas admettre ces années d'un mois, ils prétendent que c'est un fait imaginé dans les siécles postérieurs, pour expliquer la durée excessive que certains peuples donnoient aux régnes de leurs premiers Souverains. Le principal motif qui a engagé la plûpart des Critiques dont je parle, à rejetter les années d'un mois, c'est qu'en les admettant on tomberoit, disent-ils, dans une autre extrémité. Car, suivant ce calcul, la durée de la vie, même de ceux qu'on dit être morts dans un âge très-avancé, n'auroit été que de vingt-sept à vingt-huit ans. Il s'ensuivroit encore qu'ils auroient eu des enfans dès l'âge de deux ou trois ans.

A cela, je réponds qu'on ne doit pas faire usage de ces années d'un mois, pour réduire à un calcul fixe & certain les époques des premiers siécles de l'Histoire profane. Je suis en effet très-convaincu qu'on n'en a point tenu d'état. Les premiers peuples manquoient de moyens propres à nous transmettre les faits avec exactitude. Aussi n'avoient-ils que des notions

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

même que, comme la lune ne ſe rejoint au ſoleil qu'en plus de 29 jours & demi, les premiers hommes, peu accoutumés à tenir compte des différences qui ne pouvoient devenir ſenſibles qu'après un certain tems, fixerent originairement le mois à trente jours [a].

Une maniere de meſurer le tems ſi peu exacte, n'a pû avoir lieu que dans l'enfance du monde. Les différentes productions de la terre ont dû bientôt faire employer quelques périodes plus longues que celles d'une révolution lunaire. On fit d'abord uſage de la diſtinction des ſaiſons, auxquelles on don-

très-confuſes de la Chronologie. Ils n'ont parlé ſur ce ſujet qu'au haſard & ſans principes. Lorſque dans des ſiécles plus éclairés, on s'eſt mis à écrire l'hiſtoire des premiers tems, on aura voulu conſulter les anciennes traditions; mais elles étoient alors ſi fort altérées, qu'il en a dû réſulter bien des erreurs. C'eſt la ſource de toutes les difficultés qu'on rencontre dans la Chronologie des anciens peuples, ils n'avoient originairement ni régles, ni meſures pour évaluer la durée du tems: il n'y a que le peuple Hébreu qui ait pû nous donner ſur ce ſujet des lumieres exactes & ſolides: c'eſt un avantage marqué qu'a ſon Hiſtoire ſur celle de tous les autres peuples. La famille de Sem avoit conſervé des connoiſſances dont les nations profanes ont été privées pendant quelques ſiécles.

[a] Voyez *Diod.* l. 1. p. 30. = *Syncell.* p. 38. = Et ce que j'ai dit des Chinois, *ſuprà*, p. 89. *not.* (a).

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

na auſſi le nom d'*années*. C'eſt par cette raiſon que dans l'antiquité il eſt parlé d'années de trois, de quatre & de ſix mois [a]. Les Négres de la Gambia comptent encore aujourd'hui les années par les pluies périodiques qui tombent dans leur climat [b]. On parvint enfin à trouver une meſure de tems plus conforme à l'idée que nous avons aujourd'hui de l'année. On ne dut pas tarder à s'appercevoir que douze révolutions de la lune ramenoient ſenſiblement les mêmes ſaiſons, & la même température de l'air. D'après cette connoiſſance, il fut aſſez facile de partager l'année en douze parties à peu-près égales. En ſuivant cette eſpéce de généalogie des différentes meſures du tems, on conçoit aiſément pourquoi l'année aura d'abord été purement lunaire, c'eſt-à-dire, de trois cents cinquante-quatre jours. C'eſt ainſi que l'avoient réglé les plus anciens peuples (1). Ils s'en ſont ſervi plus ou

[a] *Diod.* l. 1. p. 30. = *Plin.* l. 7. ſect. 49. p. 403. = *Cenſor.* de die nat. c. 19. = S. *Aug.* de Civit. Dei. l. 12. c. 10.

[b] Hiſt. gén. des Voyages, t. 3. p. 207.

(1) La Néoménie ſeule, quand même les autres monumens hiſtoriques manqueroient, ſuffiroit pour établir ce fait

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

moins long-tems, à proportion qu'ils se sont policés plus ou moins vîte, & que le genre de vie qu'ils menoient exigeoit des connoissances plus ou moins exactes. Les Tartares, les Arabes, & tous les autres peuples, qui tirent leur subsistance de la chair & du lait des animaux, plutôt que des fruits de la terre, se servent encore aujourd'hui de l'année lunaire (1).

La maniere dont j'ai dit qu'originairement le mois avoit été réglé, pourroit à la vérité donner lieu de penser que l'année a dû être primitivement plus longue que je ne la suppose. On a vû, que vraisemblablement les premiers hommes avoient évalué à trente

d'une maniere incontestable; tous les anciens peuples ont été dans l'usage de célébrer par des fêtes chacun des renouvellemens de la lune. Voyez *Spencer*, de Leg. Hebr. Ritual. l. 3. c. 1. Dissert. 4.

La célébration de la Néoménie se retrouve jusques chez les nations de l'Amérique. *Hist. des Incas*, t. 2. p. 36 & 44.

(1) C'est par cette raison que les Sauvages n'ont presque aucune connoissance de l'Astronomie: leur genre de vie ne les a point mis dans la nécessité de s'y appliquer. La plûpart de ces peuples tirent leur subsistance de la chasse & de la pêche: ils ne connoissent point l'Agriculture. Par une suite de ce genre de vie, ils n'ont point de demeure fixe, la mesure & la régle du tems ne leur sont donc point nécessaires pour se conduire.

jours les révolutions ſynodiques de la lune. Il paroîtroit aſſez naturel d'en conclure que leur année a dû être originairement de trois cents ſoixante jours. Je ne penſe pas cependant qu'on doive le préſumer. Il y a tout lieu de croire que l'évaluation du mois à trente jours ne fut, pour ainſi dire, que proviſionnelle, & ne ſubſiſta que juſqu'au moment où l'on vint à former l'année de douze lunaiſons. Alors il fallut rectifier l'ancienne évaluation du mois lunaire, & ſupprimer des jours, à proportion que la lune avançoit ou retardoit. C'eſt un uſage que nous ſçavons avoir été pratiqué par tous les peuples de l'antiquité. Dans les premiers tems on ne comptoit le commencement du mois que du jour où la lune paroiſſoit [a]. Auſſi voyons-nous qu'alors ſi quelques mois avoient trente jours, d'autres n'en avoient que vingt-huit. Cette maniere de régler les mois de l'année lunaire, ſe pratique encore dans pluſieurs pays [b].

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

[a] Voy. *Cicer.* in *Verr.* act. 2da. l. 2. n. 52. t. 4. p. 244.

[b] Voyage de Chardin, t. 5. p. 117. t. 7. p. 438. = Voyage de Pyrard, p. 100, &c. = Rec. des Voyages au Nord, t. 10. p. 175.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Cette détermination de l'année n'a cependant pas dû ſubſiſter long-tems parmi les peuples qui faiſoient leur principale occupation de l'agriculture. La différence de l'année lunaire, d'avec la vraie année ſolaire, eſt ſi conſidérable, qu'en moins de dix-ſept de ces années, l'ordre des ſaiſons ſe trouve abſolument renverſé, l'été prenant la place de l'hiver, & l'hiver celle de l'été. On aura donc été bientôt obligé d'en venir à une réforme, qui vraiſemblablement aura encore été aſſez imparfaite.

Quoique le cours de la lune ait été certainement la premiere régle que les peuples ayent ſuivie pour meſurer le tems, on ne peut pas néanmoins douter que les mouvemens du ſoleil ne les ayent occupés très-anciennement. Les approches & les éloignemens de cet aſtre, les jours plus courts & plus longs, la viciſſitude des ſaiſons, &c. ont dû être, dès les premiers ſiécles, l'objet de l'étude des hommes. Il n'eſt pas poſſible qu'on n'ait auſſi fait attention aux différentes grandeurs des ombres méridiennes : leur variation eſt trop ſenſible, pour n'avoir pas été bientôt

remarquée. On dut encore s'apperce-
voir qu'au bout de quelque tems, le
soleil changeoit sensiblement le point
de son lever & de son coucher dans
l'horison. C'est en observant tous ces
phénomènes qu'on parvint à décou-
vrir que la révolution du soleil, dans
le cours d'une année, excédoit de
beaucoup celle de douze lunaisons. Il
est à présumer que dès-lors on chercha
quelque méthode pour déterminer cet
excédent.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Plusieurs moyens auront pû être employés dans les premiers tems pour connoître la révolution annuelle du soleil ; l'observation du retour de cet astre aux mêmes étoiles, qu'autrefois on croyoit immobiles ; l'examen de l'inégalité des ombres dans chaque saison ; l'attention, enfin, à remarquer les différens points de l'horison, où le soleil paroît se lever & se coucher : entrons dans quelques détails.

Cette multitude d'étoiles qui se découvrent pendant la nuit n'aura été dans les premiers tems qu'un simple objet de curiosité : répandues dans le ciel sans aucun ordre frappant, elles ne présentent aux yeux qu'un mêlange

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

confus. Il y a donc lieu de croire qu'il se sera passé quelque tems avant que les hommes ayent soupçonné qu'ils en pouvoient tirer quelque secours ; mais vraisemblablement ce tems n'aura pas été long. L'agriculture & la navigation, qui ont été les vraies sources de l'astronomie, & les principales causes de ses progrès, ont dû porter bientôt les hommes à étudier l'ordre & la position des étoiles fixes. On n'aura pas tardé à s'appercevoir que leur apparition un peu avant le lever du soleil, ou un peu après son coucher (1), devoit fournir des instructions fort précises & fort aisées à retenir. La lune ne pouvoit pas être d'une aussi grande utilité. On aura donc eu recours aux étoiles, dont le lever & le coucher héliaque, d'année en année, est sensiblement uniforme.

Aussi-tôt qu'on aura commencé à faire attention à la marche apparente des étoiles fixes, on se sera apperçu que le soleil avoit un mouvement propre & contraire à celui qui paroît entraîner chaque jour tout le firmament. Dès-lors on aura cherché dans le ciel

(1) C'est ce qu'on nomme le lever, ou le coucher *héliaque* des étoiles.

quelque

quelque point fixe, auquel on pût rapporter & comparer le mouvement de cet aſtre, & déterminer par ce moyen la route qu'il ſuit. Il aura fallu commencer par reconnoître & déſigner les étoiles que le ſoleil effaçoit chaque mois du côté de ſon couchant, & obſerver celles qui ſe dégageoient ſucceſſivement de ſes rayons, & ſe montroient avant ſon lever. C'eſt ainſi qu'en s'aſſurant de la connoiſſance de toutes les étoiles ſous leſquelles le ſoleil paſſe, depuis qu'il eſt parti d'une premiere étoile choiſie à volonté, juſqu'à ce qu'il y revienne, on aura pû déterminer anciennement les bornes de la route annuelle de cet aſtre [a].

I^e. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On peut croire auſſi que l'obſervation des ombres méridiennes aura contribué à faire connoître aux premiers hommes la durée de l'année ſolaire. Cette méthode paroît avoir été fort en uſage chez les Egyptiens [b], les Chinois [c] & les Péruviens [d]. Les gnomons

[a] Voy. *Ptolem.* Almageſt. l. 3. c. 2.

[b] Voyez Tome IV. Liv. II. Chap. II. Art. II.

[c] Voy. l'Hiſt. de l'Aſtron. Chin. dans les Obſervations Mathém. publiées par le Pere Souciet, t. 1. p. 3. t. 2. p. 5, 8 & 21.

[d] Voyez l'Hiſt. des Incas, t. 2. p. 37 & 41.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ont été les premiers inſtrumens aſtronomiques, que ces peuples ayent imaginés [a]. La nature a indiqué elle-même ces meſures aux hommes. Les montagnes, les arbres, les édifices, ſont autant de gnomons naturels, qui ont fait naître l'idée des gnomons artificiels qu'on a élevés dans preſque tous les climats.

Il me paroît encore aſſez probable que la longueur de l'année aura pû être déterminée originairement par l'obſervation du lever & du coucher du ſoleil, à certains points de l'horiſon ſenſible. Les premiers hommes paſſoient une grande partie de leur vie dans les champs. Vers le tems des équinoxes, ils auront pû remarquer un arbre, un rocher, un monticule, derriere lequel ils voyoient pointer le ſoleil, un tel jour d'un tel mois. Le lendemain ils auront vû cet aſtre ſe coucher ou ſe lever aſſez loin de cet endroit, attendu qu'au tems des équinoxes la déclinaiſon du ſoleil change ſenſiblement d'un jour à l'autre. Six mois après, ils auront vû le ſoleil revenir à ce même point; & au bout de douze mois, il y

[a] *Locis cit.*

sera encore revenu. Cette maniere de fixer l'année est assez exacte, & en même tems fort simple. Je me porterois volontiers à croire qu'on a pû en faire usage dès les premiers tems. De tous les termes auxquels on pouvoit rapporter le mouvement du soleil, l'horison sensible est celui qui se présentoit de la maniere la plus frappante. Chacun d'ailleurs est en état de faire une pareille observation; mais j'avoue qu'on n'en trouve aucune trace dans l'histoire.

Quoi qu'il en soit des différens moyens qu'on aura originairement employés pour découvrir la révolution du soleil dans le cours d'une année, cette connoissance aura été long-tems imparfaite, faute d'instrumens astronomiques, & de machines propres à mesurer les différentes parties du tems avec précision. Suivant toutes les apparences, on ne chercha d'abord qu'à faire quadrer le mois lunaire avec le mois solaire, je veux dire qu'on commença par ajouter six jours à la durée de douze lunaisons. En conséquence, on composa l'année civile de douze mois de trente jours chacun, ce qui

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

donnoit à cette forme d'année trois cents ſoixante jours. Par ce moyen le renverſement des ſaiſons, qui s'opéroit en moins de dix ſept années, lorſque cette meſure de tems n'avoit que trois cents cinquante-quatre jours, ne revenoit plus qu'après environ trente-quatre ans. Comme cette réforme expoſoit encore à pluſieurs dérangemens, il y a tout lieu de ſuppoſer, que pour remettre les choſes à peu-près dans l'ordre, on faiſoit de tems en tems des additions, ou des ſuppreſſions d'un certain nombre de jours, ou de mois, ſelon qu'il étoit néceſſaire. L'hiſtoire nous apprend qu'on a ſouvent été obligé de recourir à ces expédiens (1). Il me paroît plus naturel d'admettre cette conjecture, que de croire, contre le témoignage unanime de toute l'antiquité, que la durée de l'année ſolaire ait été fixée à trois cents ſoixante-cinq jours dès les premiers ſiécles après le déluge.

(1) Lorſque Jules-Céſar réforma le Calendrier, il fallut ajouter deux mois outre le *Mercédonius*, mois intercalaire, inventé par Numa. Lorſque Grégoire XIII. entreprit de corriger le Calendrier Julien, on fut obligé de ſupprimer dix jours entiers.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il eſt démontré que du tems de Moïſe, l'année n'avoit encore que trois cents ſoixante jours. On peut s'en convaincre facilement en examinant le calcul qu'il donne de la durée du déluge. On y verra que l'année dont il fait uſage, eſt de douze mois, chacun de trente jours, & il ne dit rien qui puiſſe faire ſoupçonner qu'on connût alors la néceſſité d'ajouter quelques jours aux trois cents ſoixante que donnent douze mois préciſément de trente jours chacun, pour égaler la durée de l'année civile, à la révolution du ſoleil [a].

Il faudroit auſſi démentir, ſans aucun fondement, le témoignage unanime des Auteurs qui nous apprennent

[a] En conſultant l'Hiſtoire du Déluge, telle qu'elle eſt rapportée dans les Livres Saints, il me paroît démontré avec la derniere évidence, que l'année dont Moïſe fait uſage, n'eſt que de trois cents ſoixante jours.

On voit *Gen.* c. 7. ℣. 11 & 24. & c. 8. ℣. 3 & 4. ſelon l'Hébreu, que le Déluge commença le dix-ſeptiéme du ſecond mois, l'an ſix cents de Noé; que les eaux s'accrûrent, & ſe ſoutinrent enſuite au même degré d'élévation pendant cent cinquante jours conſécutifs, juſqu'au dix-ſeptiéme du ſeptiéme mois, auquel l'Arche s'arrêta ſur les montagnes. Cinq mois de l'année en uſage du tems de Moïſe, valoient donc cent cinquante jours: ces mois étoient par conſéquent de trente jours chacun, & l'année entiere de trois cents ſoixante jours, ni plus, ni moins.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que la plûpart des nations de l'antiquité, même les plus éclairées, n'ont connu, pendant bien des siécles, d'autre année que celle de trois cents soixante jours [a]. Il est certain d'ailleurs, que l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours, n'a eu lieu que bien postérieurement aux siécles dont il s'agit présentement [b]. Disons maintenant un mot des moyens dont on aura d'abord fait usage pour diviser & supputer les petites parties du tems.

L'art de connoître, de mesurer & de compter les momens qui s'écoulent dans une journée, est une découverte trop importante pour ne pas examiner quelle aura pû en être l'origine. La division du tems la plus généralement reçue, est celle qui le partage en jours, en mois & en années. Ce sont, dit Platon [c], les trois parties du tems. Homere en fait souvent usage [d]. Mais on a dû chercher bientôt des moyens de mesurer le tems avec plus de détail & plus de précision. Pour y parvenir, il

[a] Voyez la Dissert. de M. Allen, insérée dans la Théorie de la terre par Whiston, l. 2. p. 144.

[b] Voyez Tome IV. Livre III. Chap. II. Art. II.

[c] In Tim. p. 1004.

[d] *Odyss.* l. 11. v. 293. l. 24. v. 141.

a fallu trouver le secret de partager le jour en différentes parties, dont les intervalles fussent égaux.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les nations grossieres qui n'ont aucune maniere artificielle de mesurer le tems; ont cherché dans la nature des moyens qui pussent y suppléer. Les habitans de l'Islande se réglent sur les marées [a]. Les Chingulais, qui ne connoissent ni les cadrans solaires, ni les horloges, mesurent le tems par l'état d'une fleur qui s'ouvre régulièrement chaque jour, sept heures avant la nuit [b]. A Madagascar, on juge de l'heure qu'il peut être par la grandeur de l'ombre des corps exposés au soleil [c]. On sent assez à quel point toutes ces ressources sont imparfaites.

Pour diviser le tems en parties égales, les peuples policés ont employé autrefois divers moyens. Ceux qui paroissent avoir été le plus anciennement & le plus généralement usités, sont les horloges d'eau & les cadrans solaires. On voit par tout ce qui nous reste d'anciennes traditions, que les horlo-

[a] Hist. nat. de l'Islande, t. 1. p. 260.

[b] Hist. gén. des Voyages, t. 8. p. 533.

[c] Ibid. p. 624.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ges d'eau ont été les premiers inſtrumens qu'on ait imaginés pour ſe procurer une meſure artificielle du tems. Les Egyptiens faiſoient remonter cette invention à la plus haute antiquité. Mercure, diſoient-ils, avoit remarqué que le cynocéphale urinoit douze fois par jour, à des diſtances égales. Il profita de cette découverte pour conſtruire une machine qui produisît le même effet [a]. En dépouillant ce narré des fictions qui accompagnent ordinairement chez les anciens l'hiſtoire des premieres découvertes, on voit que c'eſt par l'écoulement de l'eau, que les Egyptiens avoient cherché originairement l'art de meſurer le tems. L'uſage de cette eſpéce de clepſydre a même ſubſiſté pendant bien des ſiécles chez ces peuples [b].

On ſçait auſſi que c'eſt par le moyen des horloges d'eau, que les aſtronomes Chinois ſupputoient les intervalles de tems qui s'écoulent entre le paſſage d'une étoile par le méridien, le coucher ou le lever du ſoleil, la gran-

[a] Plinianæ Exercitat. p. 643, 644.

[b] Voyez *Hor-Apollo*. l. 1. c. 16.

deur des jours, &c. [a]. C'eſt encore à l'aide d'une pareille machine, qu'on a cru que les premiers aſtronomes avoient diviſé le zodiaque en douze parties égales [b].

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il paroît donc que l'invention des horloges d'eau remonte à une antiquité fort reculée. Cependant je n'oſerois aſſurer que ces ſortes de machines fuſſent connues dès les ſiécles que nous parcourons préſentement. A l'égard des cadrans ſolaires, je trouve encore moins de traces de leur ancienneté.

En général, on peut douter que l'art de diviſer le jour en heures, ou parties égales, ait été connu dans ces premiers âges. Les livres de Moïſe ſervent plutôt à augmenter cette incertitude, qu'à la détruire. L'Ecriture ne déſigne le moment auquel les anges apparurent à Abraham, qu'en diſant que c'étoit dans la plus grande chaleur du jour [c]. Il en eſt de même dans toutes les occaſions où il s'agit de marquer les tems. Les différens momens de la journée n'y ſont jamais déſignés que

[a] Hiſtoire de l'Aſtronomie Chin. par le P. Gaubil, publiée par le P. Souciet, t. 2. p. 5.

[b] Voyez *infrà*, p. 120.

[c] *Gen.* c. 18. ℣. 1.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

d'une maniere vague & incertaine : lorſque *le ſoleil étoit prêt à ſe coucher, ſur le ſoir, le matin, au lever du ſoleil, &c.* [a]. Ces manieres de s'exprimer peuvent faire douter qu'on eût alors inventé quelque méthode artificielle pour ſubdiviſer le jour en parties égales (1).

On a dû chercher de fort bonne heure les moyens de tenir compte de la meſure du tems. Les premiers peuples ignoroient l'art d'écrire. Ils ont pû y ſuppléer par diverſes pratiques, dont on trouve encore des traces dans l'Hiſtoire. Hérodote dit que Darius ſe diſpoſant à marcher contre les Scythes, confia aux Ioniens la garde du pont qu'il avoit fait conſtruire ſur le Danube. Avant que de partir il fit ſoixante nœuds à une corde, & appellant les chefs de ces troupes : « Prenez cette » corde, leur dit-il, & faites ce que je

[a] Ibid. c. 15. ℣. 21. c. 19. ℣. 1-15-23.

(1) On peut répondre aux doutes que je propoſe, que ce n'eſt pas l'uſage d'un Hiſtorien de marquer l'heure préciſe à laquelle ſont arrivés les événemens qu'il raconte. Mais ce qui m'a fait inſiſter ſur ce fait, c'eſt que l'intention de Moïſe a été, à ce qu'il paroît, de faire connoître le moment précis auquel ſe ſont paſſés les faits dont je viens de parler.

» vais vous prescrire. Aussi-tôt que je » serai parti, dénouez chaque jour un » de ces nœuds; si je ne suis pas revenu » lorsque vous les aurez tous dénoués, » retournez dans votre pays [a] ». On peut, je crois, regarder cette corde comme une espéce d'almanach, & conclure de ce fait, que même du tems de Darius, on étoit encore fort ignorant dans l'art de supputer les tems.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On retrouve chez plusieurs peuples des exemples d'une semblable pratique. J'ai parlé dans le Livre précédent des Quipos des Péruviens [b]. Ces espéces de cordelettes leur tenoient lieu d'almanach & de calendrier [c].

Lorsque les naturels de la Guyane se disposent à faire quelque voyage, le chef de la nation prend avant le départ une corde à laquelle il fait autant de nœuds, qu'il prétend demeurer de jours dans son expédition. Lorsqu'on est arrivé au lieu de la destination, on attache cette corde au milieu du grand Karbet; on a soin chaque jour d'en défaire un nœud. C'est sur cette espéce

[a] Liv. 4. n. 98.
[b] T. I. Chap. VI. p. 364.
[c] Hist. des Incas, t. 1. p. 128.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

d'almanach que chacun prend ſes meſures pour ſe diſpoſer au retour [a].

Dans les premiers tems de la République Romaine, où l'art d'écrire étoit à peine connu, tous les ans on enfonçoit un clou dans la muraille du temple de Minerve [b]. C'étoit par le nombre de ces clous qu'on ſupputoit le nombre des années [c]. Cette pratique avoit lieu chez pluſieurs autres peuples d'Italie [d].

On peut imaginer divers autres moyens qui, originairement, auront été employés pour ſupputer les jours, les mois & les années.

Après avoir expoſé ces vûes générales ſur l'état & les progrès de l'Aſtronomie, dans les ſiécles qui font l'objet de cette premiere Partie, entrons dans quelque détail ſur les découvertes particulieres que je n'ai fait qu'indiquer.

[a] Nouvelle Relat. de la France Equinox. p. 283.

[b] *T. Livius*, l. 7. n. 3. = *Feſtus* voce *Clavus*, p. 82. Minerve, dans l'antiquité paſſoit pour avoir inventé l'Arithmétique, *Titus Livius*, loco cit.

[c] *Titus Livius*, l. 4. n. 3.

[d] Idem, *loco. cit.*

§. PREMIER.

De l'Origine des Conſtellations & du Zodiaque.

LES étoiles fixes ſont en ſi grand nombre, & leur arrangement paroît ſi biſarre, que pour les diſtinguer & les reconnoître, il a fallu néceſſairement partager la voute immenſe qui les contient, en différentes parties, & remarquer enſuite ce que chacune de ces diviſions renfermoit de particulier. Le fond bleu ſur lequel les corps céleſtes ſemblent être parſemés, étant uniforme, on ne peut en déterminer les parties, que par la différence des aſtres qu'on y apperçoit. Cette différence ne conſiſte que dans des amas d'étoiles plus ou moins nombreux, dans leur plus ou moins d'éclat, & ſur-tout dans leur poſition reſpective les unes à l'égard des autres. Il a fallu encore déſigner par des dénominations particulieres chacun de ces amas, & même donner des noms à quelques-unes de ces étoiles. Tel eſt le caractère diſtinctif de ce qu'on appelle *Conſtellation*.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Après ce que j'ai dit de l'utilité, de la facilité & de l'étendue des instructions que les étoiles fixes pouvoient fournir aux premiers hommes, on ne peut pas douter que l'origine des constellations ne remonte aux siécles qui nous occupent présentement. L'autorité des Livres saints favorise cette opinion. Il est parlé dans le Livre de Job, de trois constellations [a]. Il est encore question dans cet ouvrage des *chambres secrettes du Midi* [b], ce qu'on entend ordinairement des constellations voisines du pole austral, qui sont invisibles aux habitans de l'hémisphere septentrional (1). Quelques Interpretes ont cru même y trouver le zodiaque [c], opinion fort vraisemblable, puisque, selon les meilleurs Critiques, les signes du Scorpion & du Taureau sont désignés dans ce Livre (2). J'ai

[a] Chap. 9. ℣. 9. c. 38. ℣. 31 & 32.

[b] Chap. 9. ℣. 9.

(1) On voit par la maniere dont Job parle du commerce, qu'il vivoit dans un pays où abordoient des marchands, qui y apportoient des raretés des contrées méridionales. Newton remarque fort judicieusement que les relations de Job avec des trafiquans & des navigateurs, ont dû beaucoup contribuer à ce qu'il dit sur les Constellations. *Chronolog. des Egypt.* p. 229.

[c] Chap. 38. ℣. 32.

(2) Voyez dans le sixiéme Volume notre

déja dit que je croyois Job contemporain de Jacob [a]. Il eſt donc certain que de ſon tems on avoit formé & déſigné pluſieurs conſtellations.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut pas ſuppoſer que cette multitude d'étoiles qui ſe montrent chaque nuit à nos yeux, ait été réduite en conſtellations dès les premiers tems, & auſſi-tôt que l'on eût reconnu la néceſſité de partager les étoiles fixes en différens amas. Il en a été de cette invention comme de toutes les autres, je veux dire qu'elle n'a pû ſe perfectionner que fort lentement, & par des degrés inſenſibles.

Dans le nombre des conſtellations il y en a pluſieurs qu'on aura dû remarquer avant les autres, & auxquelles on aura donné bientôt des noms propres à les faire reconnoître. Tout nous porte à juger que les conſtellations les plus voiſines du pole doivent avoir été les premieres qui ayent attiré l'attention des peuples dont l'hiſtoire fait l'objet de nos recherches. Ces conſtellations ne ſe couchent jamais pour les

Diſſertation ſur les Conſtellations dont Job a voulu parler.

[a] Voyez dans le ſixiéme Volume notre Diſſert. Job.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

pays que ces peuples ont habités. On les voit avec la même facilité dans toutes les ſaiſons de l'année, & à toutes les heures de la nuit. Par leur conſtance à ſe préſenter ſans ceſſe à nos regards, elles ſemblent nous inviter, en quelque ſorte, à les fixer ſur elles. Il n'en eſt pas de même des conſtellations qui compoſent le zodiaque, ou qui n'en ſont que médiocrement éloignées. Le voiſinage du ſoleil les fait diſparoître entiérement pendant un tems conſidérable. Ce n'eſt que lorſqu'elles ſont à une certaine diſtance de cet aſtre qu'on peut les appercevoir & les diſtinguer.

De toutes les conſtellations ſeptentrionales la *grande Ourſe* aura été certainement la premiere qu'on aura remarquée. L'éclat des ſept étoiles qui compoſent ce qu'on appelle vulgairement le *grand Chariot*, & la maniere dont elles ſont arrangées, a quelque choſe de très-frappant & de très-caractériſé. Les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale connoiſſoient & diſtinguoient la grande Ourſe avant l'arrivée des Européens [a]. Il n'y a pas juſqu'aux peuples du Groenland, à qui

[a] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 235 & 236.

cette conſtellation ne ſoit connue [a].

Arcturus eſt d'ordinaire la premiere étoile qu'on apperçoit après le coucher du ſoleil, & dont la ſcintillation vive ſe dégage de la lumiere encore aſſez forte des crépuſcules. Il eſt donc à préſumer qu'après la grande Ourſe, le Bouvier, dont l'*Arcturus* fait partie, a été la premiere conſtellation qui ait reçu une dénomination particuliere.

On peut parfaitement bien appliquer à *Orion* & à la gueule du *grand Chien*, ce que je viens de dire de la grande Ourſe & d'Arcturus. Entre les étoiles méridionales, celles qui compoſent Orion & le grand Chien, ont dû par conſéquent être les premieres qu'on ait formées en conſtellations. Perſonne n'ignore que *Sirius*, ou la gueule du grand Chien, eſt la plus brillante de toutes les étoiles fixes, & Orion eſt ſi remarquable, qu'Aratus ne craint pas de dire que quiconque ne le diſtingueroit pas du premier coup d'œil, ne reconnoîtroit jamais aucune conſtellation [b].

Les conſtellations du zodiaque, à

[a] Hiſtoire nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 222 & ſuiv.
[b] Phœnom. v. 225.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

parler en général, ſont des moins remarquables & par le nombre & par l'éclat des étoiles qui compoſent ce cercle de la ſphere. Il y en a cependant quelques-unes, dont l'arrangement ſingulier aura fixé de bonne heure l'attention des premiers Obſervateurs. La conſtellation du *Taureau* peut à cet égard le diſputer à toutes celles que le ſoleil ſemble parcourir. Les Hyades qui forment une eſpéce d'V conſonne ſur la tête du Taureau, & ſur-tout les Pléïades ramaſſées au nombre de ſix ſur ſon épaule, ſont des objets très-frappans & très-aiſés à reconnoître. Les peuples du Groenland [a], & les Sauvages des deux Amériques [b], avoient remarqué les Pléïades : elles avoient même attiré les regards des Péruviens [c], qui quoiqu'aſſez inſtruits des pratiques de l'Aſtronomie les plus eſſentielles, n'avoient cependant fait aucune attention particuliere aux étoiles fixes [d]. Le ſigne du

[a] Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 222 & ſuiv.

[b] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 235 & 236. = Nouvelle Relat. de la France Equinox. p. 139. = Mém. de l'Académie des Sciences, ann. 1745. Mém. p. 447.

[c] Hiſt. des Incas, t. 2. p. 36.

[d] ibid.

Taureau aura donc été vraiſemblablement le premier ſigne du zodiaque qu'on aura réduit en conſtellation. Il aura été formé, ſuivant toutes les apparences, de l'aſſemblage des deux aſtériſmes déja connus, & de quelques étoiles voiſines.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Le *Scorpion* doit encore être mis au rang des premiers ſignes qu'on aura connus. Il renferme une des étoiles les plus remarquables du zodiaque. Celles qui forment ſa queue & ſes pinces, ont auſſi beaucoup d'éclat, & ſont diſpoſées très ſinguliérement autour de ſon étoile principale : cet endroit du ciel eſt d'ailleurs aſſez nud.

Ce que nous venons de dire ſur l'origine des conſtellations paſſe, je crois, la ſimple conjecture, quand on conſidere que la grande Ourſe, le Bouvier, Orion, le grand Chien, les Hyades, les Pleïades & le Scorpion, ſont les ſeules conſtellations dont il ſoit parlé, tant dans le livre de Job, que dans Homere & dans Héſiode.

Il ne nous reſte aucun monument qui puiſſe nous apprendre dans quel pays la diviſion des étoiles fixes en conſtellations a pris naiſſance. Tous les

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

peuples qui ſe ſont adonnés de bonne heure à l'Aſtronomie, comme les Chaldéens, les Egyptiens, les Chinois, &c. ont, à ce qu'il nous ſemble, également droit de prétendre à cette invention. Nous croyons pouvoir dire de cette découverte, ce que nous avons déja obſervé de pluſieurs autres, qu'il n'y a point, à proprement parler, de nation qui ſoit en droit de la revendiquer. Paſſons à la découverte du zodiaque.

Je viens de dire, que ſuivant toutes les apparences, les amas d'étoiles, ſous leſquelles le ſoleil paroît diriger ſa route, n'avoient pas été réduits les premiers en conſtellations. Il ne faut cependant pas s'imaginer que la découverte des aſtériſmes qui compoſent le zodiaque, ſoit fort éloignée de celle des autres conſtellations. Il y a au contraire tout lieu de ſuppoſer que cette connoiſſance a précédé la mort de Jacob, c'eſt-à-dire, la fin des ſiécles qui font préſentement notre objet.

J'ai expliqué précédemment les motifs qui auront porté les peuples, dès les premiers tems, à reconnoître & à déſigner les amas d'étoiles, ſous leſquel-

les le ſoleil ſemble paſſer ſucceſſivement dans le cours d'une année [a]. J'ajouterai qu'on n'y ſeroit parvenu que très-difficilement, ſi le ſoleil étoit le ſeul des corps céleſtes, qui ſuivît la même route; mais les planetes qui marchent à côté de cet aſtre & dans le même ſens, auront beaucoup contribué à faire connoître ſa direction propre d'Occident en Orient. On verra bientôt que la découverte des planetes appartient aux ſiécles que nous parcourons: il s'agit maintenant d'établir celle du zodiaque. Au défaut d'autorités préciſes qui nous manquent, je vais propoſer quelques conjectures.

Tout nous prouve que la découverte du zodiaque eſt très-ancienne chez les Egyptiens [a]. On peut donc préſumer qu'ils l'avoient faite dès les ſiécles dont il s'agit préſentement. L'eſpace de plus de ſept cents ans qui ſe ſont écoulés depuis le déluge juſqu'à la mort de Jacob, me paroît ſuffiſant pour que les Egyptiens euſſent acquis cette connoiſſance; c'eſt pourquoi je

[a] *Suprà*, p. 97.

[b] Voyez *Diod.* l. 1. p. 110. = *Lucian.* de Aſtrolog. p. 363. = *Macrob.* in Somn. Scipion. l. 1. c. 21. p. 107, &c.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

la placerai vers l'an mille ſix cents quatre-vingts-dix avant J. C. En effet, on a vû précédemment que les Egyptiens avoient dès-lors une année de trois cents ſoixante jours, & que cette année étoit diviſée en douze mois de trente jours chacun [a]. De plus, on ſçait que de toute antiquité leurs Aſtronomes avoient diviſé le Zodiaque en douze parties égales, de trente degrés, diſtribués aux douze ſignes [b]. Le rapport qu'il y a entre la diviſion de ce cercle en douze ſignes de trente degrés, & une forme d'année de douze mois de trente jours chacun, eſt des plus marqués : il fait aſſez ſentir que l'établiſſement de l'une, & celui de l'autre regardent le même tems, ou du moins des intervalles peu éloignés. D'ailleurs les Egyptiens ne pouvoient être parvenus à borner ou étendre chaque conſtellation aux trente degrés précis, qui compoſent chaque ſigne, qu'après avoir fait à ce ſujet bien des obſervations. Cette méthode n'a pû être le fruit que d'une ſuite de raiſonnemens, d'une application conſtante

[a] *Suprà*, p. 101.
[b] *Servius*, ad Georg. l. 1. v. 33.

à rapporter la marche du ſoleil aux étoiles fixes. Si, dès les ſiécles que nous parcourons préſentement, la connoiſſance du zodiaque avoit lieu chez les Egyptiens, à plus forte raiſon jugerons-nous qu'elle étoit auſſi dès-lors bien établie chez les Chaldéens, qui très-certainement ont devancé les Egyptiens en aſtronomie.

Depuis le Délnge juſqu'a la mort de Jacob.

Il eût été bien à ſouhaiter que les anciens nous euſſent tranſmis quelques mémoires ſûrs & fidéles ſur la maniere dont les premiers Aſtronomes s'y prirent pour partager le zodiaque. On trouve, à la vérité, dans deux Auteurs une méthode aſſez ſinguliere, qu'ils prétendent avoir été celle qu'on employa originairement pour parvenir à cette diviſion; l'un en fait honneur aux Chaldéens, & l'autre aux Egyptiens [a].

Ils diſent que les premiers obſervateurs ayant choiſi une étoile remarquable par ſa grandeur & par ſon éclat, tâcherent d'en meſurer la révolution diurne. Dans ce deſſein, ils prirent

[a] *Sext. Empiric.* adv. Mathemat. l. 5. p. 342. = *Macrob.* in Somn. Scipion. l. 1. c. 21. p. 107. & ſuiv.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

deux vaisseaux de cuivre, dont l'un avoit une ouverture qu'on pouvoit fermer à volonté, & l'autre n'en avoit point. Ils emplirent d'eau le premier, & laisserent l'autre vuide. On avoit placé ces vaisseaux, de maniere que l'eau du premier pût s'écouler dans le second, quand on le jugeroit à propos. Au moment que l'étoile, déterminée par les observateurs, vint à paroître sur l'horison, ils laisserent couler l'eau du vase supérieur dans celui qui étoit au-dessous, pendant tout le reste de la nuit & toute la durée du jour suivant, où ils virent la même étoile reparoître sur l'horison au commencement de la seconde nuit. Ils étoient sûrs par-là d'avoir entre le premier lever de l'étoile, & son retour à l'horison, une révolution du ciel entier. La quantité d'eau qui s'étoit écoulée pouvoit, à ce qu'ils croyoient, leur donner un moyen facile de mesurer le tems de cette révolution, & de la partager en douze portions égales (1).

(1) Le nombre de douze est le premier qu'on a dû employer pour les divisions, à cause qu'il est peu de nombres, dans ceux dont on fait usage le plus fréquemment, qui puisse se diviser sans reste, de différentes manieres, avec une égale facilité.

En

En conſéquence, ils partagerent cette eau elle-même en douze parties égales. Ils s'imaginoient pouvoir meſurer la révolution d'une douziéme partie du ciel, par le tems qu'une douziéme partie de l'eau mettroit à s'écouler. Ils préparerent pour cette nouvelle obſervation, deux autres petits vaiſſeaux qui ne pouvoient contenir chacun exactement qu'une de ces douziémes parties d'eau. On commença par rejetter dans le grand vaſe toute l'eau qui s'étoit écoulée pendant la premiere obſervation. Enſuite on plaça au-deſſous de ſon ouverture un des deux petits vaiſſeaux, & l'autre à côté pour le ſubſtituer au premier dès qu'il ſeroit plein.

Cette ſeconde fois nos obſervateurs s'attacherent à cette partie du ciel vers laquelle ils s'étoient apperçus que le ſoleil, la lune & les planetes prenoient leur route. Ils remarquerent celles des étoiles, renfermées dans cette route, qui s'élevoient pendant le tems que

C'eſt auſſi par cette raiſon que dans les commencemens on cherchoit le plus qu'on pouvoit des nombres pairs pour les diviſions. C'eſt de-là encore qu'eſt venue celle de l'Ecliptique en trois cents ſoixante degrés.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

chacune des douze parties d'eau mettoit à s'écouler. Ils déterminerent la grandeur des ſignes ou amas d'étoiles, ſelon leſquels ils vouloient déterminer le chemin du ſoleil, par l'étoile qui paroiſſoit la derniere ſur l'horiſon, au moment que l'un des petits vaſes achevoit de ſe remplir, ce qu'ils ne purent exécuter, ſelon la remarque de Macrobe, qu'en deux nuits de différentes ſaiſons (1).

Tel a été, à ce qu'on nous dit, le moyen dont les premiers Aſtronomes firent uſage pour partager le zodiaque en douze parties égales. Il eſt aiſé de ſentir combien cette méthode étoit imparfaite & défectueuſe, ſuppoſé même qu'on l'ait j'amais employée : elle ne pouvoit donner aucune préciſion ; au contraire, elle n'étoit capable que d'occaſionner des erreurs monſtrueuſes.

En effet, ſuppoſons un vaiſſeau cylindrique ou priſmatique, dont le fond

(1) La raiſon en eſt bien ſimple, hors des deux zones glaciales, il n'y a point de lieu où la nuit dure jamais vingt-quatre heures, & par conſéquent il n'y en a point où l'on puiſſe obſerver en une ſeule nuit une révolution entiere du firmament.

ait une ouverture telle que la liqueur qu'il contient, s'écoule préciſément en vingt-quatre heures. Concevons enſuite cette liqueur diviſée en douze parties égales. Celle des douze parties qui s'écoulera la premiere, n'employera à le faire qu'une heure & environ deux minutes, pendant que celle qui ſortira la derniere, ne le fera qu'en plus de ſix heures cinquante-cinq minutes & quarante ſecondes; & il n'y a pas une ſeule des portions intermédiaires qui puiſſe meſurer, par ſon écoulement, deux heures préciſes, ou la douziéme partie de vingt-quatre heures (1).

(1) Sextus Empiricus en rapportant cette hiſtoire, ou plutôt cette fable, a ſenti qu'en général l'eau avoit dû s'écouler avec plus de vîteſſe au commencement de l'opération, & plus lentement vers ſa fin. Il ſe ſert même de cet argument pour en attaquer le réſultat; mais il s'en falloit bien qu'il ne ſoupçonnât l'erreur d'être aſſez groſſiére, pour que la premiere des diviſions ne fût que quinze degrés trente minutes tout au plus, pendant que la derniere auroit excédé cent trois dégrés cinquante-neuf minutes, ſuivant le calcul que nous venons de préſenter. Ce n'eſt que depuis que les Guglielmini, les Mariotte & les Newton, ont donné des principes certains à l'Hydraulique encore très-imparfaite, même de leur tems, qu'on a été en état de fixer la dépenſe des réſervoirs, & de calculer la vîteſſe de l'écoulement des vaiſſeaux qui ſe vuident entierement, tant il eſt abſurde de ſuppoſer avec un Auteur moderne, que ceux qu'il croit bonnement avoir pû divi-

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

D'ailleurs quand on supposeroit que l'écoulement de l'eau eût été uniforme, cette méthode n'eut pas réussi, en l'employant même dans la position la plus avantageuse, je veux dire sous la ligne équinoxiale, & l'erreur eût été beaucoup plus grande dans toute autre position, à cause de l'obliquité de l'écliptique, dont les cercles horaires coupent des portions inégales, tandis qu'ils coupent toujours également l'équateur de quinze degrés en quinze degrés (1),

ser le Zodiaque, par l'opération bisarre dont nous venons de rendre compte, ayent été en état de corriger les erreurs qu'entraînoit l'inégale vîtesse de l'écoulement de l'eau, & d'évaluer au juste ces erreurs.

(1) Sous la ligne Equinoxiale quinze degrés de l'équateur, qui s'élevent en une heure sur l'horison, à compter du 1er. point du Bélier ou de la Balance, donnent 16°. 23′ 23″ $\frac{4}{7}$. de l'écliptique, inclinée sur l'équateur de 23°. 28′ $\frac{1}{2}$; & en deux heures de tems 30°. de l'équateur, donnent 33°. 1′ 57″ $\frac{1}{3}$ d'élévation du même point, par rapport à l'écliptique.

Mais si on suppose l'Observateur placé à la latitude Septentrionale de 45°, & qu'il considere une étoile placée au 1er. point du signe de la Balance, dans l'intersection de l'écliptique, de l'équateur & de l'horison, alors 15°. d'élévation par rapport à l'équateur, ne donneront qu'onze degrés 23′ $\frac{1}{3}$ de l'écliptique. Au lieu que si l'Observateur considere une étoile placée dans l'horison au 1er. point du signe du Bélier, 15°. d'élévation de l'équateur lui donneront 27°, 57′ $\frac{1}{2}$ de l'écliptique.

Après ces réflexions, il ſeroit ſuperflu d'ajouter qu'une opération de cette nature ſuppoſe une connoiſſance exacte du mouvement annuel du ſoleil, de la poſition de l'écliptique & de ſon obliquité. On ſçait qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'obſervations & d'opérations aſſez délicates, qui aient pû la procurer. Aucun Auteur ne nous a conſervé l'époque de cette découverte, & on ne peut raiſonnablement ſuppoſer qu'elle ait été le fruit des premieres recherches. Il eſt impoſſible d'y parvenir ſans le ſecours de quelques théorêmes de Géométrie, trop relevés pour les ſiécles dont il eſt queſtion. Je n'ai même rapporté tout ce récit de l'invention du zodiaque, que pour ne rien omettre de ce qu'on trouve dans les Anciens ſur les commencemens de l'Aſtronomie. Sextus Empiricus lui-même ne paroît pas y ajouter beaucoup de foi. Si on en excepte cet Auteur & Macrobe, qui, à la vérité, en parle plus affirmativement, on n'en trouve aucune trace dans les écrits des Anciens. Ptolémée ne paroît pas en avoir eu connoiſſance. Hipparque a parlé, il eſt vrai, de cette pratique,

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

mais ſeulement pour la réfuter. Il vaut mieux avouer que nous ignorons les moyens qu'on a employés originairement pour partager le zodiaque. La diviſion en eſt très-ancienne, & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pour leſquelles la tradition s'en eſt obſcurcie. Si cette découverte eût été plus récente, la mémoire s'en ſeroit conſervée plus fidélement.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des noms par leſquels on a jugé à propos de déſigner originairement les différentes conſtellations; mais les idées que je compte propoſer ſur cette queſtion, m'ont engagé dans de ſi grandes diſcuſſions, que j'ai cru devoir rejetter cet article au ſixiéme & dernier volume [a], pour ne point trop interrompre l'hiſtoire des découvertes aſtronomiques appartenantes aux ſiécles que nous parcourons préſentement. J'en uſerai de même à l'égard des noms des planétes [b]. On peut regarder ces queſtions comme des eſpéces de hors-

[a] Voyez la Diſſertation ſur les noms & les figures des Conſtellations, Tome VI.

[b] Voyez la Diſſertation ſur les noms des Planétes, Tome VI.

d'œuvre, qui ne ſerviroient qu'à détourner l'attention de l'objet principal.

§. SECOND.

Des Planétes.

LA découverte des Planétes a dû ſuivre de bien près le tems auquel on a commencé à réduire un certain nombre d'étoiles ſous la forme de conſtellations ; peut-être même l'a-t-elle précédée. Elle a auſſi beaucoup de rapport avec l'invention du zodiaque.

Dès le moment où les hommes ont commencé à étudier l'arrangement & la marche des étoiles, ils ont dû s'appercevoir que quelques-unes d'entre elles avoient un mouvement particulier, pendant que le reſte du firmament préſentoit toujours le même aſpect. Ils voyoient ces aſtres qu'on a nommés *Planétes*, répondre alternativement à différens points du ciel, & parcourir ſucceſſivement différentes conſtellations. Après quelques années d'obſervations, on dut être aſſuré, qu'à la différence des étoiles fixes, qui

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

paroiſſent toujours garder entre elles une égale diſtance, la poſition des planétes varioit, ſoit qu'on les comparât les unes aux autres, ſoit qu'on les rapportât aux étoiles fixes. Ces découvertes auront conduit néceſſairement à la diſtinction des planétes d'avec les étoiles fixes. Il eſt probable qu'on ne tarda pas à déſigner les premieres par un nom, qui marquât l'inégalité de leurs mouvemens, relativement à celui des étoiles qu'on a nommées *fixes* (1).

La découverte des planétes paroît avoir été faite fort promptement par certains peuples. Les Babyloniens & les Egyptiens s'étoient, dit-on, apperçus, dès la plus haute antiquité, que les mouvemens de ces aſtres étoient différens de celui des étoiles fixes [a]. Ce fait nous autoriſe, je crois, ſuffiſamment à placer la connoiſſance des planétes dans les ſiécles qui ſont l'objet de cette premiere Partie de notre Ouvrage.

La découverte des planétes n'a dû

(1) Le nom de *Planétes*, que portent aujourd'hui ces aſtres, vient d'un mot Grec, qui veut dire *errer*.

[a] *Diodor*, l. 1. p. 91, 92. = *Lucian.* de Aſtrolog. p. 362. = Simplicius in Libr. 2. Ariſtotel. *de cœlo*, folio 117. *verſo*.

ſe faire que ſucceſſivement. Les premieres, qui enſuite auront aidé à reconnoître les autres, ont dû être celles dont l'éclat & l'inégalité des mouvemens, ſont les plus ſenſibles. Je ſuis donc perſuadé, que par cette raiſon, *Vénus* eſt le premier aſtre qu'on aura reconnu pour planéte. Elle réunit dans le degré le plus frappant les deux qualités dont je viens de parler. Auſſi Vénus a-t-elle attiré les regards des peuples les moins éclairés. Nous en verrons la preuve dans un moment.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Mars eſt vraiſemblablement le ſecond aſtre qu'on aura mis au nombre des planétes. Son éclat eſt communément moins ſenſible que celui de Vénus ; mais lorſqu'il eſt périgée, il peut pendant quelque tems le diſputer même à cette planéte (1). D'ailleurs l'inégalité de ſes mouvemens tantôt directs & tantôt rétrogrades, eſt des plus remarquables. Mars aura donc été probablement placé de bonne heure au rang des planétes.

Par ſon éclat & par la célérité de ſon mouvement, *Mercure* auroit dû

(1) On a pû s'en convaincre au mois de Septembre de l'année 1751.

Ire. PARTIE.

être mis promptement au nombre de ces étoiles que les Anciens ont appellé *errantes*. Néanmoins il n'y a pas d'apparence que Mercure ait été distingué des étoiles fixes aussitôt que Mars & Vénus. C'est la plus petite des planétes. D'ailleurs elle est presque continuellement plongée dans les rayons du soleil, dont elle ne s'éloigne jamais de plus de vingt-huit degrés. Ce n'est que dans le tems de sa plus grande élongation, qu'on peut espérer de trouver quelques momens pour la saisir & pour l'appercevoir. On voit cependant que *Mercure* a été connu des Astronomes Egyptiens & Babyloniens, même assez anciennement. Il est vrai que ces peuples ont été placés très-avantageusement pour pouvoir distinguer & appercevoir fréquemment cette planéte : non-seulement la sérénité des contrées qu'ils habitoient a dû y contribuer, mais encore la position de leur climat qui est très-favorable pour faire des observations sur Mercure ; car moins la sphere est oblique, plus on a de facilité pour voir cet astre dégagé des rayons du soleil.

* Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quant à *Jupiter*, quoique sa gran-

deur & ſon éclat ſoient très-ſenſibles, cependant la durée de ſa révolution a dû le faire méconnoître aux premiers Obſervateurs. Comme il décrit un fort grand cercle ſous le zodiaque, ſon cours ne s'acheve qu'en près de douze années (1). L'eſpace de tems que cette planéte emploie à parcourir un ſigne, l'aura ſans doute fait confondre dans les commencemens avec les étoiles fixes. Il aura fallu bien des obſervations pour s'appercevoir de ſes déplacemens. Il ſe ſera donc paſſé quelque tems avant qu'on ait rangé cet aſtre au nombre des planétes (2).

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les mêmes raiſons qui nous font croire qu'on a dû être un tems aſſez conſidérable ſans s'appercevoir que Jupiter étoit une planéte, nous autoriſent à plus juſte titre à penſer qu'il en a été de même à l'égard de *Saturne*; c'eſt de toutes les planétes la plus éloignée du ſoleil. Parcourant un cercle

(1) Onze ans, & trois cents treize jours.

(2) On pourroit dire peut être, que les rétrogradations de Jupiter l'auroient fait reconnoître plutôt que nous ne le penſons, elles ſont en effet très-remarquables. Je doute cependant que les premiers hommes en ayent été frappés. Ils n'en ſçavoient pas aſſez pour s'appercevoir de ce phénoméne.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

beaucoup plus grand que toutes les autres, Saturne emploie auſſi beaucoup plus de tems à faire ſa révolution. Elle ne s'acheve qu'en près de trente ans (1). Il eſt deux ans & ſix mois à parcourir un ſigne. Les hommes voyant cet aſtre pendant pluſieurs années conſécutives toujours à peu-près dans la même place, ont dû pendant long tems le croire immobile. Ils étoient trompés par le peu de changement de ſa poſition dans le cours d'une année. D'ailleurs Saturne n'eſt, en apparence, qu'une aſſez petite planéte qui n'a preſque point d'éclat. Auſſi ſuis-je perſuadé que c'eſt la derniere dont, à l'exception peut-être de Mercure, on aura découvert la marche.

Après quelques obſervations ſur les planétes, on dut remarquer que quoiqu'elles changeaſſent continuellement de place, leur mouvement étoit cependant réglé & périodique, & que même elles ne s'écartoient jamais de l'équateur au-delà d'un certain point, ſoit du côté du Nord, ſoit du côté du Midi. Cette découverte aura porté naturellement les hommes à faire une at

(1) Vingt-neuf ans & cent cinquante jours.

tention particuliere à la partie du firmament dont ces aſtres ne s'éloignoient point, & comme c'eſt dans cette même partie que s'exécute la révolution annuelle du ſoleil, les obſervations ſur le mouvement des planétes auront beaucoup contribué à faire reconnoître la route annuelle de cet aſtre. J'ai déja eu ſoin de le remarquer en parlant de l'origine du zodiaque [a]. On peut encore regarder la découverte des planétes & des mouvemens qui leur ſont propres, comme une nouvelle preuve de l'ancienneté de l'arrangement des conſtellations. Ce n'eſt, en effet, que par le moyen des conſtellations, c'eſt-à-dire, par le rapport & la comparaiſon des planétes avec les étoiles fixes, qu'on a pu découvrir la marche & la révolution de ces aſtres, & on vient de voir que cette connoiſſance étoit fort ancienne chez pluſieurs peuples [a].

[a] *Suprà*, pag. 116.
[a] *Suprà*, pag. 128.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE TROISIEME.

Géométrie.

J'AI dit ailleurs que les premieres pratiques de l'Arithmétique, de la Géométrie & de la Méchanique, étoient auſſi anciennes que la diviſion des domaines; c'eſt-à-dire, que l'origine de ces ſciences remontoit à la plus haute antiquité[a]. J'ai déja eu ſoin de faire ſentir combien l'Arithmétique des premiers âges étoit imparfaite & groſſiere. Cette obſervation porte également ſur la Géométrie. Cette ſcience, comme toutes les autres, a eu ſon état d'enfance. Ce n'eſt qu'après bien du tems qu'elle a commencé à prendre quelque forme, & à s'élever au-deſſus des pratiques groſſieres qui lui ont donné naiſſance.

Dans les ſiécles dont il eſt préſentement queſtion, les peuples étoient trop accablés de beſoins de toute eſpéce, & trop occupés du ſoin d'y pourvoir, pour ſe livrer aux ſpéculations

[a] *Suprà*, Chap. II. p. 41.

abſtraites qui ont porté la Géométrie au degré de ſublimité où elle eſt parvenue de nos jours. Pour s'adonner à de pareilles recherches, il faut beaucoup de loiſir, & le loiſir eſt le fruit de l'abondance. Ceux qui formerent les premieres ſociétés, ne devinrent géométres qu'autant qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de l'être. Etudions donc leurs beſoins les plus preſſans, examinons les ſecours les plus néceſſaires que la Géométrie aura pû leur fournir relativement à ces beſoins, & nous découvrirons la véritable origine de cette ſcience.

On diviſe communément la Géométrie en trois parties : Longimétrie, Planimétrie, & Stéréométrie, relativement aux trois dimenſions de l'étendue, dont la meſure fait l'objet de cette ſcience.

La Longimétrie, qui eſt la premiere de ces trois parties, parce qu'elle eſt la plus ſimple, ne conſidere que la longueur, & ne s'occupe que de la meſure des lignes droites. Cette branche de la Géométrie eſt preſque auſſi ancienne que le monde. On pourroit en apporter bien des preuves. Je me bornerai à une ſeule qui eſt, à ce

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

qu'il me ſemble, ſans replique. L'Ecriture nous apprend que Nembrod bâtit quelques villes. Je conviens ſans peine que les édifices dont elles étoient compoſées, ne pouvoient être que bien défectueux, ſoit par rapport à la ſolidité, ſoit par rapport à la ſymétrie. C'étoient même, ſi l'on veut, des eſpéces de baraques plutôt que des maiſons; mais quelque groſſiers & quelque imparfaits que l'on ſuppoſe ces bâtimens, on ne peut pas nier qu'ils ne duſſent être aſſez vaſtes pour loger chaque famille, & aſſez hauts pour que ceux qui les habitoient puſſent y demeurer à leur aiſe. Il fallut donc obſerver de donner aux piéces de bois qui en compoſoient la charpente, des longueurs & des hauteurs proportionnées à l'uſage auquel on les deſtinoit. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que la plûpart des meſures linéaires, telles que la toiſe, le pied, le pouce & la coudée qui eſt peut-être la plus ancienne de toutes les meſures, ont un rapport marqué avec la longueur ordinaire du corps humain, ou de quelques-unes de ſes parties.

La Planimétrie, ou la meſure des

ſurfaces, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſimple que la Longimétrie. Car les lignes droites peuvent bien varier à l'infini par rapport à leur longueur; mais leur eſſence étant conſtamment la même, on peut toujours les comparer les unes aux autres par la voie de la ſuperpoſition; & c'eſt en cela que conſiſte toute la pratique de la Longimétrie. On applique ſur la longueur qu'on veut meſurer une longueur connue & déterminée, moindre que celle qui fait le ſujet de l'opération. Il n'en eſt pas de même des ſurfaces, dont la meſure eſt l'objet de la Planimétrie.

Il n'y en a point en effet de plus ſimples que le triangle & le parallélogramme : cependant on peut imaginer une infinité de triangles ou de parallélogrammes égaux les uns aux autres, entre leſquels la ſuperpoſition immédiate, qui eſt le moyen le plus naturel de connoître l'égalité ou l'inégalité de deux grandeurs, ne peut avoir lieu, Leur rapport ne peut donc être déterminé que par une ſuperpoſition mentale, & par une ſuite de conſéquences, dont la liaiſon avec les premiers principes ne s'apperçoit pas du premier

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

coup d'œil. Je crois donc que cette partie, d'où dépendent l'arpentage & le nivellement, n'a été inventée que lorſque les ſociétés ont été policées à un certain point. Il eſt impoſſible que l'on n'en ait eu quelque idée avant le déluge; mais il eſt plus que probable que la mémoire des premieres inventions Géométriques ſe perdit par cette terrible cataſtrophe. Ce que les hommes qui vécurent dans les ſiécles qui nous occupent préſentement, en connurent, doit à peine mériter le nom d'art. Jugeons-en par un fait avoué de toute l'antiquité. Plus de quinze cents ans après l'époque que nous parcourons, on regarda comme le dernier effort de l'eſprit humain des théories, ſans leſquelles l'art de meſurer les ſurfaces ne peut être que fort limité (1).

La Planimétrie doit principalement ſon origine au partage des terres. Dès qu'il ſe forma des ſociétés politiques, il fallut fixer l'étendue des héritages.

(1) Voy. *Diog. Laert.* in Pythag. Segm. XI.

Pythagore, pour avoir inventé la 32e. du 1er. Livre d'Euclide, ſacrifia, dit-on, un bœuf. Voyez Hiſtor. Narrat. de ortu & progreſſu Matheſ. *Apud* Tacquet Elementa Geometr. Amſtelod. *in*-12. 1683.

Cet objet donna naiſſance à l'uſage de marquer par des bornes, ou par d'autres ſignes équivalens, la portion de terrein que poſſédoit chaque habitant d'une contrée, uſage qui remonte à la plus haute antiquité [a]. Mais ces ſignes étoient ſujets à être enlevés ou déplacés dans différentes occaſions. On fut donc obligé de chercher quelques moyens pour les remettre dans leur premiere poſition. Cette recherche enfanta vraiſemblablement les pratiques de Planimétrie, les plus ſimples & les plus groſſieres. Ces pratiques dûrent ſe perfectionner peu-à-peu, par la néceſſité où l'on fut de partager, relativement au nombre des héritiers, les terres que chacun laiſſoit en mourant. Les progrès de l'arpentage n'ont pas dû être extrêmement lents. L'uſage en étoit ſi néceſſaire & en a dû être ſi fréquent, que cette pratique aura bientôt mérité le nom d'art par les découvertes dont on l'aura enrichie. La Géométrie, ſuivant ſon étymologie, ſignifie l'*art de meſurer les terres.* Cette ſcience n'aura vraiſemblablement été appellée ainſi, que parce que de toutes ſes par-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

[a] Voyez Tome I. p. 65, 66.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ties, l'arpentage, ou la planimétrie-pratique, eſt la premiere qui ait été réduite en art. La longimétrie en effet eſt trop ſimple pour mériter le nom d'art, & la ſtéréométrie trop compoſée pour avoir été cultivée & perfectionnée avant la planimétrie.

Nous ne trouvons rien dans les Auteurs de l'antiquité qui puiſſe nous donner une connoiſſance exacte de l'ordre dans lequel les théories fondamentales de la meſure des ſurfaces ont été découvertes. Il en faut dire autant des autres parties de la Géométrie élémentaire. Nous n'en pouvons donc juger que par conjecture. Il eſt vraiſemblable qu'on aura commencé par approfondir la théorie des figures rectilignes. Entre ces figures, les plus ſimples auront ſans doute été connues les premieres. Mais il ſeroit bien difficile de déterminer entre les ſurfaces qui ſont terminées par un petit nombre de lignes droites, quelle eſt celle qu'on peut regarder comme la plus ſimple. Si l'on n'avoit égard qu'au nombre des côtés, il n'y en auroit pas qui pût entrer en comparaiſon avec le triangle. Cependant je ſuis fort porté à croire

que le quarré a fixé l'attention des premiers auteurs de la Géométrie. Ce n'eſt qu'enſuite qu'ils auront porté leurs regards ſur les eſpaces triangulaires même les plus réguliers, tels que le triangle équilatéral. En effet, il eſt à préſumer que la figure rectiligne qui aura été connue la premiere, eſt celle à laquelle dans la ſuite des tems on aura comparé les aires des autres polygones, à meſure qu'on en aura découvert les propriétés. C'eſt ainſi que cette figure ſera devenue la commune meſure de toutes les ſurfaces. Or nous voyons que dans tous les tems dont nous avons quelque connoiſſance, & chez toutes les nations dont il nous reſte quelques monumens, le quarré a toujours été en Planimétrie ce qu'eſt l'unité en Arithmétique; car quoique pour meſurer les figures rectilignes irrégulieres, on ſoit obligé de les réſoudre en triangles, c'eſt cependant à des perches, à des toiſes, à des pieds & à des pouces quarrés, que ſe réduit l'aire de ces figures.

Il y a donc tout lieu de préſumer que l'on a commencé par approfondir les propriétés des quarrés. Cette étude

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

aura conduit naturellement à la connoiſſance de la meſure des rectangles ; comme les rectangles de leur côté auront facilité l'art de meſurer les rhombes & les rhomboïdes. Enfin on aura trouvé les moyens d'évaluer les aires triangulaires. Dès-lors il aura été facile de meſurer les trapèzes, & généralement tous les polygones tant réguliers qu'irréguliers. Je ne doute point au ſurplus que la plûpart de ces découvertes n'ayent été l'effet de quelque heureux haſard, plutôt que le fruit d'une étude méthodique.

De toutes les théories ſur leſquelles l'art de meſurer les ſurfaces eſt fondé, il n'y en a point qui ſe ſoit perfectionnée plus lentement que celle des angles. Pour s'en convaincre il ſuffit, je crois, de conſidérer que la définition qu'Euclide en a donnée, dans un tems où la Géométrie élémentaire étoit montée au plus haut point de perfection, a été trouvée défectueuſe par des juges fort éclairés en pareille matiere[a]. Quand même nous n'aurions pas cette preuve qui me paroît très-concluante, nous

[a] Voyez la Recherche de la Vérité, l. 2. 2de. Partie, c. 6. & la Logiq. de Port Royal 1re. Part. c. 12.

en aurions toujours une autre à laquelle il ſeroit bien difficile de ſe refuſer. Il eſt certain que de toutes les quantités qui ſont l'objet de la Géométrie, il n'y en a point dont l'idée ſoit plus abſtraite que celle de l'angle. Ce n'eſt point une figure, c'eſt un rapport de poſition entre deux lignes ; rapport qui ne frappe les ſens que foiblement. Il eſt beaucoup plus facile de dire tout ce que l'angle n'eſt pas, que de déterminer préciſément ce qu'il eſt.

Nous venons de voir que la pratique groſſiere de la Longimétrie n'avoit pas pû être long-tems inconnue aux premiers hommes. J'ai enſuite expoſé par quels moyens j'imagine qu'on étoit parvenu à la découverte de quelques notions de la Planimétrie ; mais ces connoiſſances étoient encore bien éloignées de celles que demande la Stéréométrie. De toutes les pratiques que comprend la Géométrie, celle de la meſure des ſolides n'aura été certainement trouvée que la derniere. On ne peut douter néanmoins que les Géometres des premiers tems n'aient eu certaines connoiſſances ſur cette matiere, & même beaucoup plus promp-

tement qu'on ne ſeroit d'abord porté à le croire.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai prouvé dans l'article précédent que l'invention de la balance étoit extrêmement ancienne [a]. L'uſage de cette machine ſuppoſe néceſſairement quelques notions de la meſure des ſolides; ainſi je crois être en droit de regarder l'art de ſe ſervir des poids & des balances comme la premiere ſource de la découverte de la Stéréométrie ou meſure des ſolides.

Les poids des corps ſont relatifs à leurs maſſes, & lorſqu'ils ſont de même matiere, le rapport de leur volume eſt le même que celui de leur peſanteur. Il a donc fallu pouvoir déterminer les rapports des volumes des corps, pour faire des poids qui fuſſent doubles, triples, la moitié, le tiers, &c. de celui qu'on prit pour commune meſure.

Les mêmes raiſons qui m'ont porté à croire que de toutes les ſurfaces, le quarré fut la premiere qui fixa les regards des hommes, me portent à juger que de tous les ſolides le cube fut le premier qui attira leur attention. On prit vraiſemblablement pour commune

[a] *Suprà*, Art. 1er. p. 66.

meſure

meſure des poids, un cube d'un certain métal, de cuivre, par exemple, dont le côté étoit d'une longueur connue & déterminée. S'agiſſoit-il de peſer une quantité de quelque denrée double, triple, &c. de cette commune meſure? on mettoit d'abord dans l'un des plats de la balance, deux, trois, &c. cubes tout à la fois; mais bientôt on dut s'appercevoir qu'il ſeroit plus commode d'avoir des poids d'une ſeule piéce qui fuſſent doubles, triples, &c. de celui qu'on avoit pris pour commune meſure. On dut chercher alors à s'en procurer de cette eſpéce. Il y a tout lieu de croire qu'on ne fut pas long-tems à reconnoître que pour cet effet il n'y avoit qu'à doubler, tripler, &c. la hauteur des ſolides qu'on employoit pour les peſées, en laiſſant leur baſe la même. Le haſard aura ſans doute conduit à cette découverte. Il a dû arriver, qu'en jettant enſemble pluſieurs cubes dans les baſſins d'une balance, quelques-uns ſe ſeront placés d'eux-mêmes les uns ſur les autres, & auront formé naturellement des parallélipipédes doubles & triples du cube primordial. Ainſi la connoiſſance du cube aura conduit vrai-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſemblablement à celle des parallélipipédes, comme celle du quarré à celle du rectangle.

On pourroit étendre davantage cette eſpéce de généalogie des premiers principes de la meſure des ſolides ; mais il y a aſſez long-tems que nous voyageons dans la région des probabilités. En matiere de conjectures on ne ſçauroit être trop court. Paſſons donc à des objets plus certains. Préſentons les foibles lumieres que l'hiſtoire peut nous fournir ſur l'origine & les progrès de la Géométrie. Recueillons & diſcutons le peu de faits échappés à l'injure des tems. Cette recherche nous donnera lieu de faire voir qu'outre tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, l'uſage de la Navigation & l'étude de l'Aſtronomie, ont eu très-grande part aux progrès de la Géométrie. Ces deux objets ont beaucoup influé ſur le plus ou ſur le moins d'application des différens peuples à cultiver, & à approfondir cette partie des Mathématiques.

Il eſt hors de doute que dès les ſiécles dont il s'agit dans cette premiere Partie, pluſieurs peuples auront eu quelque teinture de Géométrie. Les Egyp-

tiens, les Babyloniens, les Phéniciens, &c. ont inconteſtablement connu de fort bonne heure les pratiques fondamentales de cette ſcience. Quelques réflexions ſommaires vont nous en convaincre. Commençons par les Egyptiens.

J'ai dit précédemment que la Planimétrie d'où dépendent l'arpentage & le nivellement, c'eſt-à-dire, les pratiques de Géométrie, dont l'uſage eſt le plus indiſpenſable & le plus fréquent, devoit ſon origine au partage des terres (1). J'ai fait voir auſſi la néceſſité dans laquelle s'étoient trouvées les premieres ſociétés politiques, de fixer par des bornes l'étendue des héritages [a]. Les Egyptiens ſont, ſans contredit, un des premiers peuples qui ſe ſoient formés en corps d'Etat. Il n'eſt donc pas poſſible, après ces faits, de douter qu'ils n'aient eu, dès la plus haute antiquité, la connoiſſance des pratiques fondamentales de la Géométrie.

Je n'entreprendrai point à la vérité

(1) C'eſt auſſi ce qu'ont reconnu les Hiſtoriens de toutes les nations policées. Voyez *Martini*, Hiſt. de la Chine, l. 1, p. 18 & 19.

[a] Voy. Tom. I. Liv. I. Art. 2d. p. 64.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

de fixer le ſiécle où les Egyptiens ont fait un art de l'arpentage. Jamblique rapporte l'uſage de meſurer les terres en Egypte au tems où l'on plaçoit le regne des Dieux [a], c'eſt-à-dire, dans les ſiécles les plus reculés. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'arpentage devoit être connu très-anciennement chez ces peuples. Ce n'eſt point par de ſimples conjectures que je prétens le prouver. Nous trouvons la meſure & le partage des terres établis en Egypte avant l'arrivée de Joſeph en ce pays. Chacun alors y avoit ſon domaine particulier [b]. On voit auſſi par les Livres ſaints, qu'antérieurement à cette époque, les terres appartenantes aux Prêtres, étoient déja ſéparées de celles des autres habitans [c]. Ces faits ſuppoſent néceſſairement quelque uſage de l'arpentage.

Une premiere découverte conduit preſque toujours à celle de quelque nouvelle vérité. Les Egyptiens ne ſe bor-

[a] In vita Pythag. c. 29. p. 134. Edit. *in*-4°. 1707. = Voyez auſſi *Plat.* in Phædr. p. 1240. = *Diod.* l. 1. p. 80 & 105. = *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 361. = *Diog. Laert.* in Pythag. Segm. 11. p. 497.

[b] *Gen.* c. 47. ℣. 20.

[c] Ibid. ℣. 22.

nerent pas aux pratiques que les beſoins néceſſaires & primitifs avoient enfantés. Ils porterent bientôt leurs recherches au-delà de ce terme. La ſimple meſure des terres devint chez eux la ſcience des rapports de toute eſpéce repréſentés par des lignes. Ces peuples occupés ſans ceſſe du ſoin d'améliorer leur pays, reconnurent promptement que le Nil, dans ſes débordemens, ne ſe répandoit pas aſſez au loin, & que par cette raiſon pluſieurs terres demeuroient incultes. La néceſſité dans laquelle ils ſe trouverent de fertiliſer une grande quantité de terrein, leur fit imaginer de porter l'eau dans les campagnes, qui, ſans un pareil ſecours, ſeroient demeurées ſtériles. On n'a pas ſans doute oublié ce que j'ai dit à l'article des Arts ſur le lac Mœris, & ſur cette quantité de canaux exécutés en Egypte peu de tems après le déluge [a]. Ces ſortes d'ouvrages demandent une connoiſſance, au moins groſſiere, de l'art de niveller les terreins, & même quelques notions des pratiques les plus ſimples de la Stéréométrie.

Nous ſçavons d'ailleurs que l'Arith-

[a] Tome I. Liv. II. p. 196 & 293.

Ire. PARTIE.

métique & la Géométrie étoient un des principaux objets de l'étude des Egyptiens [a]. Ces deux sciences leur étoient également utiles & nécessaires par rapport aux besoins de la vie civile, indépendamment des spéculations philosophiques auxquelles ils se sont adonnés dès les premiers siécles de leur Monarchie. Nés avec un génie inventif, ces peuples ne pouvoient pas manquer de faire de grands progrès dans ces deux branches des Mathématiques.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Je n'examinerai pas, pour le moment, jusqu'à quel point les Egyptiens ont porté leurs découvertes en Géométrie. Je remets cette discussion à la troisiéme Partie de cet Ouvrage. Il sera plus à propos d'exposer les idées qu'ont eues les Anciens sur la maniere dont la Géométrie avoit pris naissance chez les Egyptiens. Il n'y a jamais eu, disent-ils, de pays où l'arpentage ait été plus nécessaire qu'en Egypte. Le Nil, en se débordant régulierement chaque année, devoit causer beaucoup de dérangement dans les limites des héritages, enlevant les bornes, ou les enfouissant, ôtant aux uns pour donner

[a] *Diod.* l. 1. p. 91.

aux autres. Ces mutations perpétuelles obligerent donc les Egyptiens à chercher de bonne heure quelque méthode pour reconnoître & conſtater après la retraite des eaux, la quantité de terrein appartenant à chaque propriétaire. Ils ne pouvoient y parvenir qu'au moyen de l'arpentage. C'eſt de cette pratique, dit-on, qu'eſt née la Géométrie chez les Egyptiens [a].

Tel eſt le ſentiment de la plûpart des Auteurs anciens, adopté par tous les Modernes. Mais cette opinion, quoiqu'aſſez vraiſemblable, ne porte ſur aucun fondement ſolide. J'oſe dire même qu'elle fait tort à ce génie induſtrieux dont les Egyptiens ont donné des preuves dans tout ce qui pouvoit concerner l'ordre intérieur & l'utilité de leur Etat.

Comment concevoir en effet que les Egyptiens fuſſent autrefois dans la néceſſité de faire arpenter réguliérement chaque année toutes les terres que le Nil couvroit en ſe débordant. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'un peuple ſi inventif & ſi ſage, n'eût pas trouvé les

[a] Id. Ibid. = *Strabo*, l. 17. p. 1136. = *Proclus* in Tim. = *Caſſiodor. Var.* l. 3. Epiſt. 52, &c.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

moyens de fixer les limites des poſſeſſions de maniere à pouvoir réſiſter aux inondations du Nil. Cette découverte eſt infiniment plus facile que celle des pratiques de Géodéſie, même les plus communes. Auſſi ne fais-je aucun doute qu'autrefois les choſes ne ſe paſſoient point ainſi que les Anciens le racontent. L'Egypte, à cet égard, étoit dans le même état où elle eſt à préſent. On n'y eſt point aujourd'hui dans l'uſage de faire arpenter les terres après le débordement, pour en reconnoître la continence. Les champs y ont des limites que le Nil n'emporte pas, & les propriétaires ſçavent ce qui leur appartient après comme avant l'inondation [a].

[a] Voyage de l'Egypte par Granger, *init.*

Il eſt vrai, ajoute le même Voyageur, que chaque propriétaire affermant chaque année ſes terres à différens payſans, & chacun de ces nouveaux fermiers, ſe chargeant d'une portion plus ou moins grande, il faut néceſſairement faire meſurer la quantité dont chacun ſe charge. Mais cet arpentage n'a aucun rapport avec les débordemens du Nil. On n'y a recours que parce que les fermiers changeant tous les ans, il faut que chaque propriétaire faſſe à chaque mutation un nouveau partage de ſes terres.

La même choſe ſe pratique au Japon. Chaque année avant qu'on ſeme, il faut que toutes les terres ſoient meſurées par des arpenteurs. Lorſque le tems de la moiſſon approche ils les meſurent encore une fois, & ſupputent ce que la récolte

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Si les Anciens avoient aſſez réflechi ſur la maniere dont le Nil ſe déborde, ils ne ſeroient pas tombés dans l'erreur que je combats. Ils n'ont pas pris garde que le Nil ne ſe déborde pas ſubitement. Ce n'eſt qu'inſenſiblement qu'il s'enfle, & que ſortant de ſon lit, il inonde l'Egypte. On ſent aiſément que de pareils débordemens ne doivent cauſer aucun déſordre dans les limites des terres. Il eſt facile d'enfoncer des bornes d'une maniere aſſez ſolide pour pouvoir réſiſter au cours d'une eau qui n'a point une grande rapidité. Mais les Anciens ont jugé un peu trop légerement de l'effet du Nil, par l'effet des débordemens des rivieres des autres pays. Ils ont imaginé que la crue du Nil devoit produire le même ravage que feroit un fleuve qui viendroit à rompre ſes digues, & à ſortir ſubitement de ſon lit (1).

doit produire vraiſemblablement. Leurs conjectures ſont en général d'une exactitude ſurprenante. Par-là ils empêchent que les fermiers ne trompent leurs Seigneurs. *Hiſt. du Japon par* Kœmpfer, *t.* 1. *p.* 191.

(1) Quoique la plûpart des Anciens ayent ſuivi l'opinion que j'ai cru devoir rejetter, il y en a cependant qui ſe ſont préſervés de l'erreur commune. Hérodote, dont le ſentiment eſt d'un ſi grand poids ſur tout ce qui concerne l'Egypte, croit que la Géométrie prit naiſſance dans ce pays, à l'occaſion des tributs que Sé-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les motifs auxquels j'ai cru devoir rapporter les pratiques qui ont donné naiſſance à la Géométrie chez les Egyptiens, ſont aſſez naturels & aſſez honorables à ce peuple, ſans qu'il ſoit beſoin d'y joindre des chimeres. C'eſt de l'ancienneté & de la ſageſſe de ſon gouvernement que je les ai tirés.

Ce que je viens de dire des Egyptiens, convient également aux Babyloniens. L'origine de leur Monarchie remonte aux ſiécles les plus reculés [a]. La pratique du labourage y étoit établie de tems immémorial [b]. Les Anciens conviennent encore que ce peuple a cultivé des premiers & avec ſuccès l'Aſtronomie [c]. Les Babyloniens doivent

ſoſtris impoſa ſur toutes les terres, *l.* 2. *n.* 109.

Il eſt hors de doute que cet Auteur ſe trompe, par rapport à l'époque où il place cette invention. On a vû qu'elle, étoit antérieure au régne de Séſoſtris; mais il faut convenir en même tems qu'Hérodote étoit parti d'un principe très-raiſonnable; je veux dire l'impoſſibilité de lever avec égalité, ſans le ſecours de l'arpentage, les impoſitions réelles qui doivent ſe répartir proportionnellement à l'étendue des terres qui y ſont aſſujetties. Quelle comparaiſon entre cette opinion & le ſentiment de ceux qui vouloient faire naître la Géométrie en Egypte, des dérangemens imaginaires qu'ils attribuoient aux débordemens du Nil!

[a] Tom. I. Liv. I. Art. 3e. p. 82.

[b] Ibid. Liv. II. p. 181 & 183.

[c] *Suprd*, Liv. III. Chapitre 2^d. Art. 2. p. 80.

donc avoir eu bientôt quelques notions de Géométrie, & quelque connoissance des proportions. Quels progrès effectivement auroient-ils pû faire en Astronomie, s'ils n'eussent pas découvert promptement certains principes de Géométrie? Aussi un Auteur qui avoit beaucoup travaillé sur l'antiquité, & dans un tems où il existoit plus de monumens que nous n'en avons aujourd'hui, attribue-t-il aux Babyloniens l'invention de la Géométrie : les Egyptiens même, selon lui, ne l'ont trouvée qu'en second [a]. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que les Babyloniens

[a] *Cassiodor.* Var. l. 3. Epist. 52.

Ce fait est bien contraire aux vaines prétentions des Egyptiens. Ces peuples qui se vantoient ridiculement d'avoir envoyé des Colonies par toute la terre, disoient que Bélus en avoit mené une dans la Babylonie. Qu'ayant fixé son séjour sur les rives de l'Euphrate, il avoit institué des prêtres sur le modéle de ceux d'Egypte. Que ce sont les mêmes que les Babyloniens appellerent ensuite Chaldéens. Ceux-ci s'adonnerent à l'étude des Astres, à l'imitation des prêtres & des Naturalistes Egyptiens. Ainsi, c'étoit de l'Egypte qu'ils tenoient, dit-on, toutes leurs connoissances. *Diod.* l. 1. p. 32 & 92.

Mais cette fable inventée par un peuple aussi vain que les Egyptiens, ne pouvoit trouver croyance que chez les Grecs qui ignoroient absolument la véritable Histoire des peuples de l'Asie. Voyez *Perizon.* origin. Babyl. c. 5. = *Stanley.* Hist. Philos. Chald. &c.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

auront connu de très-bonne heure les pratiques fondamentales de la Géométrie.

A l'égard des Phéniciens, tous les Auteurs s'accordent à les reconnoître pour les premiers & les plus habiles Navigateurs dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire ancienne. La Navigation eſt, ſans contredit, la partie des Arts & des Sciences où les hommes ont donné la plus grande marque de génie & d'invention. Lorſqu'on examine la fabrique d'un vaiſſeau, le nombre & la variété des différentes piéces qui le compoſent, lorſqu'on fait réflexion à tout ce qui eſt néceſſaire pour mettre ſes parties dans leur véritable poſition, & les faire jouer convenablement, on ſent à quel point les inventeurs d'une machine ſi compliquée, ont dû poſſéder les Méchaniques, & par conſéquent les premiers principes de la Géométrie.

Mais, dira-t-on, les vaiſſeaux, dans ces ſiécles reculés, n'étoient pas bien conſidérables. Il ne faut pas tant d'art pour conſtruire des bâtimens tels que ceux qu'on avoit alors ?

Je ne prétens pas aſſurément faire aucune comparaiſon des premiers vaiſ-

seaux Phéniciens avec ceux que nous voyons présentement ; néanmoins il ne faut pas s'imaginer qu'ils fussent si médiocres, ni s'en former une idée telle que nous l'avons des bâtimens dont plusieurs nations de l'un & de l'autre Continent se servent encore aujourd'hui. Les différentes navigations que les Phéniciens ont entreprises, l'Océan sur lequel ils se sont exposés presque dès les premiers tems, la quantité de marchandises dont leurs Vaisseaux étoient chargés [a], ne peuvent se concilier avec de pareilles idées. Je le répete, il eût été impossible à ces peuples d'exceller dans la Marine, & cela d'aussi bonne heure qu'on sçait qu'ils y sont parvenus, s'ils n'avoient eu pour la construction & la manœuvre de leurs Vaisseaux qu'une simple routine dénuée de principes & de réflexions.

Voyez *Infrà*, Liv. IV. Chap. II.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ARTICLE QUATRIEME.

Méchanique.

DE TOUTES les parties des Mathématiques, il n'y en a point qui ait été plûtôt miſe en pratique que la Méchanique. L'Architecture en fait un uſage continuel. La Navigation ne peut s'en paſſer. C'eſt la Méchanique enfin qui fournit à tous les Arts qui ont pour objet de remédier à nos beſoins, les inſtrumens néceſſaires pour parvenir à ce but. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, qu'on a donné à ces Arts le nom d'*Arts Méchaniques.*

Cependant, de toutes les parties des Mathématiques, la Méchanique eſt vraiſemblablement celle qui aura été réduite la derniere à quelques principes certains. Conſidérée ſous ce point de vûe, cette ſcience eſt beaucoup moins ancienne que la Géométrie. Il devroit donc paroître inutile d'en parler préſentement. Il ſuffiroit de renvoyer à ce que j'en ai dit par occaſion dans l'article des Arts. Néanmoins l'uſage des poids & des meſures qu'on ſçait avoir

été connu dès les tems d'Abraham, ſuppoſe néceſſairement des balances. La balance eſt une eſpéce de machine qui exige quelques connoiſſances des premiers principes de l'équilibre. On ne peut donc pas dire que la théorie de la Méchanique ait été abſolument inconnue aux ſiécles dont nous nous occupons dans cette premiere Partie.

Je conviens ſans peine que cette théorie étoit fort imparfaite, & qu'en général les progrès de la Méchanique conſidérée comme ſcience, ont été très-lents. Je ne crois pas devoir m'arrêter à les ſuivre. Je me contenterai d'expoſer ſeulement la maniére dont je conjecture que la balance a été inventée.

Les premiers hommes ſe trouvoient tous les jours dans la néceſſité de couper du bois. Antérieurement à l'invention des voitures, & à l'uſage des bêtes de ſomme, ils étoient obligés de tranſporter ces fardeaux ſur leurs épaules. Ils ne furent pas long-tems à s'appercevoir que la poſition des piéces de bois dont ils ſe chargeoient n'étoit pas indifférente. Bientôt ils ſentirent que la même charge les fatiguoit plus ou moins, ſelon que la partie qui portoit ſur leurs

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

épaules étoit plus ou moins éloignée des extrémités. Enfin, comme ces piéces devoient être aſſez ſouvent de groſſeur preſque uniforme, ils dûrent s'appercevoir qu'ils les portoient aſſez commodément, en prenant pour point d'appui le milieu de leur longueur. Alors leur charge ſe maintenoit, pour ainſi dire, d'elle-même dans la ſituation qu'on lui avoit donnée (1). On reconnut donc aſſez promptement qu'un corps d'une groſſeur uniforme demeuroit en repos quand il étoit appuyé par le milieu de ſa longueur, & que dans toute autre poſition la partie la plus longue l'emportoit ſur la plus courte. Par une ſuite naturelle, on dût remarquer que dans le cas où le milieu de la longueur ſervoit de point d'appui, ſi l'on ajoutoit quelque nouvelle charge de l'un des deux côtés, l'équilibre ceſſoit auſſi-tôt. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'idée de la balance ordinaire. L'invention d'y adapter des baſſins eſt venue probablement de l'u-

(1) C'eſt ainſi que nous voyons tous les jours nos bateliers porter en équilibre ſur leurs épaules, des rames très-longues & très-peſantes, ſans être obligés de les retenir avec leurs mains.

ſage où l'on a été de tout tems de ſuſpendre au bout d'un bâton, les fardeaux dont le volume, ſans un pareil ſecours, embarraſſeroit extrêmement le mouvement de nos membres (1).

Au reſte, en diſant que la balance étoit connue dès les ſiécles que nous parcourons, je ne parle que de la balance ordinaire. Je ſuis bien éloigné de penſer qu'on eût alors l'idée du pezon ou d'autres machines ſemblables. Je n'oſerois même aſſurer que la balance, qui étoit en uſage dans les premiers tems, fût compoſée comme les nôtres, d'une châſſe, d'une aiguille, d'un fléau & de deux baſſins. Peut-être cette balance ſe réduiſoit-elle à un fléau ſuſpendu par le milieu, aux extrémités duquel on attachoit d'un côté les poids, & de l'autre la marchandiſe qu'on vouloit peſer. Peut-être encore, ſe contentoit-on de mettre une planche en équilibre ſur le centre commun de ſa longueur & de ſa largeur. On poſoit enſuite à égale diſtance de ce centre vers les extré-

(1) On voit ſouvent les gens de la campagne porter derriere leur dos, de la maniere dont je parle, de gros paquets ſuſpendus au bout d'un bâton.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

mités, d'un côté la maſſe qu'il falloit peſer, & de l'autre les poids qui ſervoient à exécuter la peſée. Tout ce que l'on ſçait, c'eſt que du tems d'Abraham il y avoit des balances [a]. Mais on les peut ſuppoſer auſſi groſſieres que l'on voudra.

Je pourrois encore parler de pluſieurs autres machines dont l'invention doit remonter aux tems les plus reculés. Il eſt impoſſible que dès les premiers momens, où les ſociétés auront commencé à ſe policer, on n'ait fait uſage du levier & du plan incliné. Les ouvrages qu'on ſçait avoir été exécutés dans les ſiécles qui font l'objet de cette premiere Partie, ne permettent pas d'en douter. La Tour de Babel, par exemple, n'a pas pû être entrepriſe ſans la connoiſſance du levier & du plan incliné.

On doit mettre encore au nombre des premieres inventions méchaniques, les différentes ſortes de machines propres à tranſporter les fardeaux. Le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les voitures. On aura imaginé enſuite de le poſer ſur des rouleaux, dont

[a] *Gen.* c. 23. ℣. 16.

l'uſage aura certainement été connu de tems immémorial. La nature a indiqué elle-même cette découverte. Succeſſivement on aura penſé qu'en attachant les rouleaux au corps du traîneau, de façon cependant qu'ils puſſent tourner, on s'épargneroit bien du tems & de la fatigue : c'eſt ainſi qu'on ſera parvenu à inventer les roues. Le traîneau s'élevant peu à peu de terre, a formé les voitures à deux & à quatre roues. Cette découverte remonte à des ſiécles fort reculés. L'uſage des chariots eſt très-ancien chez certains peuples. Ils étoient communs en Egypte dès les tems de Jacob [a]. J'obſerverai à ce ſujet que, ſuivant toutes les apparences, on n'aura pas d'abord imaginé d'évider les roues, c'eſt-à-dire, de les compoſer de jantes & de rayes. Dans les premiers tems on les aura fait pleines & maſſives, telles que le ſont encore les roues des voitures au Japon [b].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Au ſurplus, l'uſage de toutes les machines dont je viens de parler, n'étoit, dans les premiers tems, guidé par aucune théorie. La Méchanique n'avoit

[a] *Gen.* Ch. 41. ℣. 43. c. 45. ℣. 19.

[b] *Kæmpfer*, Hiſt. du Japon, t. 3. p. 218.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

alors pour fondement qu'une routine groſſiere & un tâtonnement aveugle. On aura lieu de s'en convaincre, lorſque dans le cours de cet Ouvrage, j'aſſignerai à chaque découverte ſa véritable époque.

Je ne crois pas devoir m'étendre davantage ſur l'origine & les progrès de la Méchanique, conſidérée comme ſcience. Si quelqu'un prenant le terme de Méchanique dans une ſignification moins reſſerrée, déſiroit des éclairciſſemens plus étendus, ce qu'on a vû dans l'article des Arts offre à ſes réflexions des objets capables de le ſatisfaire. Il pourra, d'après le plan que je viens d'indiquer, tirer de chaque invention les conſéquences qui lui paroîtront les plus ſimples & les plus naturelles.

ARTICLE CINQUIEME.

Géographie.

LA GÉOGRAPHIE n'eſt, à proprement parler, que l'art de déterminer la diſtance réciproque des différens lieux du globe terreſtre, leur ſituation les uns à l'égard des autres, & leur poſi-

tion par rapport aux différens points que l'on a imaginés dans le Ciel. Cette détermination ne peut se faire avec justesse & précision, que par le secours de l'Astronomie, & de la Géométrie, & par une application continuelle des pratiques, dont ces deux sciences sont la base & le fondement. Nous venons de voir quelle étoit l'imperfection des Mathématiques dans les siécles qui font présentement notre objet : nous ne devons donc pas concevoir de grandes idées de la Géographie des hommes qui vivoient alors. On ne peut cependant pas leur en refuser une connoissance grossiere & imparfaite. Nous avons donné le nom d'Arithmétique, à des notions sur la nature des nombres & sur la pratique des calculs, qu'on pourroit regarder plutôt comme l'effet d'une espéce d'instinct, que comme le fruit du raisonnement & de la réflexion. Je crois donc pouvoir aussi donner le nom de Géographie aux pratiques dont on a fait usage dans les premiers tems, pour reconnoître & déterminer la distance & la position relative de quelques cantons. Ces pratiques étoient trop nécessaires pour se dérober long-tems aux

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

recherches des deſcendans de Noé ; recherches auxquelles ils furent obligés de s'adonner bientôt par l'extrême beſoin qu'ils en eurent.

J'ai dit dans le premier Livre que l'effet de la confuſion des Langues, avoit été de diſperſer les familles. Les premieres colonies qui ſe formerent alors auront vraiſemblablement erré de côté & d'autre, juſqu'à ce qu'elles aient trouvé un canton convenable. Les contrées qui fourniſſent d'elles-mêmes les ſecours les plus néceſſaires à l'homme, auront été les premieres habitées. Mais chaque climat n'offre qu'un certain nombre de contrées ainſi favoriſées. Une vaſte étendue de terrein aride & ingrat ſépare ſouvent les uns des autres les pays les plus fertiles. Ces ſortes de cantons n'ont dû être occupés que les derniers & aſſez tard vraiſemblablement. Les premieres peuplades ſeront donc reſtées pendant quelque tems iſolées & ſéparées les unes des autres. La difficulté de ſe frayer une route dans des pays impraticables, aura empêché les premiers hommes de s'écarter beaucoup au-delà du ſéjour de leur habitation. Mais auſſi-tôt que les ſociétés au-

ront commencé à devenir un peu nombreuſes, pluſieurs motifs ont dû contribuer à faire entreprendre différens voyages. Il n'y avoit point alors de route marquée. La crainte de s'égarer aura ſuggéré aux premiers hommes quelques expédiens pour retrouver leurs habitations dans le beſoin.

Il eſt à préſumer que d'abord on aura pris garde aux obſtacles, tels que les montagnes, les précipices, les marais les rivieres & les forêts impénétrables. On aura dû remarquer auſſi les vallées, les collines, les lacs, les bois, les prairies, les rochers; en un mot, tout ce qui frappoit la vûe ſenſiblement, & pouvoit ſervir à diſtinguer une contrée d'avec une autre. Les premiers voyageurs dûrent encore penſer à inventer quelques marques, pour reconnoître non-ſeulement les obſtacles qui ſe préſentoient ſur leur route, mais encore la route elle-même. Il ſuffiſoit pour cela d'amonceler des pierres de diſtance en diſtance, de planter des piquets, ou de faire des marques ſur l'écorce des arbres, s'il s'en rencontroit, comme le pratiquent encore aujourd'hui les Sau-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

vages [a]. L'usage de ces signaux est vraisemblablement ce qui aura donné aux hommes les premieres idées de la position respective des différens cantons de leur climat. Joignons-y encore quelques observations sur le cours du soleil, relativement à la direction des routes.

On ne peut pas douter encore que les premiers voyageurs n'aient observé avec assez d'exactitude le nombre de jours qu'ils avoient mis à se transporter d'un canton dans un autre. Rien de si commun dans l'Ecriture que cette expression : *Telle ville est éloignée de telle autre ville de tant de jours de chemin* [b]. C'est ainsi que plusieurs nations estiment encore aujourd'hui la distance d'un pays à un autre [c]. Cette observation du nombre de jours employés aux différens voyages, aura été la premiere,

[a] Voyez le Voyage du Baron de la Hontan, t. 1. p. 223. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 240. = Voyage de Dampier, t. 4. p. 244.

[b] *Gen.* c. 30. ℣. 36. *Num.* c. 11. ℣. 31, &c. Du tems de César, les Germains ne comptoient les distances que par les journées. *De Bello-Gall.* l. 6. c. 23.

[c] *Lescarbot*, Hist. de la Nouv. France, p. 371. = N. Relat. de la Gaspésie, p. 155. = Hist. gén. des Voyages, t. 3. p. 104 & 417. t. 2. p. 499.

&c

& pendant bien du tems, l'unique mesure de la distance des différens points de notre globe.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La Géographie, dans sa premiere origine, se réduisoit donc à une connoissance aussi grossiere qu'imparfaite, de la distance & de la situation respectives de quelques cantons. C'est à quoi se bornerent vraisemblablement les premieres recherches que l'on fit sur cette science. Mais dès que les différens peuples furent devenus un peu nombreux, dès qu'ils eurent lié quelque commerce les uns avec les autres, ils dûrent perfectionner leurs premieres découvertes, & en faire bientôt de nouvelles. C'est alors, sans doute, que les chemins commencerent à se former. Leur usage a dû contribuer beaucoup aux progrès de la Géographie. En effet, comment pouvoir diriger sa route, sur-tout dans une étendue de terrein considérable, sans une connoissance au moins grossiere, de la position des lieux, relativement aux principaux points de l'horison. L'observation de ces points étoit encore plus nécessaire lorsqu'il s'agissoit de traverser les déserts qui dans ces premieres tems

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſéparoient ſouvent une contrée d'avec une autre. Il eſt même difficile de concevoir que ces voyages aient pû ſe répéter fréquemment ſans le ſecours de quelque peinture informe de la poſition des pays où l'on vouloit ſe tranſporter. Un premier voyage aura été, ſelon toutes les apparences, l'effet du haſard, mais un ſecond aura été le fruit de la réflexion. Je penſe donc que la néceſſité du commerce fit bientôt trouver l'art de tracer ſur quelque matiere durable, des traits propres à conſerver & à remettre devant les yeux les obſervations des voyageurs ſur les routes & ſur les diſtances. La pratique des Sauvages de l'Amérique pourra ſervir d'exemple de ce que la néceſſité aura fait imaginer dans les tems les plus anciens. Ces peuples ont l'art de tracer ſur des peaux ou ſur des écorces, des eſpéces de cartes géographiques plus exactes que nous ne ſommes portés naturellement à le ſuppoſer [a]. Ils les conſervent dans leur dépôt public, pour y avoir recours dans le beſoin [b].

[a] Voyage de la Hontan, t. 1. p. 223. t. 2. p. 106 & 107. = N. Relat. de la Gaſpéſie, p. 153. = Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 225.

[b] Ibid.

Les premieres cartes, si toutefois on peut leur donner ce nom, ne pouvoient qu'être extrêmement imparfaites. Comment en effet les premiers hommes auroient-ils pû mettre de l'exactitude dans leurs productions géographiques? A peine avoient-ils quelques notions des pratiques les plus essentielles de la Géométrie & de l'Astronomie. Il est certain d'ailleurs qu'ils n'avoient aucune idée de la sphéricité de la Terre. Ils jugeoient de sa figure, par celle du pays qui les environnoit. N'élevant pas encore leur raison au-dessus de la portée de leur vûe, ils regardoient notre globe comme une plaine d'une étendue immense. Comment donc auroient-ils pû avoir la moindre teinture de ce qui détermine la *Projection* qui est, comme l'on sçait, une des principales parties de l'art de dresser des cartes? Ces connoissances étoient réservées à des siécles bien postérieurs à ceux dont nous parlons. Dans la suite, la Géométrie & l'Astronomie fournirent à la Géographie des secours sans lesquels elle ne se fût jamais élevée au-dessus des pratiques grossieres qui lui avoient donné naissance. Mais aussi ces deux sciences fu-

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

rent-elles en partie redevables de leurs progrès, à la néceſſité où les hommes ſe trouverent de s'y appliquer d'une maniere particuliere, pour perfectionner la Géographie qui les touchoit de plus près.

Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, pluſieurs autres raiſons confirment l'ancienneté de la Géographie. Dans les ſiécles qui ſont préſentement notre objet, il y a eu des conquêtes, il y a eu des partages d'Etats entre les enfans des Princes qui les gouvernoient. On a même entrepris des voyages terreſtres & maritimes d'aſſez long cours.

Ce que l'ancienne tradition rapporte ſur les voyages & les conquêtes d'Oſiris & de Bacchus, ſur les expéditions de Ninus & de Sémiramis, ſur l'étendue de l'Empire formé dans l'Europe, dans l'Afrique & dans quelques parties de l'Aſie par les Titans, ſont autant de témoignages des connoiſſances que l'on a eues en Géographie dès les premiers tems. On doit regarder la guerre comme un des motifs, qui après les voyages, aura le plus engagé les hommes à s'inſtruire des particularités qui carac-

tériſent chaque terrein. Sans cette connoiſſance il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de faire camper, marcher & ſubſiſter des troupes. Il eſt vrai que dans les commencemens on aura avancé au haſard. Mais la néceſſité de pourvoir à la retraite, en cas de diſgrace, l'obligation de ſéjourner dans un pays plus long-tems qu'on ne l'avoit prévû, l'ambition de réuſſir dans une entrepriſe, manquée par l'ignorance des lieux où l'on ſe trouvoit, auront ſans doute fait prendre des meſures pour l'avenir. On aura ſongé dès-lors aux moyens de pouvoir profiter des premieres découvertes. L'expérience du paſſé aura beaucoup contribué à faire inventer l'art de repréſenter & de mettre ſous les yeux la ſituation reſpective des différentes contrées qu'on avoit déja parcourues.

On ſçait auſſi qu'il étoit d'uſage dès les premiers tems que les enfans d'un Monarque, s'il en laiſſoit pluſieurs, partageaſſent à ſa mort les différentes provinces dont ſon empire étoit compoſé. Rien de plus connu dans l'Hiſtoire que le partage du monde entre Jupiter, Neptune & Pluton. Quoique la fable

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ait extrêmement obſcurci ces anciens événemens, on y reconnoît cependant les veſtiges de ce qui ſe pratiquoit dans la plus haute antiquité. Comment auroit-on pû parvenir à faire de pareils partages avec une ſorte d'égalité, ſi l'on n'eût pas connu le nombre, l'étendue, la qualité & la ſituation des contrées dont un Empire étoit compoſé? Chaque province avoit donc dès-lors ſes limites connues & marquées. Ce fait ſuppoſe qu'il y avoit quelque ſorte de Géographie.

Enfin, il n'y a pas de doute que la Navigation n'ait eu beaucoup de part à la naiſſance & aux premiers progrès de cette ſcience. Les migrations de quelques familles de l'Aſie & de l'Egypte en Europe remontent à la plus haute antiquité. Pluſieurs colonies parties de ces contrées, avoient paſſé dans la Gréce avant le tems de la mort de Jacob [a].

Les entrepriſes maritimes ſont un témoignage très-marqué de l'attention qu'on aura faite dès les premiers tems à la ſituation & à l'éloignement des différens climats. Les premiers Navigateurs auront ſans doute beaucoup don-

[a] Voyez Tom. I. Liv. I. Art. V. p. 134 & 135.

né au haſard. Mais auſſi il n'eſt pas probable qu'on ait été pendant bien des ſiécles à s'expoſer ſur mer, ſans être inſtruit de la diſtance & de la poſition des pays où l'on vouloit aborder. Au bout de quelque tems on a dû ſçavoir la route qu'on devoit tenir pour aborder dans une contrée plutôt que dans une autre, & le tems à peu près que demandoit cette traverſée. C'eſt conſéquemment à ces connoiſſances qu'on dirigeoit la route du vaiſſeau.

D'ailleurs, quoique dans ces premiers tems on ne s'éloignât des côtes que le moins qu'il étoit poſſible, il falloit cependant quelquefois perdre la terre de vûe. On étoit forcé ſouvent de s'abandonner à la pleine mer. Nous voyons, il eſt vrai, dans les écrits des Anciens que lorſque la tempête avoit écarté un vaiſſeau de ſa route, les gens de l'équipage ignoroient preſque toujours les pays où ils ſe trouvoient jettés. Auſſi n'ai-je pas prétendu que dès-lors on connût, comme aujourd'hui, toute l'étendue de la mer & des côtes qui l'environnent. Mais il eſt vrai de dire, qu'excepté ces évenemens imprévûs, on ſçavoit à peu près la poſition des

pays où l'on avoit deſſein de ſe rendre.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

En parlant des progrès que les expéditions militaires, le partage des Empires, & la navigation avoient fait faire à la Géographie, j'ai expoſé une grande partie du petit nombre de faits hiſtoriques ſur leſquels on peut s'appuyer pour établir l'ancienneté de cette ſcience. Il en reſte cependant quelques-uns, qui vraiſemblement paroîtront encore plus concluans que ceux dont j'ai déja parlé.

Entre les différentes ſciences dont les Egyptiens ſe prétendoient les inventeurs, ils n'ont pas oublié la Géographie. Selon leurs anciennes traditions c'étoit Hermès, autrement dit Mercure, qui leur en avoit enſeigné les premiers principes. Dans le nombre des livres attribués à cet Auteur, dont Clément Alexandrin nous a donné la liſte, il y en avoit dix qui faiſoient l'objet de l'étude particuliere du chef des Prêtres. Le ſujet de ces livres rouloit ſur la Coſmographie, la Géographie, les premiers élémens de l'Aſtronomie, la Chorographie de l'Egypte, & la deſcription du cours du Nil [a]. Il eſt vrai

[a] *Strom.* l. 6. p. 755.

que ſi nous n'avions pas d'autre autorité que celle des livres de Mercure, pour donner aux Egyptiens dès les tems les plus reculés, quelque connoiſſance de la Géographie, je ne regarderois pas ce fait comme des plus avérés. Mais je crois entrevoir quelque indice de cette Science, en liſant ce que Moïſe rapporte de la conduite de Joſeph quand Pharaon l'eût établi ſon premier Miniſtre. L'Hiſtorien ſacré nous repréſente ce Patriarche viſitant & parcourant les différentes provinces de l'Egypte [a]. Son deſſein étoit d'en connoître l'état, & de prendre en conſéquence les meſures néceſſaires, afin de prévenir le danger dont ce pays étoit menacé par ſept années de ſtérilité. Ce fait me porte à croire que les Egyptiens avoient trouvé de bonne heure l'art de connoître & de déterminer la ſituation & la poſition reſpective des différentes contrées de leur Empire: autrement l'Egypte n'auroit pas pû être partagée, dès le tems de Joſeph, en un certain nombre de provinces ou départemens [b].

L'Ecriture-Sainte nous fournit un

[a] *Gen.* c. 41. ℣. 46.
[b] Ibid. ℣. 57.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

témoignage encore plus précis de l'ancienneté des connoiſſances géographiques, dans la deſcription du Paradis terreſtre. Quand on examine avec attention la maniere dont Moïſe parle du ſéjour du premier homme, on y reconnoît tous les traits qui caractériſent une deſcription géographique. Il dit que ce jardin étoit ſitué dans le pays d'Eden du côté de l'Orient : qu'il ſortoit d'Eden un fleuve, dont le cours ſe partageoit en quatre bras. Il décrit le cours de ces quatre bras, & nomme les pays qu'ils arroſoient. Moïſe fait plus, il entre dans le détail des différentes productions qui ſe rencontroient dans chacune de ces contrées. Il les ſpécifie même d'une maniere particuliere. L'Hiſtorien ſacré ne ſe contente pas de dire que le pays d'Hévila produiſoit de l'or ; il ajoute que l'or de cette contrée eſt très-pur. C'eſt-là auſſi, continue-t-il, que ſe trouvent le bdellion & la pierre d'onix [a]. De pareils détails prouvent que long-tems avant

[a] Ibid. c. 2. ℣. 10. & ſuiv.

Le Bdellion eſt une gomme qui vient d'un arbre aſſez commun en Arabie & en pluſieurs autres contrées de l'Orient. Pline en parle aſſez au long. l. 12. c. 19.

Moïse la Géographie devoit avoir fait d'assez grands progrès.

On peut tirer des preuves aussi concluantes des voyages d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Rien de mieux détaillé que la situation & les noms des différentes villes & contrées que ces Patriarches ont parcourues. Pour que Moïse fût en état de rendre un compte aussi exact qu'il le fait de la topographie d'un si grand nombre de pays, il falloit qu'on eût eu soin, dès les tems les plus reculés, de faire des observations sur la distance, la situation & la nature des différentes contrées qui avoient été reconnues : par conséquent on avoit dès lors inventé les premieres pratiques de la Géographie.

Ce que je viens de dire sur l'état de cette science, doit suffire quant à présent. On ne peut guères même espérer, à cet égard, de plus grands éclaircissemens. L'histoire des siécles que nous parcourons maintenant, est trop peu connue pour qu'on puisse marquer d'une maniere plus précise & plus détaillée les progrès de la Géographie. On en voit seulement assez pour se convaincre que plusieurs peu-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ples n'ont pas dû ignorer, même dès les âges les plus reculés, les premiers & les principaux élémens d'une ſcience auſſi utile & auſſi néceſſaire que la Géographie.

ARTICLE SIXIEME.

Réflexions ſur l'origine & les progrès des Sciences dans l'Aſie & dans l'Egypte.

ON a vû par tout ce qui vient d'être dit que l'origine des ſciences remontoit chez pluſieurs peuples de l'Aſie & chez les Egyptiens, à des tems extrêmement voiſins du déluge. Il ſeroit inutile d'inſiſter ſur ce fait; mais il ne ſera pas hors de propos d'examiner par quelles raiſons les peuples, dont je viens de parler, ont été les premiers qui ſe ſoient ſignalés par leurs découvertes.

Les ſciences ne peuvent proſpérer que relativement au progrès des arts. Il faut chercher les moyens de pourvoir au néceſſaire avant que de s'occuper du ſuperflu. Nous pouvons com-

parer les premiers hommes, immédiatement après la confusion des langues & la dispersion des familles, aux nations sauvages & barbares qui existent encore aujourd'hui. Il se forma d'abord quelques sociétés, mais elles étoient peu nombreuses. Il n'y a cependant que le nombre de citoyens dont un Etat abonde, qui puisse y faire prospérer les arts & les sciences. Aussi voyons-nous que dans tous les tems il n'y a eu que les grands Empires qui ayent joui de ces avantages. Dans ces Etats, la perfection des arts & sur-tout du labourage, a procuré à un certain nombre d'hommes un loisir utile & avantageux; loisir par lequel l'esprit délivré du poids des premiers besoins, sort de la sphére étroite où ces mêmes besoins le retiennent, & dirige toutes ses forces à la culture des arts & des sciences. De-là les progrès de certaines nations plus prompts & plus grands que ceux des autres peuples moins policés.

Les Babyloniens, les Assyriens & les Egyptiens ont eu l'avantage de s'être formés en corps d'Etat avant aucune autre nation de l'antiquité. Ils ne

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

tarderent donc pas à ſe policer, & par conſéquent à cultiver les arts & les ſciences. Leurs progrès dûrent être d'autant plus rapides, que dans les premiers tems ces Empires n'ont point été, à ce qu'il paroît, troublés par les guerres ni par les diviſions. Il eſt certain que l'Égypte particuliérement a joui, dès l'origine de ſa Monarchie, d'une très-grande tranquillité [a].

La Babylonie, l'Aſſyrie & l'Egypte ont dû, par une ſuite néceſſaire, ſe peupler beaucoup & très-promptement. Un Etat bien peuplé & policé ne peut manquer d'être bientôt dans l'abondance. Le calme & l'aiſance dont jouirent les Aſſyriens, les Babyloniens & les Egyptiens, dès les premiers ſiécles après le déluge, leur faciliterent les moyens de s'adonner aux ſciences, & même aux recherches les plus abſtraites. Ces différens Empires étoient remplis d'une multitude de citoyens, dont une bonne partie ſe trouvoit diſpenſée des ouvrages pénibles & aſſujétiſſans. Cette poſition aiſée & tranquille permit à pluſieurs d'entre eux de conſacrer tous leurs momens à l'é-

[a] *Strabo*, l. 17. p. 1174.

tude. C'eſt une réflexion qui n'a point échappé aux bons Ecrivains de l'antiquité. Ariſtote, en recherchant les pays où les ſciences ont pris naiſſance, n'héſite point à dire qu'elles ſont nées dans les Etats dont les habitans ont joui d'un grand loiſir. C'eſt la raiſon qu'il rend du progrès que les Egyptiens avoient fait dans les Mathématiques. Dans ce pays, dit-il, l'ordre des Prêtres s'adonnoit entiérement à l'étude [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les mêmes motifs ſubſiſtent à l'égard des Babyloniens. Les Chaldéens formoient chez ces peuples un corps ſéparé du reſte de l'Etat [b]. Ils menoient un genre de vie approchant de celui des Prêtres Egyptiens. L'étude étoit leur occupation continuelle. Les loix de l'Etat les diſpenſoient de toute autre fonction [c]. De pareils établiſſemens ont dû contribuer à l'avancement & à la perfection des connoiſſances humaines ; mais ils n'ont pû avoir

[a] Metaphyſ. l. 1. c. 1. p. 840.

Les Prêtres étoient en Egypte les ſeuls dépoſitaires de l'Hiſtoire & des Sciences de la nation. Lorſqu'Hérodote, Platon, Diodore, Strabon, racontent quelque fait, ils diſent toujours que c'eſt de la bouche des prêtres qu'ils ont appris ce qu'ils rapportent.

[b] *Strabo*, l. 16. p. 1090.

[c] *Diod.* l. 2. p. 142.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'a la mort de Jacob.

lieu que chez des peuples nombreux ; & en état par cette raiſon de laiſſer une partie de leurs citoyens jouir du loiſir & de la tranquillité que demande l'étude des arts & des ſciences.

Il eſt cependant un peuple qui, quoique peu nombreux, s'eſt diſtingué des premiers par ſes lumieres & par ſes découvertes. Je parle des Phéniciens. Ils font une exception à la régle générale. Il régnoit chez cette nation un génie particulier qui a dû la faire exceller de bonne heure dans les ſciences. Les Phéniciens avoient tourné, dès les premiers tems, toutes leurs vûes vers le commerce maritime [a]. Mais pour y réuſſir, & le porter au point qu'ils ont fait, ces peuples ont dû acquérir, & fort promptement, bien des connoiſſances. Sans parler de l'Arithmétique, l'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie & la Méchanique leur étoient également & abſolument néceſſaires. Les Phéniciens ne compoſoient pas un Etat aſſez conſidérable pour qu'une grande partie de leurs citoyens s'abandonnât uniquement à l'étude & aux ſpéculations que

[a] Voyez *infrà*, Liv. IV. Chap. II.

demandent les sciences abstraites. Ils y réussirent cependant, parce que tout ce qui composoit ce petit Etat, étoit uniquement occupé des différens objets du commerce. Chaque citoyen contribuoit à perfectionner & à augmenter les découvertes qui pouvoient favoriser l'intérêt général & particulier.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il est donc aisé de concevoir comment & pourquoi les sciences se sont formées dans les pays dont les habitans ont été les premiers policés. La raison s'accorde en ce point avec l'histoire, qui dans les siécles que nous parcourons, ne nous présente d'autre nation sçavante que les Egyptiens & quelques peuples de l'Asie. Par une suite du même principe, les nations de l'Europe ne nous ont rien fourni sur cet objet pendant la même époque. Cette partie du monde s'est peuplée moins promptement, & n'a été policée que beaucoup plus tard que les autres; ses habitans ont été plus long-tems à se former en sociétés. Les premiers peuples de l'Europe paroissent aussi avoir eu moins de talens pour les découvertes, que les peuples de l'Orient. Ils

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

n'ont connu les arts & les sciences que depuis l'arrivée des colonies sorties de l'Asie & de l'Egypte. C'est par cette raison que l'Histoire de l'Europe jusqu'à cette époque, c'est-à-dire, jusqu'au moment où l'on voit des colonies de l'Asie & de l'Egypte venir s'y établir, fournit très-peu de matiere à la curiosité.

Observons cependant que dans les premiers siécles le progrès des arts & des sciences a dû être très-lent, même chez les nations qui s'y sont livrées avec le plus d'ardeur & de constance. L'imperfection des moyens qu'on sçait avoir été employés originairement pour écrire les pensées, a dû nécessairement former un très-grand obstacle à l'avancement des connoissances humaines. Les peuples n'ont connu pendant un assez long-tems d'autre écriture que les peintures représentatives, ou les hiéroglyphes [a]. Cette espéce d'écriture est extrêmement défectueuse. Elle ne peut exprimer nettement que les objets sensibles. Les symboles ne sont guères propres à rendre avec précision les idées abstraites. Les Ma-

[a] Voyez Tom. I. Liv. II. Chap. VI.

thématiques par conſéquent n'ont pû commencer à faire quelques progrès, que depuis l'invention de l'écriture alphabétique.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Cette découverte a ſans contredit infiniment contribué à la perfection & à l'avancement des ſciences. Néanmoins elle n'aura d'abord été que d'une aſſez foible utilité. Ce n'eſt en effet qu'en ſe faiſant part de leurs idées que les hommes peuvent perfectionner les découvertes. Mais pour y parvenir, il n'a pas ſuffi d'avoir inventé les caractères alphabétiques, il a fallu encore trouver des matieres flexibles, faciles à tranſporter, & ſur leſquelles on pût écrire promptement & aiſément de longs diſcours. Toutes ces découvertes n'ont été faites qu'aſſez tard : les marbres, les pierres, la brique, les terres cuites, les métaux, le bois, &c. étoient anciennement les ſeules matieres qu'on fît ſervir à l'écriture. On gravoit alors plutôt qu'on n'écrivoit [a]. Quand on emploie autant de tems qu'il falloit en employer dans les premiers ſiécles pour tracer quelques ca-

[a] Voyez Tom. I. Liv. II. Chap. VI. p. 398 & 399.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

ractères, on ne doit pas espérer des progrès bien rapides dans les sciences. Ajoutons que ces sortes de livres ne pouvoient se transporter qu'avec beaucoup de peines & de difficultés. Aussi voyons-nous que les sciences sont restées dans un assez grand état d'imperfection chez tous les anciens peuples; on en trouvera des preuves plus que suffisantes dans le cours de cet Ouvrage. Les connoissances humaines ont fait plus de progrès depuis cent ans, qu'elles n'en avoient fait dans toute l'antiquité, & on ne peut guères les attribuer qu'à l'avantage dont nous jouissons aujourd'hui de pouvoir transmettre & communiquer très-promptement & très-facilement toutes nos découvertes.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob; eſpace d'environ 700 *ans.*

LIVRE QUATRIEME.

Du Commerce & de la Navigation.

PERSONNE n'ignore que le Commerce eſt l'ame & le ſoutien des Etats. Il ſeroit ſuperflu d'en relever l'importance, & d'inſiſter ſur l'utilité qu'en a retiré & qu'en retire encore le genre humain. C'eſt le lien qui unit tous les peuples & tous les climats. Pour opérer ces avantages, il a fallu établir la communication en-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

tre les diverſes parties de la terre. On n'a pû y parvenir qu'en inventant l'art de traverſer les mers. Le Commerce eſt redevable à la Navigation de ſes plus grands ſuccès. Mais la Navigation réciproquement doit au Commerce ſes progrès & toutes ſes découvertes. Ces deux objets tirent mutuellement leurs forces l'un de l'autre. On les voit toujours fleurir ou tomber enſemble. Il n'eſt donc pas poſſible de les enviſager ſéparément. Néanmoins, comme c'eſt le commerce qui a donné lieu aux navigations réglées & ſuivies, c'eſt par le commerce qu'il faut commencer.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

CHAPITRE PREMIER.

Du Commerce.

L'ORIGINE du commerce eſt preſque auſſi ancienne que celle des ſociétés. L'inégalité avec laquelle les productions de la nature ſont diſtribuées dans chaque pays, a occaſionné le premier trafic entre les hommes. On a commencé par des échanges de particulier à particulier. Inſenſiblement le commerce s'eſt étendu de proche en proche, de villes en villes, de provinces en provinces, de royaumes en royaumes. Il eſt enfin parvenu à réunir le monde entier. La néceſſité a fait naître le commerce : le deſir de ſe procurer les commodités dont on manquoit lui a fait prendre des forces & de l'accroiſſement. La cupidité, le luxe, & ſur-tout le goût du ſuperflu, l'ont enſuite porté au plus haut degré de perfection.

L'agriculture & l'induſtrie ſont la baſe du commerce. Dans les premiers tems, où la plûpart des peuples dé-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nués des arts & des connoissances les plus nécessaires, menoient une vie errante & peu différente de celle des bêtes, l'usage de trafiquer, de vendre & de commercer aura été entiérement inconnu. Les voyageurs modernes ont trouvé des nations réduites encore à ce triste état [a]. Les familles s'étant insensiblement réunies, ces sociétés naissantes s'occuperent principalement des moyens de pourvoir à leur subsistance. Dès-lors il a dû s'établir une sorte de communication réciproque entre les habitans d'une même contrée. Telle a été sans difficulté la premiere origine du commerce.

Le commerce ne s'est fait d'abord que par l'échange des choses les plus nécessaires aux besoins de l'homme. Celui qui avoit tué beaucoup de bêtes à la chasse, en troquoit la chair ou les peaux, contre le miel ou les fruits que son voisin avoit ramassés dans les bois. Le laboureur échangeoit une partie de ses grains contre de l'huile ou du vin, &c. Plusieurs peuples des côtes

[a] Rec. des Voyag. qui ont servi à l'établissement de la Comp. des Indes Holland. t. 4. p. 586.

de l'Afrique, toutes les nations ſauvages de l'Amérique, & quelques-unes de l'Aſie ont conſervé l'uſage primitif de donner ce qu'on a de trop pour recevoir ce qu'on n'a point, ou ce qu'on n'a pas en aſſez grande abondance. Le commerce ſe fait encore aujourd'hui chez ces peuples comme dans les premiers tems, c'eſt-à-dire, par échange.

On n'avoit originairement aucune regle pour apprécier les denrées. L'eſtimation en régloit alors la valeur & le prix. On jugeoit à l'œil de la quantité, du poids, ou du volume des effets qu'on vouloit réciproquement permuter. Cette maniere de trafiquer étoit la ſeule qu'on connût dans l'Iſle Formoſe lorſque les Hollandois y aborderent [a]. Elle s'eſt même conſervée dans bien des pays. L'or eſt encore aujourd'hui la principale marchandiſe d'Ethiopie. Le plus grand trafic s'en fait à Sofala; ce commerce ne s'y exerce ni par meſure ni par poids, mais ſeulement à vûe, & par l'eſtimation des yeux [b]. Il en eſt de même dans quelques contrées des Indes orientales [c].

[a] Rép. des Lettr. t. 33. p. 523.

[b] *Huet*, Hiſt. du Commerce, p. 60.

[c] Voyage de Dampier, t. 2. p. 111.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A meſure que les ſociétés ſe feront policées, les objets du commerce ſe feront multipliés & diverſifiés. Les beſoins naturels avoient enfanté les arts de premiere néceſſité. Ceux-ci ne tarderent pas à faire naître les arts de luxe & de ſuperfluité. On ſe créa de nouveaux beſoins à proportion des découvertes qui ſe firent, & on chercha à varier ſes goûts dès qu'on crut être en état de les ſatisfaire. Le commerce en conſéquence s'accrût & s'étendit. Alors il fallut trouver les moyens d'apprécier les effets plus exactement que par le ſimple coup d'œil.

J'ai fait voir à l'article de la Géométrie comment les premiers eſſais de l'Architecture avoient produit différentes meſures linéaires, relatives pour la plûpart à la grandeur du corps humain, ou de quelques-unes de ſes parties [a]. Il fut aiſé d'employer ces mêmes meſures à déterminer l'étendue de la plûpart des corps ſolides. Ainſi le toiſé & l'aunage auront été mis de bonne heure en pratique. Quant à la meſure des liquides, cette découverte aura ſans doute demandé un peu plus de réflexions. Ce-

[a] *Suprd.* Liv. III. Chap. II. Art. III. p. 136.

pendant il n'a pas dû être bien difficile d'appercevoir qu'en formant des vaſes dont la capacité fût déterminée par quelqu'une des meſures linéaires déja reçues, on ſe procureroit les moyens d'évaluer la quantité & la quotité des liqueurs & des grains.

Il ne reſtoit plus aux premiers commerçans qu'à trouver l'art d'apprécier les métaux, & les autres corps qu'il eût été embarraſſant, & meme preſque impoſſible d'aſſujétir aux meſures linéaires, ou à celles des liquides. Cette découverte, c'eſt-à-dire, l'invention des poids & des balances, à dû coûter beaucoup plus, que celle des meſures dont je viens de parler: en effet, le rapport qui eſt entre le poids & la maſſe du corps qu'on peſe, ne ſe préſente point auſſi naturellement à l'eſprit, que l'application d'une meſure linéaire aux différentes parties d'un objet quelconque, ou que l'égalité qu'il y a entre la capacité d'un vaſe, & la quantité de fluide qu'il peut contenir. D'ailleurs en ſuppoſant ce rapport déja connu, l'invention des inſtrumens propres à en faire uſage pour les beſoins du commerce, a dû exiger beaucoup d'expériences &

de raisonnement. On voit néanmoins que l'invention de la balance est très-ancienne, puisqu'elle remonte au tems d'Abraham [a]. J'ai proposé dans le Livre précédent quelques conjectures sur l'origine de cette machine [b]. Je n'ai rien à y ajouter. J'observerai seulement que les pierres ont été, (autant qu'on en peut juger) les premiers poids dont on se sera servi [c].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'invention des mesures & de la balance a dû nécessairement contribuer au progrès du commerce, & occasionner quelque changement dans l'ancienne maniere de trafiquer. On n'a pas dû tarder à reconnoître les inconvéniens du commerce par échange. Dans mille occasions on ne pouvoit pas donner une valeur parfaitement égale à celle des marchandises qu'on vouloit acquérir: rarement un effet équivaut-il parfaitement à un autre. De plus, il n'arrivoit pas toujours que ce dont le vendeur avoit besoin se trouvât chez l'acheteur: disons encore qu'il y avoit plusieurs sortes de marchandises qui ne pouvoient

[a] *Gen.* c. 23. ℣. 16.
[b] Chap. II. Art. III.
[c] Voyez le P. *Calmet*, t. 2. p. 829, 830. t. 3. p. 771.

ſe partager, ſans perdre la totalité ou du moins la plus grande partie de leur prix. On a donc été obligé pour faciliter les échanges, d'introduire dans le commerce des matieres qui par une valeur arbitraire, mais dont cependant on étoit convenu, pûſſent repréſenter toutes les eſpéces de marchandiſes, & ſerviſſent ainſi de prix commun à tous les effets commerçables. La poſition où ſe ſont trouvées les différentes nations de cet univers, a réglé le choix des matieres qu'elles ont employées originairement à cet uſage. Dans pluſieurs pays des morceaux d'une ſorte de bois [a], des coquillages d'une certaine eſpéce [b], des grains de ſel [c], des fruits [d], &c. ont ſervi & ſervent encore à préſent de ſignes communs du prix des denrées. Il en aura été probablement de même dans les premiers tems [e]. Ces ſortes de monnoies n'ont dû au reſte avoir lieu que

[a] Hiſt. gén. des Voyages, t. 5. p. 31.

[b] Rec. des Voyages de de la Compag. des Indes Holland. t. 4. p. 305.

[c] Bibl. Raiſ. t. 1. p. 58. = Lettr. Edif. t. 4. p. 78, 79.

[d] *Acoſta*, Hiſt. nat. des Indes Occident. l. 4. c. 3. fol. 132. *verſo*. = *Tavernier*, t. 3. p. 21. t. 4. p. 337. = Hiſt. gén. des Voyages, t. 3. p. 324.

[e] Voy. *Cedren.* p. 148. = *Suidas*, voce Ἀσσάρια, t. 1. p. 347.

dans chaque canton particulier, & l'usage n'en a jamais pû être universel.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les peuples policés auront bientôt senti l'imperfection de ces signes représentatifs du prix des denrées. Dès le premier moment de la découverte des métaux il fut aisé de s'appercevoir qu'ils étoient ce que la nature offroit de plus propre & de plus commode pour le commerce. Les métaux naissent dans presque tous les climats. Leur dureté & leur solidité les met à l'abri des accidens auxquels sont sujettes les espéces de monnoies dont je viens de parler. On peut aussi les diviser en autant de parties qu'on le juge à propos, sans diminuer en rien leur valeur réelle. Les métaux ont donc été bientôt établis par une convention unanime, comme signes représentatifs de la valeur de toutes sortes d'effets commerçables.

On ne peut pas fixer le tems auquel on a commencé à faire servir les métaux de prix aux différentes marchandises. Il paroît que cet établissement remonte en certains pays aux siécles les plus reculés. L'Egypte est vraisemblablement une des premieres contrées où cette sorte de trafic ait eu lieu. On a vû précédem-

ment dans l'article de la Métallurgie, que la découverte & la fabrique des métaux étoit de la plus haute antiquité chez ces peuples [a]. On remarque qu'il n'eſt point parlé dans l'Ecriture d'or ni d'argent, comme richeſſes, avant le voyage d'Abraham en Egypte; il n'en eſt queſtion que depuis ſon retour. Moïſe obſerve que ce Patriarche revint d'Egypte extrêmement riche en or & en argent [b]. A l'égard de l'Aſie, on voit Abimelech Roi de Gérar, dans la Paleſtine, donner mille piéces d'argent à Abraham à l'occaſion de l'enlevement de Sara [c]. Enfin, depuis cette époque il eſt ſouvent parlé dans la Genèſe de payemens faits en argent [d]. Il eſt donc certain que cette maniere de commercer remonte en Egypte & dans l'Aſie, à des ſiécles fort reculés.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Dans les premiers tems où les métaux auront été introduits dans le commerce, il n'y avoit que le poids qui décidât de leur valeur. L'acheteur & le vendeur convenoient de la qualité & de la quantité du métal qu'il s'agiſſoit de tro-

[a] Tome I. Liv. II. Ch. IV. p. 320.
[b] *Gen.* c. 13. ℣. 2.
[c] *Gen.* c. 20. ℣. 16.
[d] Chap 23. ℣. 16.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

quer contre l'effet qui étoit en vente. L'acheteur livroit la quantité du métal convenu, & on la peſoit [a]. L'Ecriture nous offre un exemple remarquable de cette ancienne maniere de vendre & d'acheter. On y lit qu'Abraham donna 400. ſicles d'argent, d'une caverne qu'il deſtinoit à ſervir de ſépulture à lui & à toute ſa famille. Moïſe obſerve qu'il fit péſer cette ſomme devant tout le peuple [b]. C'étoit donc le poids qui fixoit alors la quantité du métal qu'on donnoit pour le prix de l'effet qu'on acquéroit. Il paroît cependant qu'on avoit auſſi égard au degré de pureté & de fineſſe; car l'Ecrivain ſacré ajoute que l'argent donné par Abraham étoit de bon aloi, d'une eſpéce & d'une qualité reçue de tout le monde [c].

Ces pratiques originaires ſubſiſtent encore dans pluſieurs pays. A la Chine, l'or & l'argent n'ont point cours comme monnoie, mais ſimplement comme marchandiſe. Auſſi eſt-on dans l'uſage, lorſqu'on emploie ces métaux en payement, de les couper par morceaux, à

[a] *Ariſt.* Polit. l. 1. c. 9. p. 305. E. = Voyez auſſi *Plin.* l. 33. ſect. 13. p. 610.

[b] *Gen.* c. 23. ℣. 16.

[c] Ibid.

proportion du prix des achats. On pese ensuite chaque morceau de métal pour s'assurer de son titre & de sa valeur [a]. Il en est de même dans l'Abyssinie [b], & au Tonquin [c].

La nécessité de peser à chaque payement qui se faisoit en or ou en argent, la quantité qu'on donnoit de ces métaux, ne pouvoit être que fort incommode & fort gênante pour le commerce. Il étoit cependant aisé d'y remédier. Il suffisoit que chaque peuple fît imprimer sur chaque morceau de métal une marque, une empreinte qui en indiquât & en constatât la finesse & le poids. Il falloit aussi convenir de certains termes pour exprimer ces différentes portions de métaux destinés à servir de signes représentatifs des marchandises. Telle a été l'origine de la monnoie. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en déterminer l'époque. Si l'on en croit certains Auteurs, cette invention appartient à des tems fort

[a] *Martini*, Hist. de la Chine, l. 8. t. 2. p. 259. = Lettr. Edif. t. 19. p. 432. = Rec. des Voyages au Nord, t. 8. p. 363. = Rec. des Voyages de la Compagnie des Indes Holland. t. 1. p. 364 & 442.

[b] Ibid. t. 4. p. 32.

[c] *Tavernier*, t. 3. p. 221.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

anciens. Ils diſent que les Aſſyriens ont été les premiers qui ſe ſoient aviſés de battre monnoie, quelque tems avant la naiſſance d'Abraham [a]. Selon Hérodote, ce ſont les Lydiens [b], & il paroît que cette découverte étoit fort ancienne chez ces peuples [c]. D'autres Ecrivains rapportent l'origine de la monnoie au tems où Saturne & Janus régnoient en Italie [d]. Quelques-uns en font honneur à un Souverain de Theſſalie nommé Ithonus [e] : on le dit fils de Deucalion [f]. Les Annales de la Chine portent que ſous le regne d'Hoang-ti, c'eſt-à-dire, près de 2000. avant J. C. on frappa de la monnoie de cuivre pour la commodité du Commerce [g]. On lit enfin dans Diodore, qu'en Egypte on coupoit les deux mains à ceux qui étoient convaincus d'avoir fait de la fauſſe monnoie [h].

[a] Mém. de Trévoux, Mai, 1704. p. 787.

[b] L. I. n. 94.

[c] Voyez la Biblioth. choiſ. t. 11. p. 13.

[d] *Ovid.* Faſtor. l. 1. v. 239. = *Draco Corcyræus* apud *Athen.* l. 15. c. 13. p. 692. = *Macrob.* Saturn. l. 1. c. 7. p. 217. = *Iſidor.* Orig. l. 16. c. 17. Pluſieurs Critiques penſent que le *Janus* des anciens, eſt le même que *Javan* fils de Japhet dont il eſt parlé. *Gen.* c. 10. ℣. 2.

[e] *Lucan.* Pharſal. l. 6. v. 402, &c.

[f] *Otho Sperling.* de Numm. *non cuſis*, p. 13.

[g] *Martini*, Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 42.

[h] Lib. I. p. 89.

Mais comme cet Auteur ne désigne point les époques des divers réglemens dont il parle, on n'en peut tirer aucun éclaircissement pour le tems auquel les Egyptiens ont commencé à battre monnoie.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A l'égard des livres saints, on trouve dans la Genèse quelques passages qui semblent marquer que l'usage de fixer la valeur des piéces de métal, autrement que par le poids, étoit très-anciennement connu dans ces contrées. Moïse dit qu'Abimelech donna mille piéces d'argent à Abraham [a]. Joseph fut vendu par ses freres à des Marchands Madianites la somme de vingt piéces d'argent [b]. Il est dit aussi que ce Patriarche fit présent à Benjamin de trois cents piécet d'argent [c]. Dans tous ces passages il n'est point question du poids de l'argent, mais seulement de la quantité de piéces de ce métal. Il y a plus. On lit que Jacob acheta des enfans d'Hémor une portion de champ pour la somme de cent *Kesitah* [d]. La signification de ce mot a fort partagé les interprétes. Presque tous néanmoins pensent qu'il s'agit dans ce

[a] *Gen.* c. 20. ℣. 16.
[b] Ibid. c. 37. ℣. 28.
[c] Ibid. c. 45. ℣. 22.
[d] *Gen.* c. 33. ℣. 19.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

paſſage d'une ſomme d'argent ; mais cet argent portoit-il quelque empreinte ? En un mot, ſont-ce des eſpéces monnoyées que Moïſe a voulu déſigner ? C'eſt en quoi conſiſte principalement la difficulté. Le plus grand nombre des Commentateurs ſoutient que le mot *Keſitah*, ſignifie une piéce de monnoie, dont la marque étoit un *agneau* [a]. Ce ſentiment me paroît d'autant plus probable, que les figures d'animaux ſont les premieres empreintes que nous ſçachions avoir été miſes ſur la monnoie des anciens peuples [b]. Je penſe donc que dès le tems de Jacob l'art d'imprimer ſur les métaux certaines marques qui ſerviſſent à en faire connoître & à en conſtater la valeur, étoit connu & pratiqué dans quelques pays ; je dis dans quelques pays, parce que je ſuis fort éloigné de croire qu'alors l'uſage

[a] Voyez le Comment. du P. *Calmet*, t. 1. p. 669. = Mém. de Trév. Mai 1704. p. 780. = Diſſertat. du P. Souciet, ſur les Médailles Hébraïques, p. 67 & 114.

C'eſt ainſi qu'il y avoit autrefois en France des deniers d'or, à l'*Agnel*, & des *Moutons* d'or à la grande, ou à la petite fabrique.

[b] L'ancienne monnoie des Grecs & des Romains, portoit l'empreinte d'un Bœuf. Voy. la 2de. Part. Liv. IV. Chap. IV. = Voyez auſſi *Plin.* l. 33. ſect. 13. p. 610. = *Plut.* t. 2. p. 274. F.

de la monnoie frappée & marquée fût bien général.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Au ſurplus, je ne penſe pas que l'invention de ces premieres eſpéces ait demandé beaucoup d'effort & de ſagacité. Les anciennes monnoies ont pû être ſimplement coulées dans des moules, ou tout au plus frappées au marteau. Je les comparerois volontiers aux monnoies du Japon & de quelques autres peuples de l'Orient. Ce ſont des eſpéces de lingots d'or ou d'argent très-groſſierement travaillés. On les marque avec le marteau d'une certaine empreinte qui aſſure leur titre & leur poids [a]. La fabrication de ces ſortes d'eſpéces n'exige ni beaucoup de façon ni beaucoup d'adreſſe. Je crois auſſi qu'anciennement les piéces de monnoie n'étoient reçues couramment que dans les Etats où elles étoient frappées. Lorſqu'on les faiſoit paſſer en payement dans d'autres contrées, on étoit alors dans l'uſage de les peſer. Ce qui m'engage à penſer ainſi, c'eſt que les freres

[a] Voyez *Chardin*, t. 4. p. 279, 280. = *Tavernier*, t. 4. p. 337. = Hiſt. gén. des Voyages, t. 10, Planche 1. n°. VI. Planche 4. n°. IX. Planche 6. n°. XII. = *Bianchini*, Iſtor. Univ. p. 522. = Tab. B. N. 18. *ad* Cap. 31.

de Joseph, rapportant, à leur retour en Egypte, l'argent que ce Patriarche avoit fait remettre dans leurs sacs, ils lui disent qu'ils rapportent cette somme au même poids qu'ils l'avoient trouvée [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que dès le tems de Jacob, le commerce s'étendoit en différens pays, & rouloit sur différens objets. Les Ismaëlites & les Madianites auxquels Joseph fut vendu par ses freres, venoient du pays de Galaad, & alloient en Egypte vendre leurs marchandises [b]. Elles consistoient en des aromates, de la résine & d'autres productions précieuses [c]. Un pareil trafic suppose nécessairement un commerce réglé & suivi depuis quelque tems: ces sortes de marchandises ayant plus de rapport au luxe qu'aux nécessités réelles. L'achat que ces Marchands firent de Joseph pour le vendre en Egypte [d], montre encore que dès lors le trafic des esclaves étoit fort en usage dans plusieurs contrées.

On voit aussi que très-anciennement

[a] *Gen.* c. 43. ℣. 21.
[b] Ibid. c. 37, ℣. 25.
[c] Ibid.
[d] ibid. ℣. 36.

il se faisoit un grand commerce de bled en Egypte. Ce Royaume, dans les tems de disette, étoit la ressource de tous les pays circonvoisins. Durant les sept années de stérilité qui affligerent la Palestine & les contrées adjacentes, l'Egypte, par les soins de Joseph, se trouva en état de fournir du bled à tous les étrangers qui furent y en chercher [a]. La correspondance étoit même alors si bien établie, que Jacob ne tarda pas à en être informé [b], quoique la demeure de ce Patriarche fût assez éloignée de l'Egypte.

Quant à la maniere dont on pouvoit commercer dans les premiers tems, il faut distinguer le commerce de terre d'avec celui de mer.

Le commerce par terre est, sans contredit, le premier dont on se sera occupé. Il a dû néanmoins se passer quelque tems avant qu'on ait pu l'exercer sûrement & facilement. Il a fallu d'abord inventer l'art de dompter les animaux, & celui de s'en servir commodément pour transporter les marchandises. Il a fallu ensuite faire des chemins, & pour

[a] Ibid. c. 42. ℣. 1 & 5.
[b] Ibid.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

cet effet trouver les moyens de vaincre les obstacles que la nature opposoit à la communication des différentes contrées de cet univers. Sémiramis s'étoit, dit-on, appliquée à faire pratiquer des routes dans toute l'étendue de son Empire [a]. C'est le plus ancien exemple que l'histoire fournisse de pareils travaux. Cependant comme il y a eu plusieurs Princesses de ce nom [b]; je n'oserois assurer que c'est à l'ancienne Sémiramis, l'épouse de Ninus, qu'on doit attribuer les magnifiques ouvrages dont parlent plusieurs Ecrivains.

Si l'on s'en rapportoit aux Auteurs de l'antiquité, on devroit placer aussi sous l'époque que nous parcourons présentement, l'art de construire des ponts, art si nécessaire pour la facilité du commerce. Hérodote dit que Ménès, un des premiers Souverains de l'Egypte, avoit fait bâtir un pont sur un des bras du Nil [c]. Diodore attribue aussi à l'ancienne Sémiramis la construction de ce pont magnifique qui traversoit l'Euphrate à Babylone [d]: je n'in-

[a] *Diod.* l. 2. p. 126, 127. = *Strabo*, l. 16. p. 1071. = *Polyæn. Strat.* l. 8. c. 26.

[b] Tom. I. Liv. II. Chapitre V. p. 359.

[c] L. 2. n. 99.

[d] Ibid. p. 121.

sisterai point sur la réalité de ces faits. J'ai déja dit jusqu'à quel point je croyois qu'on y pouvoit compter. Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On pourroit mettre encore au nombre des inventions qui ont dû précéder l'établissement du commerce par terre, celle des voitures propres à transporter des fardeaux & les marchandises d'une certaine pesanteur. Mais je ne vois pas que dans l'antiquité on ait fait beaucoup d'usage de ces sortes de machines pour voiturer les marchandises. Il n'en est point question dans les anciens Auteurs, & il est certain qu'encore aujourd'hui on ne s'en sert point dans le Levant. C'est néanmoins dans ces contrées que le commerce a pris naissance.

Il paroît que dès les tems les plus reculés, on employoit dans ces pays les bêtes de somme au transport des marchandises. On se servoit de chameaux pour les longues traites. Les Ismaëlites & les Madianites auxquels Joseph fut vendu, étoient montés sur des chameaux [a]. Je crois trouver, au surplus, dans les circonstances de cette histoire, une image de la maniere dont le commerce par terre s'exerce encore au-

[a] *Gen. c. 37. ℣. 25.*

jourd'hui dans le Levant. Plusieurs Marchands s'attroupent & forment, par leur réunion, ce qu'on appelle une caravane; & c'est, à ce qu'il me semble, ce que l'Ecriture donne à entendre de ces Ismaëlites & de ces Madianites qui acheterent Joseph. Le Livre de Job peut aussi servir à prouver l'ancienneté de cet usage. Il y est parlé des chemins de Thèma & de Saba [a], c'est-à-dire, des caravanes qui partoient de ces deux villes d'Arabie.

Ire. PARTIE Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On voit encore les bêtes de somme employées dans le voyage que les enfans de Jacob entreprirent pour aller acheter du bled en Egypte. Ils y furent par terre, & Moïse dit qu'ils se servirent d'ânes pour leur traite [b]. On n'ignore pas que dans les pays chauds, ces sortes d'animaux sont presque aussi estimés que les chevaux & les mulets. Ils sont infiniment supérieurs à ceux de nos climats.

Un des plus grands obstacles que ceux qui se seront mêlés du commerce par terre auront eu à vaincre, a été la

[a] *Gen.* c. 6. ℣. 19. = Voyez le P. *Calmet*, loco cit.

[b] Chap. 42. ℣. 26. = Voyez aussi c. 45. ℣. 21 & 23.

difficulté de trouver de quoi ſubſiſter, & où ſe loger dans leur route. Il falloit que les premiers voyageurs portaſſent des proviſions pour ſe nourrir eux & leurs montures. Lorſqu'ils vouloient ſe rafraîchir, ils ſe mettoient probablement le jour à l'ombre de quelques arbres, & la nuit ils ſe retiroient dans quelque caverne. On aura fait enſuite uſage de tentes : chacun portoit la ſienne, qu'il faiſoit dreſſer dans l'endroit le plus commode & le plus agréable de la route ; l'Ecriture nous fournit des exemples de cette pratique en la perſonne d'Abraham. Ce Patriarche voyageoit toujours avec ſa tente [a] : uſage qui ſubſiſte encore aujourd'hui dans tout l'Orient.

A meſure que le commerce ſe ſera étendu, & que les voyages ſeront devenus plus fréquens, on aura ſenti les riſques & les déſagrémens de n'avoir point de gîtes aſſurés. L'eſprit du gain aura ſuggéré alors à quelques particuliers l'idée d'offrir leurs maiſons aux voyageurs moyennant une certaine rétribution. C'eſt ainſi qu'il ſe ſera formé inſenſiblement dans pluſieurs en-

[a] Chap. 12. ℣. 8. c. 13. ℣. 18.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

droits des hôtelleries. Hérodote attribue cette invention aux Lydiens [a], mais il n'en fixe point l'époque. On peut croire cependant que cet uſage remonte à des tems fort anciens. La Monarchie des Lydiens doit être miſe au nombre de celles qui ſe ſont formées dans l'antiquité la plus reculée (1). On voit d'ailleurs que dès le tems de Jacob, l'établiſſement des hôtelleries avoit lieu dans quelques pays [b] : cependant l'ancienne pratique de porter en route de quoi nourrir ſoi & ſes montures ſubſiſtoit encore [c].

On doit comprendre ſous le nom de commerce par terre, celui qui ſe fait par les rivieres & les canaux. L'un

[a] L. 1. n. 94.

(1) Leur premier Souverain qui s'appelloit Manès étoit, dit on, fils de Jupiter & de la Terre. On ſçait ce qu'une pareille expreſſion ſignifie dans le ſtyle des anciens. Ce fut Lydus, un de ſes ſucceſſeurs, qui, ſi l'on en croit les Hiſtoriens profanes, donna à la Lydie le nom ſous lequel cette contrée a été connue dans l'antiquité. Voyez *Herod.* l. 1. n. 7. l. 4. n. 45. l. 7. n. 74. = *Dionyſ. Halicarn.* l. 1. p. 21.

Mais il me paroit plus vraiſemblable de rapporter l'origine de ce nom à *Lud*, fils de Japhet. C'eſt le ſentiment de Joſephe, de Saint Jerôme & de pluſieurs Auteurs, tant anciens que modernes. Voyez *Bochart*, Phaleg. l. 4. c. 26. & le P. *Calmet*, t. 1. p. 300.

[b] *Gen.* c. 42. ℣. 27. = Voyez auſſi *Exod.* c. 4. ℣. 24.

[c] *Gen.* c. 45. ℣. 21. & 23. c. 42. ℣. 27.

doit être à peu-près auſſi ancien que l'autre. C'eſt vraiſemblablement ſur le bord des rivieres qu'auront été fondées les premieres villes. Il falloit pourvoir à la ſubſiſtance de leurs habitans. On ne tarda pas à reconnoître l'utilité dont pouvoient être, à cet égard, les fleuves & les rivieres. La néceſſité aura bientôt fourni les moyens d'en profiter. Cette découverte même n'a pas dû ſe faire attendre long-tems. Mille haſards, mille occaſions auront offert aux yeux des premiers hommes des morceaux de bois flottans ſur l'eau. Il a été facile, d'après cette connoiſſance, d'imaginer d'en raſſembler un certain nombre, de les réunir par des liens, & d'en conſtruire un radeau. Après avoir éprouvé que cet aſſemblage ſe ſoutenoit ſur l'eau, il fut également aiſé de s'appercevoir qu'à proportion de ſa grandeur cette machine ſupportoit une charge plus ou moins peſante. L'expérience aura enfin appris l'art de diriger ces eſpéces de bâtimens, les ſeuls dont on aura fait uſage dans les premiers tems [a].

[a] Voyez *Conon.* Narrat. 21. apud *Phot.* p. 433. = *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 417. l. 12. ſect. 42.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Aux radeaux auront ſuccédé probablement les pyrogues, c'eſt-à-dire, des troncs d'arbre creuſés par le moyen du feu, comme le pratiquent encore les ſauvages [a]. Cette ſeconde ſorte de bâtimens étoit & plus commode & plus sûre que les radeaux. Les effets qu'on y mettoit couroient moins de riſque d'être enlevés ou gâtés par l'eau. Dans l'antiquité on a fait un grand uſage des canots conſtruits d'un ſeul tronc d'arbre [b]. Ces bâtimens étoient connus ſous le nom de *Monoxyles* [c]. Sanchoniaton dit qu'Ouſoüs, un des plus anciens héros de la Phénicie, s'étant ſaiſi d'un arbre à demi-brûlé, en coupa les branches, & eut le premier la hardieſſe de s'expoſer ſur les eaux [d].

Les arbres aſſez gros, pour que de leur tronc on en puiſſe faire des bâtimens d'une certaine capacité, ne ſe trouvent pas abondamment dans tous

p. 668. = *Agatarchid.* apud *Phot.* p. 1324. = *Iſidor.* Orig. l. 19. c. 1.

[a] Rec. des Voyages au Nord, t. 9. p. 272. = Hiſt. de la Virginie, l. 3. c. 13. p. 315. = Voyages de Dampier, t. 1. p. 93.

[b] Voy. *Virgil.* Georg. l. 1. v. 136. = hiſt. de la Chine, t. 1. p. 42.

[c] Voyez *Plato*, de Leg. l. 12. p. 995. = *Plin.* l. 6. ſect. 26. p. 328.

[d] Apud *Euſeb.* Præp. Evang. l. 1. p. 35. A.

les pays ni dans tous les cantons. Il a donc fallu chercher les moyens d'imiter ces ſortes de bateaux naturels, & trouver l'art d'en conſtruire avec différentes piéces de bois, qui raſſemblées euſſent une ſolidité convenable & une capacité ſuffiſante. Pluſieurs nations de l'antiquité ſe ſervoient de canots compoſés de petites baguettes de bois pliant, diſpoſées en forme de claies, & couvertes de cuir [a]. Ces eſpéces de bâtimens ſont encore en uſage ſur la mer rouge [b]. Les barques des peuples de l'Iſlande ſont formées de longues perches croiſées & attachées avec des liens de barbes de baleines. Elles ſont garnies de peaux de chien de mer couſues avec des nerfs au lieu de fil [c]. Les canots des ſauvages de l'Amérique ſont faits d'écorces d'arbres. Je crois cependant qu'on n'aura pas tardé à trouver l'art de faire des bâtimens de pluſieurs planches aſſemblées & réunies, ſoit avec des liens,

[a] Cæſ. de Bell. Civ. l. 1. n. 51. = *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 417. = *Strabo*, l. 3. p. 234. l. 16. p. 1124. = Voyez *Scheff.* de Milit. Nav. l. 1. c. 3. p. 26.

[b] *Pietro d'ella Valle*, t. 1. p. 269.

[c] Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 208 & 210.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſoit avec des chevilles de bois. Bien des peuples nous offrent encore des modèles de l'une & de l'autre de ces conſtructions [d].

De ſimples perches & un aviron ſuffiſoient pour la manœuvre de ces bâtimens. C'eſt ainſi que, même dès les premiers tems, les hommes auront pû naviger ſur les rivieres, conduire & tranſporter facilement leurs marchandiſes d'une contrée dans une autre.

L'expérience les ayant enhardis peu à peu, ils auront enfin oſé s'expoſer ſur la mer. Examinons comment & par quels degrés les peuples ont pû apprendre à ſe conduire ſur ce terrible élément. C'eſt à l'invention de cet art que le commerce doit ſes plus grands progrès. De tous ceux que l'eſprit humain a enfantés, il n'y en a point dont il doive à plus juſte titre ſe glorifier. On pourroit dire même de la navigation, qu'elle paroît en quelque ſorte ſurpaſſer les bornes de notre intelligence & les reſſources de notre ſagacité.

[d] Lettr. Edif. t. 18. p. 195.

CHAP. SECOND.

CHAPITRE SECOND.

De la Navigation.

IL ſe préſente bien des conjectures ſur l'origine de la Navigation. Pluſieurs évenemens ont pu donner naiſſance à cet art. Les bords de la mer ſont en quantité d'endroits ſemés d'iſles peu éloignées du continent. La curioſité a pû inſpirer naturellement le deſir d'y paſſer. On s'y ſera porté d'autant plus volontiers, que ces ſortes de trajets ne paroiſſoient ni bien longs ni bien difficiles. On les aura tentés. La réuſſite d'un premier eſſai en aura fait haſarder un ſecond. Pline rapporte qu'anciennement on ne navigeoit qu'entre les iſles & ſur des radeaux [a].

La pêche à laquelle pluſieurs nations ſe ſont adonnées dès la plus haute antiquité, peut auſſi avoir contribué à l'origine de la navigation. Je pencherois cependant aſſez à croire que les premieres notions de cet art ſont dûes aux peuples établis proche de l'embou-

[a] L. 7. ſect. 57. p. 417.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

chure des rivieres qui tomboient dans la mer. Navigeans sur ces fleuves, il leur sera bientôt arrivé de se voir portés dans la mer, soit par le courant, soit par la tempête, soit même à dessein. Ils auront d'abord été effrayés de l'impétuosité des flots & des dangers dont les vagues les menaçoient. Mais revenus de leur premiere terreur, ils auront promptement senti les avantages que la mer pouvoit leur procurer. Ils se feront en conséquence appliqués à trouver les moyens d'y pouvoir naviger.

De quelque maniere que les hommes se soient familiarisés avec ce terrible élément, il est certain que les premiers essais de la navigation remontent à des tems très-reculés. Moïse nous apprend que les petits-fils de Japhet passerent dans les isles voisines du continent, & s'en emparerent [a]. Il n'est pas douteux aussi qu'il n'ait passé de fort bonne heure des colonies d'Egypte dans la Grece [b]. Sanchoniaton enfin attribue aux Cabires l'art de construire des vaisseaux, & la gloire d'avoir en-

[a] *Gen.* c. 10. ℣. 5.
[b] Voyez Tome I. Liv. I. Art. V. p. 134, 135.

trepris des voyages maritimes [a]. L'ancienne tradition des Phéniciens faiſoit les Cabires contemporains des Titans [b].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

J'ai expoſé dans le Chapitre précédent quelle avoit été probablement la premiere forme des bâtimens dont on a fait uſage pour naviger ſur les rivieres & ſur les lacs. Tels auront été auſſi les premiers navires. Mais l'expérience aura bientôt appris qu'on devoit mettre de la différence entre la conſtruction des bâtimens propres à voguer ſur les rivieres, & celle des bâtimens deſtinés à la mer. Il a donc fallu étudier la forme qu'on devoit donner aux navires pour les rendre fermes & capables de réſiſter à l'impétuoſité des flots. Il a fallu enſuite chercher la maniere de les conduire & de les diriger en tous ſens avec aiſance & ſûreté. Les rames & les avirons auront été d'abord les ſeuls moyens qui ſe ſeront préſentés. L'idée d'ajouter un gouvernail aux vaiſſeaux a dû ſe préſenter plus tard. Les anciens penſoient que les nageoires des poiſſons avoient fourni les modèles des rames & des avirons. Ils croyoient auſſi

[a] Apud *Euſeb.* Præpar. Evang. l. 1. p. 36. A.
[b] Ibid.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

que l'idée du gouvernail avoit été priſe d'après la maniere dont les oiſeaux ſe ſervent de leur queue pour diriger leur vol[a]. Aux voiles près, la forme des navires me paroîtroit copiée ſur celle des poiſſons. Les avirons & le gouvernail ſont aux vaiſſeaux ce que les nageoires & la queue ſont aux poiſſons. Ce ſont au reſte des conjectures plus ou moins vraiſemblables, & qu'il eſt fort peu important d'approfondir.

Quant aux voiles, l'action du vent dont les effets ſont ſi ſenſibles & ſi fréquens, auroit pû en enſeigner l'uſage de fort bonne heure. Mais l'art de les ajuſter & de les diriger ne ſe ſera préſenté que difficilement. Je penſe que de toutes les parties qui entrent dans la conſtruction d'un vaiſſeau, la voilure eſt la derniere qu'on aura connue. J'en juge ainſi d'après la pratique des Sauvages & des peuples groſſiers, qui n'emploient que les rames & les avirons, ſans faire aucun uſage des voiles. Il en aura été de même originairement. Les premiers navigateurs n'alloient que le long des côtes. Ils évitoient ſoigneuſement de s'en éloigner

[a] *Plin.* l. 10. ſect. 12. p. 551.

& de perdre la terre de vûe. Dans cette position, l'usage des voiles leur auroit été plus contraire qu'utile. Il a fallu l'expérience de quelques siécles pour apprendre aux navigateurs l'art de faire servir les vents à la route d'un vaisseau.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Si l'on s'en rapportoit cependant à l'ancienne tradition des Egyptiens, l'usage de s'aider du vent par le moyen des mâts & des voiles, remonteroit à une très-haute antiquité. Ils faisoient honneur de cette découverte à Isis [a]. Mais indépendamment du peu de croyance que méritent la plûpart des faits dont les Anciens ont chargé l'histoire de cette Princesse, on verra dans un moment qu'une pareille découverte ne peut guères être attribuée aux Egyptiens.

On a dû chercher de bonne heure les moyens d'arrêter les vaisseaux sur la mer, & de les tenir en état dans leur mouillage. On aura commencé par se servir de différens expédiens. On employoit dans les premiers tems de grosses pierres, des paniers, des sacs remplis de sable ou d'autres matieres pe-

[a] *Hygin.* Fab. 277. = *Cassiod.* Var. l. 5. Ep. 17.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſantes [a]. On les attachoit à des cordes, & on les deſcendoit dans la mer. Ces moyens ont pû ſuffire dans les premiers âges, où les bâtimens, dont on faiſoit uſage, n'étoient que de ſimples barques fort minces & fort légeres. Mais à meſure que la navigation s'eſt perfectionnée, & qu'on a conſtruit des vaiſſeaux d'une certaine force, il a fallu trouver d'autres machines pour les arrêter. Nous ignorons dans quel tems, & par qui a été inventée l'anchre; cette machine ſi ſimple, mais en même tems ſi admirable. On ne trouve rien de précis ſur ce ſujet dans les Anciens [b]. Ils s'accordent ſeulement à placer cette découverte dans les ſiécles aſſez poſtérieurs à ceux dont je parle. Du ſurplus, ils l'attribuent à différens perſonnages. Je penſe qu'il en aura été de l'anchre comme de pluſieurs autres machines qui ont pû avoir été inventées à-peu-près dans le même tems, en différens pays. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les premieres anchres n'é-

[a] *Apollon.* Argonaut. l. 1. v. 955. = *Plin.* l. 36. ſect. 23. p. 741. = Voyez le Tréſor d'Etienne au mot Ἄγκυρα.

[b] Voyez *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 418. *Pauſ.* l. 1. c. 14.

toient point de fer : elles étoient de pierres [a], ou même de bois [b]. On chargeoit ces dernieres de plomb. On l'apprend de pluſieurs Auteurs, & entre autres de Diodore. Cet Auteur raconte que les Phéniciens ayant ramaſſé, dans les premiers voyages qu'ils firent en Eſpagne, une plus grande quantité d'argent que leurs vaiſſeaux n'en pouvoient contenir, ils ôterent le plomb qui étoit dans leurs anchres, & mirent en place l'argent qu'ils avoient de trop [c]. Diſons encore que ces premieres anchres n'avoient qu'un ſeul crochet. Ce ne fut, dit-on, que bien des ſiécles après ceux dont il s'agit préſentement, qu'Anacharſis inventa l'anchre à deux pattes [d].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Toutes différentes eſpéces d'anchres ſont encore à préſent en uſage dans pluſieurs pays. Les habitans de l'Islande [e], ceux du Bander-Congo [f], ſe ſervent d'une groſſe pierre trouée & traverſée d'un fort bâton. A la Chine,

[a] *Stephan. Byſant.* voce Ἄγκυρων, p. 15.
[b] *Arrian.* Peripl. Pont Eux. p. 121.
[c] L. 5. p. 358.
[d] *Strabo*, l. 7. p. 464. = *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 418.
[e] Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 1. p. 263.
[f] *Gemelli*, Giro del Mondo, t. 2. p. 294.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

au Japon, à Siam, aux Manilles, on n'emploie que des anchres de bois, auxquelles on attache de groſſes pierres [a]. Dans le Royaume de Calécuth, elles ſont de pierres, &c. [b]. L'ignorance où ont été ſi long-tems les premiers hommes, & dans laquelle ſont encore pluſieurs peuples ſur l'art de travailler le fer, a occaſionné toutes ces pratiques informes & groſſieres.

Quoiqu'originairement on ſuivît les côtes, autant qu'il étoit poſſible, & qu'on évitât ſoigneuſement de perdre la terre de vûe, cependant il a dû arriver, même dès les premiers tems, que dans pluſieurs occaſions l'orage & la tempête auront jetté des navires en pleine mer, & les auront écartés de leur route. L'embarras où ſe ſeront trouvés alors les premiers navigateurs, aura fait chercher quelques moyens de pouvoir ſe reconnoître dans de pareilles circonſtances. On aura bien-tôt ſenti que l'inſpection du ciel étoit la ſeule reſſource dont on pût s'aider.

[a] Lettr. Edif. t. 14. p. 12. = Voyag. des Holland. t. 2. p. 77 & 83. = Hiſt. gén. des Voyages, t. 8. p. 308. = *Schouten*, t. 1. p. 84.

[b] *Scheffer*. de Milit. Nav. l. 2. c. 5. p. 148.

C'eſt ainſi vraiſemblablement que ſera venue l'idée d'appliquer les ſpéculations de l'Aſtronomie aux uſages de la Navigation.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Dès les premiers momens qu'on fit attention à la marche des corps céleſtes, on dut remarquer qu'il y avoit dans cette partie du ciel, où le ſoleil ne monte jamais, certaines étoiles qu'on voit paroître conſtamment toutes les nuits. Leur poſition, par rapport au globe terreſtre, étoit facile à déterminer. Elles ſe montroient à la gauche de l'Obſervateur tourné en face de l'Orient. Ces étoiles indiquant toujours le même côté du monde, les navigateurs ne furent pas long-tems ſans reconnoître l'utilité qu'ils pouvoient tirer de cette découverte. Ils ſentirent que pour ſe remettre dans leur route, après en avoir été écartés par la tempête, il falloit gouverner de façon à remettre le vaiſſeau dans ſa premiere ſituation à l'égard de ces étoiles qu'ils voyoient réguliérement toutes les nuits.

L'antiquité faiſoit honneur de cette découverte aux Phéniciens [a], peuple

[a] Voyez *infrà*, p. 228 & 229.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

aussi industrieux qu'entreprenant. La grande Ourse aura été vraisemblablement le premier guide que ces anciens navigateurs auront choisi. Cette constellation se fait aisément distinguer & par l'éclat & par l'arrangement des étoiles qui la composent. Voisine du pole, elle ne se couche presque point pour les lieux que les Phéniciens fréquentoient. Nous ignorons le tems auquel ils ont commencé à faire usage des étoiles du Nord, pour diriger leurs navigations. Mais cette connoissance ne peut être que fort ancienne. Il est parlé de la grande Ourse dans Job [a], qui paroît avoir beaucoup fréquenté les commerçans & les navigateurs [b]. Le nom même sous lequel cette constellation étoit connue chez les anciens habitans de la Grece, & les contes qu'ils débitoient sur son origine, prouvent que l'usage de s'en servir pour la navigation remonte aux tems les plus reculés [c].

Au surplus, l'observation des étoiles de la grande Ourse étoit un moyen bien

[a] Voy. Tome VI. notre Dissertation sur les Constellations dont il est parlé dans son Livre.

[b] Voyez *suprà*, Liv. III. Chap. II. p. 150.

[c] Voyez *Bianchini*, Istor. Univ. p. 295. = Spectacle de la nature, t. 4. p. 317, &c.

imparfait & bien peu sûr pour diriger la route d'un vaisseau. Cette constellation en effet ne peut indiquer le pole que d'une maniere vague & confuse. Sa tête n'en est point assez proche, & ses extrémités s'en éloignent de quarante degrés & davantage. Cette vaste étendue produit des aspects bien différens, soit à différentes heures de la nuit dans le même tems de l'année, soit à la même heure dans les différentes saisons. La variation ne pouvoit qu'augmenter considérablement, lorsqu'il s'agissoit de la réduire à l'horison où se rapportent nécessairement les routes des navigateurs. Il falloit se régler par l'estime de cette différence, opération qui devoit occasionner bien des méprises & des erreurs, dans des tems où une routine grossiere tenoit lieu des méthodes géométriques & des tables qui n'ont été inventées que bien postérieurement.

La navigation a dû être long-tems à parvenir à quelque sorte de perfection. Il n'y a point de profession qui exige autant de connoissances & de réflexions que celles de marin. Les pratiques les plus ordinaires de la navigation dépen-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

dent de pluſieurs branches de différentes ſciences; l'art de naviger eſt un des plus compliqués qu'on connoiſſe. Il paroît cependant que même dès les ſiécles qui nous occupent préſentement, certains peuples avoient fait quelques progrès dans la marine. On ne doit & on ne peut attribuer ces découvertes qu'à l'ardeur dont les peuples en queſtion ont été animés par le commerce, & à l'activité avec laquelle ils ont cherché à l'étendre.

ARTICLE PREMIER.

Des Phéniciens.

CEUX des deſcendans de Noé qui ſe fixerent ſur les côtes de la Paleſtine, paroiſſent avoir été très-certainement des premiers qui ayent trouvé l'art de faire ſervir la Navigation au Commerce. Ces peuples ſont connus dans l'Ecriture ſous le nom de Chanaéens [a], mot qui dans la langue Orientale ſignifie *Marchands* [b]. Ce ſont les mêmes

[a] *Num.* c. 13. *v.* 30.
[b] Voy. *Braun.* de Veſtitu Sacerdot. Hebr. p. 251. = L'Hiſt. Univerſ. t. 1. p. 219.

que les Grecs ont depuis nommés Phéniciens [a]. Sidon qui fut originairement leur capitale [b], doit sa fondation à l'aîné des fils de Chanaan [c]. Elle a joui long-tems de l'Empire de la Méditerranée [d]. C'est ce dont il est aisé de se convaincre, en lisant les auteurs de l'antiquité. Homère, suivant la remarque de Strabon, ne parle jamais que de Sidon [e], & il donne assez à entendre que le plus grand commerce étoit originairement entre les mains de ses habitans. Cette ville se vit ensuite effacée par Tyr sa colonie [f], mais ce ne fut que dans les siécles bien postérieurs à ceux dont il s'agit présentement.

Les Phéniciens, c'est ainsi que je nommerai désormais ces peuples, habitoient un pays stérile & ingrat; mais ils trouverent dans leur industrie les se-

[a] Ibid. p. 576. t. 2. p. 53 & 61. = *Marsh.* p. 290. = *Calmet*, t. 1. p. 272. t. 3. p. 131. = Mém. de Trév. Juillet 1704. p. 2184. Juin, 1705. pag. 1039.

[b] *Marsh.* p. 290. = Hist. Univ. t. 2. p. 55 & 74. = *Bochart*, Phaleg. l. 4. c. 37.

[c] *Gen.* c. 10. ℣. 15 & 19. = *Joſ.* Antiq. l. 1. c. 6.

[d] *P. Mela*, l. 1. c. 12. = *Strabo*. l. 16. p. 1097.

[e] L. 16. p. 1097.

[f] *Iſaïas*, c. 23. ℣. 12. = *Juſtin*. l. 18. c. 3.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

cours & les reſſources que la nature ſembloit leur avoir refuſé. Ils s'appliquerent à cultiver les arts, & bientôt ils y firent les plus grands progrès. Les manufactures & les ouvrages de goût ſont la partie dans laquelle les Phéniciens paroiſſent avoir ſingulierement excellé (1). Le commerce fut en conſéquence l'objet capital de cette nation. Elle paſſoit dans l'antiquité pour en en avoir montré l'art & la pratique aux autres peuples [a]. On lui fait encore honneur de l'invention des poids & des meſures [b], de l'Arithmétique [c], & de l'Ecriture [d]. Les anciens enfin étoient perſuadés que les Phéniciens avoient trouvé les premiers l'art de dreſſer des comptes [e], de tenir des re-

(1) Voyez *Bochart*, in Phaleg. l. 4. c. 35. p. 343.

Sidon étoit renommée pour la fabrique des toiles de lin, des tapis & des voiles précieux, pour l'art de travailler les métaux, pour la maniere de couper le bois & de le mettre en œuvre, pour l'invention du verre, &c.

Tyr ſe rendit célébre par l'art de teindre les étoffes, & particuliérement par l'invention de la pourpre, par le ſecret de travailler l'yvoire, &c.

[a] *Dionyſ. Perieget.* v. 908. = Voyez auſſi *Huet*, Hiſt. du Commerce, p. 65.

[b] *Polydor.* Virgil. l. 1. c. 19.

[c] Voy. *ſuprà*, Liv. III. Chap. II. Art. I. p. 45.

[d] Tome I. Liv. II. Ch. VI. p. 386.

[e] *Strabo*, l. 16. p. 1098. l. 17. p. 1136. = *Dionyſ. Perieget.* v. 908.

gîtres, & en un mot tout ce qui regarde la factorerie.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Avec de pareilles diſpoſitions pour le commerce, ces peuples ouvrirent bientôt les yeux ſur les avantages que la mer pouvoit leur procurer par rapport à cet objet. Auſſi ont-ils été regardés dans l'antiquité comme les inventeurs de la navigation [a]. La nature avoit formé ſur leurs côtes pluſieurs ports très-ſûrs & très-commodes. Voiſins du Liban & de quelques autres montagnes, ils étoient à portée d'en tirer facilement des bois de conſtruction. Les Phéniciens ſçurent profiter de toutes ces reſſources. Le ſuccès ayant répondu à leurs premieres entrepriſes, ils établirent dans peu de ſiécles le commerce le plus étendu ſur la Méditerranée [b].

Il paroît que dès le tems d'Abraham, on regardoit les Phéniciens comme un peuple aſſez puiſſant [c]. Il eſt certain encore que dès les mêmes ſiécles, ils avoient couru les côtes de la Grece.

[a] *Dionyſ. Perieget.* v. 907. = *Tibull.* l. 1. Eleg. 7. v. 20.

[b] *Sanchon.* apud *Euſeb.* Præpar. Evang. l. 1. p. 37. B. = *Diod.* l. 5. p. 345.

[c] *Gen.* c. 12. ỳ. 6

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On leur reprochoit d'y avoir enlevé Io fille d'Inachus [a]. Ce Prince régnoit vers le tems de la naiſſance d'Iſaac. On voit enfin qu'il eſt fait mention du commerce maritime de ces peuples dans les dernieres paroles que Jacob adreſſe à ſes enfans [b]. On ne peut donc pas douter, que dès les premiers ſiécles après le déluge, les Phéniciens n'ayent exercé un commerce aſſez étendu. C'eſt au ſurplus tout ce qu'on en peut dire quant à ce moment. Car la maniere dont ils le faiſoient, les objets particuliers ſur leſquels rouloit leur trafic, tout le détail; en un mot, nous en eſt abſolument inconnu. Nous n'avons même que des notions fort imparfaites ſur les contrées que les vaiſſeaux Phéniciens pouvoient fréquenter dans les premiers âges. Il ſeroit inutile par conſéquent de vouloir s'étendre davantage ſur cet article.

Nous ne ſommes pas mieux inſtruits de la maniere dont ces peuples navigeoient alors. Nous ignorons quelles ont été leurs premieres découvertes, & les progrès qu'ils ont pû faire ſucceſſivement dans la marine. Il n'en reſte

[a] *Herod.* l. 1. n. 1.

[b] *Gen.* c. 49. ℣. 13. = Voy. auſſi *Judic.* c. 5. ℣. 17.

aucune trace dans les monumens de l'antiquité. Les Auteurs anciens ne s'expriment jamais ſur ce ſujet qu'en termes vagues & généraux. Ils nous apprennent ſeulement, comme je l'ai déja dit, que les Phéniciens avoient reconnu des premiers, l'avantage & l'utilité qu'on pouvoit tirer de l'obſervation des aſtres pour diriger la route d'un vaiſſeau [a]. Je traiterai cette matiere plus particuliérement dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage. J'entrerai auſſi alors dans quelque détail ſur la forme de leurs vaiſſeaux.

[a] *Dionyſ. Perieget.* v. 207. = *Strabo*, l. 16. p. 1098. = *Plin.* l. 5. ſect. 13. p. 259. l. 7. ſect. 57. p. 418. = *P. Mela*, l. 1. c. 12. = *Propert.* l. 2. Eleg. 27.

ARTICLE SECOND.

Des Egyptiens.

ON ne doit pas mettre les Egyptiens au nombre des peuples qui auront fait de bonne heure quelque découverte dans la navigation. Leur façon de penſer, dans les anciens tems, étoit entiérement contraire aux entrepriſes maritimes. Ils avoient une averſion extrême pour la mer, & regardoient comme

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des impies ceux qui osoient s'y embarquer (1). Ces idées leur étoient suggérées par la superstition. Dans leur ancienne Théologie, la mer étoit l'emblême de Typhon, l'ennemi juré d'Osiris. De-là cette horreur que les Prêtres Egyptiens conserverent toujours pour cet élément, & pour tout ce qu'il produit, jusqu'à ne vouloir point user de sel, ni manger de poisson [a]. Ils évitoient aussi d'avoir aucune liaison avec les mariniers, maxime qu'ils suivirent constamment, lors même que le reste de la nation se fut mis à pratiquer la mer [b].

D'autres motifs ont dû encore empêcher les premiers habitans de l'Egypte de s'adonner à la navigation. Cette contrée ne produit point de bois propre à la bâtisse des vaisseaux [c]. Les côtes d'Egypte sont d'ailleurs mal-saines,

(1) Les Perses pensent encore de même. Ils n'ont point de Commerce maritime, & traitent d'athées ceux qui vont sur mer.

[a] *Plut.* t. 2. p. 363. = *Herod.* l. 2. n. 37.

[b] *Plut.* loco cit. Ce sont peut-être les Egyptiens qu'Homere a voulu désigner lorsqu'il parle d'un peuple qui ne connoissoit point la Navigation, & ne faisoit aucun usage du sel. *Odyss.* l. 11. v. 121 &c.

[c] *Plin.* l. 16. sect. 76. p. 35. = Voyage d'Egypte par Granger, p. 12 & 19.

& il y a peu de bons ports [a]. La politique enfin des anciens Souverains de ce royaume étoit entierement oppoſée au commerce maritime. Ils fermoient l'entrée de leurs ports aux étrangers [b]. Naucratis étoit le ſeul endroit dont l'accès leur fût permis. Cette ville communiquoit à la mer par l'embouchure de Canope. Si un vaiſſeau abordoit dans quelqu'une des autres bouches du Nil, l'équipage devoit d'abord faire ſerment qu'il y étoit entré malgré lui. Après cette cérémonie, on faiſoit deſcendre le navire à l'embouchure de Canope. Lorſque le vent y mettoit obſtacle, on déchargeoit les marchandiſes dans des barques qui côtoyoient le Delta, juſqu'à ce qu'elles euſſent gagné Naucratis [c]. On en uſe de même encore à préſent au Japon [d].

On peut aſſûrer qu'en général les Egyptiens ne s'occupoient guères du commerce. Les hommes ne daignoient pas s'en mêler. On abandonnoit ce ſoin aux femmes [e]. D'ailleurs ces peuples

[a] *Diod.* l. 1. p. 36. = *Strabo*, l. 17. p. 1174.
[b] *Diod.* l. 1. p. 78. = *Strabo*, l. 17. p. 1142.
[c] *Herod.* l. 2. n. 179.
[d] *Kæmpfer*, Hiſt. du Japon, t. 2. p. 78.
[e] *Herod.* l. 2. n. 35.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

avoient pour maxime de ne point ſortir de leur pays [a]. Ils penſoient à cet égard comme on penſoit autrefois à la Chine [b], & comme on penſe aujourd'hui au Japon [c]. Les Egyptiens attendoient que les autres nations vinſſent leur apporter ce dont ils pouvoient manquer [d]; ils étoient d'autant plus tranquilles à cet égard, que l'abondance qui régnoit autrefois dans leur pays ne leur laiſſoit preſque rien à déſirer. Il n'eſt pas étonnant qu'avec de pareils principes ces peuples ne ſe ſoient adonnés que fort tard à la navigation.

Il paroît, à la vérité, que quelques colonies Egyptiennes ont paſſé de fort bonne heure dans la Grece [e]. Mais un petit nombre de particuliers ne doit point faire d'exception à la façon de penſer générale de la nation. D'ailleurs je préſume que ces chefs de colonies étoient des aventuriers qui, mécontens ou bannis peut-être de leur patrie, avoient paſſé ſur des vaiſſeaux Phéni-

[a] *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 354.
[b] *Kæmpfer*, Hiſt. du Japon, t. 2. p. 231.
[c] *Ibid.* p. 176.
[d] *Strabo*, l. 17. p. 1142. = *Lucan.* Pharſal. l. 8. v. 446.
[e] Tome I. Liv. I. Art. V. p. 134 & 135.

ciens [a] : ils le pouvoient aiſément. Dès les ſiécles les plus reculés, la Phénicie a entretenu un commerce ſuivi avec l'Egypte [b]. Le motif enfin de ces colonies n'étoit point le trafic ni la navigation. On n'en peut donc rien conclure en faveur du commerce maritime qui me ſemble avoir été fort négligé par les premiers Egyptiens [c].

Il n'en a pas été de même des peuples qui habitoient également les côtes d'Afrique que baigne la Méditerranée. Pluſieurs traits de l'hiſtoire ancienne montrent qu'ils s'étoient adonnés de bonne heure à la navigation. Atlas, Roi de Mauritanie, paſſoit dans les écrits de quelques auteurs de l'antiquité pour avoir inventé l'art de conſtruire des vaiſſeaux [d]. Le culte de Neptune avoit été apporté de Libye dans la Grece [e]. On ne voit pas cependant que les peuples de ces contrées ayent jamais eu un commerce maritime ni fort étendu ni fort célebre : du moins n'en trouve-

[a] Voyez *Marsh.* p. 109 & 110.

[b] *Herod.* l. 1 n. 1. = = Voyez la 2de. Part. Liv. IV. Chap. II.

[c] Voyez *Herod.* l. 2. n. 50.

[d] *Clem. Alex.* Strom. l. 1. p. 362.

[e] *Herod.* l. 2. n. 50.

1re. PARTIE.

t-on aucune trace dans les écrits des anciens.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il nous reſte beaucoup plus de lumieres ſur le commerce maritime des nations de l'Aſie établies ſur les bords de la mer rouge. Il eſt certain qu'elles s'y ſont appliquées dès les tems les plus reculés. On en trouve des preuves tant dans les écrivains ſacrés que dans les profanes. Ces derniers s'accordent preſque unanimement à regarder Erythras comme l'inventeur de la navigation. Ils placent ſon ſéjour vers la partie orientale de la mer rouge [a]. Cette contrée eſt, à ce que je préſume, la même que l'Ecriture déſigne ſous le nom d'Idumée. Elle avoit été originairement habitée par un peuple nommé Horites ou Horréens [b]. On l'appelloit dans ces premiers tems la terre de Séhir [c]. Les Horites étoient alors gouvernés par pluſieurs chefs [d]. L'établiſſement de ces peuples devoit être très-ancien, puiſqu'ils ſont compris au nombre de ceux que Codor-la-Homor ſubjugua du tems

[a] *Agatarchid.* apud *Phot.* p. 1324. = *Strabo*, L. 16. p. 1125. = *Plin.* l. 7. ſect. 57. p. 417. = *P. Mela*, l. 3. c. 8.

[b] *Gen.* c. 36. ℣. 20 & 22.

[c] Ibid. ℣. 30.

[d] Ibid. ℣. 21-29, 30.

d'Abraham, & avant la naissance d'Isaac [a]. Après la mort de ce Patriarche, Esaü son fils alla fixer sa demeure dans la terre de Séhir [b]. Je pense qu'il y vécut d'abord comme simple particulier [c]; mais par la suite ses enfans ayant battu & détruit les Horréens [d], ils se rendirent maîtres du pays [e]. C'est sans doute en conséquence de cet événement, que la terre de Séhir changea de nom, & fut appellée le pays d'Edom, ou Idumée, du nom d'Esaü [f].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On ne peut pas douter que, dès les premiers siécles, les Horréens ne se soient appliqués à la navigation. C'est par ce moyen qu'ils parvinrent bientôt à exercer un très-grand commerce. On voit que du tems de Job, que je crois contemporain de Jacob [g], leur principal négoce consistoit en or, en pierres précieuses, en corail, en perles & en autres marchandises de prix [h]. Un pareil trafic qui n'a que le luxe pour objet,

[a] Ibid. c. 14. ℣. 6.
[b] Ibid. c. 36. ℣. 8.
[c] Voyez Hist. Univ. t. II. p. 556.
[d] *Deut.* c. 2. ℣. 12.
[e] Voyez Hist. Univ. t. II. p. 557 & 559.
[f] *Gen.* c. 25. ℣. 30. c. 36. ℣. 1.
[g] Voyez notre Dissertation sur Job, Tome VI.
[h] *Job.* c. 28. ℣. 16 & 19.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

prouve évidemment l'ancienneté du commerce & de la navigation chez ces peuples. En général, par la maniere dont Job parle des vaiſſeaux [a], de la pêche de la baleine [b] & des conſtellations [c]; on juge qu'il vivoit avec des peuples dont les entrepriſes maritimes devoient faire la principale occupation [d]. Je crois avoir prouvé que l'Idumée étoit la patrie de Job [e].

A l'égard des nations de la haute Aſie, je ne puis rien dire ni ſur leurs progrès dans la navigation, ni ſur l'état de leur commerce dans ces anciens tems. Ce qu'on lit dans Diodore, de la flotte que Sémiramis fit conſtruire ſur l'Indus, eſt mêlé de trop de fables pour mériter aucune croyance. Le peu qu'on en pourroit recueillir ſeroit, que les habitans de ces contrées n'étoient pas alors fort expérimentés dans la marine. Diodore en effet obſerve que Sémiramis avoit tiré de la Phénicie & de la Syrie les ouvriers qui conſtruiſirent les

[a] Chap. 9. ℣. 26.
[b] Chap. 40. ℣. 25, 26.
[c] Voyez notre Diſſertation ſur les Conſtellations dont il eſt parlé dans Job: Tome VI.
[d] Voy. Newton, Chronol. des Egypt. p. 229.
[e] Voyez notre Diſſertation ſur Job, Tome VI.

barques

barques dont elles se servit pour attaquer le Roi des Indes [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Il seroit bien difficile aussi de rien dire, quant à présent, sur l'état où pouvoient être le Commerce & la Navigation chez les peuples de l'Europe. L'Histoire de cette partie du monde est trop peu connue dans les siécles que nous parcourons maintenant, pour qu'il soit possible de donner quelques notions de tous ces objets : on ne peut pas même proposer des conjectures.

De tous les faits que je viens de rapporter, il résulte que dès les siécles dont il s'agit dans cette premiere Partie, la navigation avoit fait quelques progrès; progrès qu'on doit nécessairement attribuer à l'ardeur avec laquelle plusieurs peuples s'étoient appliqués au commerce; car il n'y a jamais eu que cet objet qui ait pû former les hommes à la mer. J'ajoûterai que le point où nous voyons que les arts étoient déja portés dans certains pays [b] suffiroit seul pour établir la vérité de cette proposition : Les arts sont enfans du luxe, le luxe est produit par les richesses; mais

[a] L. 2. p. 130.
[b] Tome I. Liv. II. Chap. V. pag. 345.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

la véritable ſource des richeſſes c'eſt le commerce, & il ne peut y avoir de commerce ſoutenu, ſans la navigation.

Je ne dirai rien pour le préſent des combats de mer. Aucun fait ne nous indique qu'il s'en ſoit donné dans les ſiécles que nous parcourons préſentement. Il a dû en effet ſe paſſer quelque tems avant que les hommes ſe ſoient rendus aſſez hardis & aſſez expérimentés ſur la mer pour oſer s'y battre. Je ne crois donc pas qu'il y ait eu de vaiſſeaux de guerre dans les premiers tems, & moins encore d'armées navales. On pourroit, tout au plus, ſoupçonner qu'il y auroit eu des pirates, c'eſt-à-dire, quelques navigateurs qui, profitant de la grandeur de leurs vaiſſeaux & de la force de leurs équipages, attaquoient les petits bâtimens incapables de ſe défendre & de réſiſter.

Je penſe auſſi que l'uſage de faire des deſcentes ſur les côtes, & d'en piller les habitans, a pû avoir lieu dès les ſiécles dont il s'agit maintenant. Les anciens navigateurs n'auront probablement pas négligé cette voie de s'enrichir. Elle leur étoit d'autant plus facile que dans ces tems reculés l'art de for-

tifier les villes n'étoit guères connu. J'aurai au surplus occasion dans la seconde Partie de cet Ouvrage, de faire voir combien l'envie de piller & de butiner a dû contribuer originairement au progrès de la Navigation.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob : eſpace d'environ 700 ans.

LIVRE CINQUIEME.

De l'Art Militaire.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'ESPRIT de diſcorde a régné de tout tems ſur la terre. Il y a eu des querelles & des combats dès le moment qu'il y a eu des hommes. Inutilement voudroit-on remonter à l'origine & au principe de leurs premieres diviſions. On ne doit les attribuer qu'à l'envie, ſource de toutes les animoſités. Semblables aux bêtes féroces, les hommes ſe feront diſ-

putés dans les premiers âges leur manger ; la jouissance d'une femme, la possession d'un antre, le creux d'un arbre, ou d'un rocher. Les armes que la nature peut fournir auront été les seules qu'on aura d'abord employées ; la fureur, l'unique guide qu'on aura suivi, & la satisfaction des appétits brutaux, le principal but qu'on se sera proposé. On n'aura connu d'autres bornes à la victoire que les excès de la rage & de la vengeance. Les hommes ne cherchoient alors qu'à s'exterminer mutuellement & à se détruire, souvent même à s'entre-dévorer [a]. Passons rapidement sur ces tems d'horreur & de confusion, dont plusieurs contrées offrent encore aujourd'hui une trop fidéle image.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quelques familles s'unirent les unes aux autres. Les intérêts des particuliers qui composerent ces associations, devinrent aussi-tôt communs entre eux. A peine ces sociétés particulieres se furent-elles formées, qu'on vit commencer les hostilités de nation à nation. Les premieres guerres n'auront été

[a] Voy. Tom. I. Liv. II. p. 166. = Mém. de Trévoux, Février 1708. p. 224.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

que de ſimples incurſions. On formoit des partis, on ravageoit le ſéjour de ſon ennemi, on détruiſoit ſes habitations, on enlevoit ſes troupeaux; on tâchoit ſur-tout de faire des priſonniers pour les réduire en eſclavage. On ne ſongeoit point dans ces tems reculés à faire des conquêtes. L'envie de nuire à ceux qu'on attaquoit étoit le ſeul objet des expéditions militaires. Les hoſtilités finies, chacun retournoit dans ſon canton. C'eſt ainſi qu'en uſent encore à préſent les Sauvages.

Les vûes changerent lorſque pluſieurs familles ſe furent réunies en corps d'Etat ſous un ſeul & même chef: l'ambition nâquit alors. Quelques Souverains conçurent le projet d'agrandir les limites de leur domination. On ſe propoſa donc, en prenant les armes, d'autres motifs que le ſeul deſir de faire tort à ſon ennemi. On enviſagea des ſuites plus durables qu'une irruption paſſagere. La politique vint au ſecours de l'ambition, & l'éclaira dans ſes démarches. On mit des bornes aux fureurs de la guerre, & l'on chercha plûtôt les moyens d'aſſujétir les vaincus, que le triſte avantage de les extermi-

ner. Telle a été l'origine des premiers Empires qui ſe ſont élevés. Ils ont été plus ou moins étendus ſelon le degré d'ambition, d'habileté ou de bonheur du Prince qui prenoit les armes.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Le premier exemple que l'hiſtoire préſente d'une guerre entrepriſe dans l'eſprit de conquêtes, remonte au tems d'Abraham. Il eſt dit dans la Genèſe, que Codor-la-Homor, roi des Elamites, s'étoit aſſujetti les rois de la Pentapole (1). Il les contint pendant douze ans; mais à la treizieme année ces Princes tâcherent de ſe ſouſtraire à ſa domination [a]. Ce fait nous montre que Codor-la-Homor avoit uſé modérément de ſa victoire; qu'il avoit laiſſé les rois de la Pentapole ſur le trône, à condition ſans doute de lui payer annuellement un certain tribut.

Ces Princes s'étant révoltés, réunirent leurs forces, & ſe liguerent au nombre de cinq, pour mieux réſiſter au roi des Elamites, qui marcha contre eux l'année ſuivante. Codor-la-Homor,

(1) On appelle ainſi la vallée qui renfermoit les cinq Villes que Dieu détruiſit par une pluye de ſoufre & de feu. On conjecture qu'elles étoient ſituées aux environs du Jourdain, ſur les bords du Lac Aſphaltite.

[a] *Gen. c. 14. ℣. 4.*

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

afin d'aſſûrer le ſuccès de ſon expédition, s'étoit fortifié du ſecours de trois Rois, ſes voiſins apparemment, ou ſes alliés. Il battit les cinq rois de la Pentapole, mais irrité de leur ſoulévement, il voulut en tirer une vengeance ſanglante. Sodome & Gomorrhe furent cette fois livrées au pillage. On enleva tout ce qui pouvoit s'y trouver de vivres, & les habitans furent emmenés en captivité [a].

Le reſte de cette hiſtoire eſt connu. On ſçait qu'Abraham ayant appris que Loth ſon neveu étoit du nombre des captifs, choiſit parmi ſes ſerviteurs ceux qui étoient les plus capables de porter les armes, pourſuivit les vainqueurs qui ſe retiroient, les défit, leur enleva le butin qu'ils emportoient, ramena tous les priſonniers, & rétablit le roi de Sodome & ſes alliés dans leurs Etats [b].

L'Ecriture-Sainte ne fournit point, dans les ſiécles que nous parcourons préſentement, d'autres faits qui puiſſent avoir rapport aux conquêtes. A l'égard des Hiſtoriens profanes, ils pa-

[a] *Gen.* c. 14. ℣. 11 & 16.
[b] Ibid. ℣. 14, &c.

roiſſent n'avoir point connu de plus ancien conquérant que Ninus, roi d'Aſſyrie; car on ne doit pas mettre dans ce rang Oſiris ni Baechus. L'intention que l'on prête à ces premiers héros, étoit de civiliſer les peuples qu'ils domptoient, & non de les aſſujettir. Ninus a donc paſſé conſtamment, chez les Ecrivains de l'antiquité, pour le premier Prince qui ait été animé de l'eſprit de conquêtes, & qui en conſéquence ſe ſoit conduit politiquement [a]. Ils ſe ſont trompés néanmoins. Le regne de Ninus eſt poſtérieur de beaucoup à celui de Codor-là-Homor [b], dont les expéditions militaires doivent être enviſagées comme de véritables conquêtes; & dès-lors la politique ſera néceſſairement entrée dans les démarches de ce Prince.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Pour revenir à ce que les Hiſtoriens profanes nous ont tranſmis de Ninus, ils diſent que ce Monarque, dévoré d'ambition, ne s'occupa que de projets de guerre & d'agrandiſſement. Il commença par faire alliance avec le

[a] *Diod.* l. 2. p. 113. = *Juſtin*, l. 1. c. 1. = *Syncell.* p. 64.

[b] Voyez Tome I. Liv. I. Art. III. p. 86.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

roi des Arabes. Fortifié de ce secours, il attaqua les Babyloniens, les vainquit & leur imposa tribut. Marchant ensuite de proche en proche, Ninus subjugua la Médie, la Perse, l'Arménie, & quantité d'autres provinces [a]. C'est ainsi qu'en réunissant sous sa domination plusieurs Royaumes, ce Prince parvint à former le célebre Empire des Assyriens. Il se maintint long-tems par les soins que Ninus avoit pris de l'affermir [b].

Ce Monarque, en mourant, avoit remis le sceptre entre les mains de Sémiramis son épouse. Cette Princesse avide de gloire & dévorée d'ambition, d'un esprit mâle & courageux, résolut de marcher sur les traces de son mari. Elle fit la guerre, & réussit dans ses premieres entreprises. Mais ayant voulu enfin porter ses armes dans l'Inde, elle fut battue & contrainte de se retirer [c].

Ninias, fils de Ninus & de Sémiramis, monta sur le trône après la

[a] Voyez *Diod.* l. 2. p. 114, &c. = *Justin*, l. 1. c. 1.

[b] *Justin.* ibid.

[c] Voyez *Diod.* l. 2. p. 128 & 133. = *Justin.* l. 1. c. 2.

mort de cette Princeſſe. S'éloignant de l'humeur guerriere & entreprenante de ſes peres, il ne s'occupa que des moyens d'entretenir la paix pendant tout le cours de ſon régne [a]. Depuis cette époque, l'Hiſtoire de l'Aſie ne fournit plus rien qui ait rapport à la guerre dans l'eſpace de tems que nous parcourons préſentement.

On ignore entiérement l'hiſtoire des premieres guerres qu'ont pû avoir les Egyptiens. On ne trouve chez ces peuples aucun conquérant avant Séſoſtris, dont le régne tombe dans les ſiécles qui feront l'objet de la ſeconde Partie de notre Ouvrage. On ne peut pas douter néanmoins que l'Art militaire n'ait été connu & cultivé très anciennement en Egypte. De tems immémorial, les revenus de l'Etat y étoient partagés en trois portions, dont la premiere appartenoit aux Prêtres, la ſeconde au Roi, & la troiſiéme à la Milice [b]. Il paroît donc que les Egyptiens avoient penſé de très-bonne heure aux moyens de former des troupes, & que le nombre même en devoit être conſi-

[a] *Diod.* l. 1. p. 134.
[b] Voyez Tom. I. Liv. I. Art. IV. p. 112.

Ire. PARTIE.

Depuis le Deluge juſqu'à la mort de Jacob.

dérable. Auſſi voyons-nous que dès le tems du patriarche Joſeph, il y avoit chez ces peuples un Commandant de la Milice, que l'Ecriture repréſente comme un perſonnage conſidérable, ayant une juriſdiction particuliere & affectée à ſa place [a]. On voit enfin Pharaon pourſuivre les Iſraélites à la premiere nouvelle de leur ſortie d'Egypte, avec des forces conſidérables, tant de pied que de cheval. La promptitude avec laquelle Moïſe fait connoître que ce Prince raſſembla cette armée formidable [b], ſuppoſe néceſſairement un ſyſtême ſuivi dans le gouvernement Egyptien, & une grande attention à maintenir toujours ſur pied un corps de troupes très-nombreux, très-exercé, & en état, par cette raiſon, de ſe porter ſur le champ par-tout où l'on vouloit. Ces faits ſuffiſent pour faire juger que l'Egypte eſt un des premiers pays où l'art militaire ait fait quelques progrès.

Je ne dirai rien, pour le moment, de l'ordre & de la diſcipline militaire de cet Empire, non que les Egyptiens,

[a] Voyez *Gen.* c. 39. ℣. 1. c. 40. ℣ 3.
[b] Voyez *Exod.* c. 14.

dans les siécles dont je traite maintenant, manquassent de réglemens sur cet objet ; ce défaut n'est pas à présumer. Mais les réglemens qui pouvoient exister alors ne nous sont point connus. Toutes les ordonnances que l'on trouve dans les anciens Historiens, par rapport aux troupes & à l'état militaire de l'Egypte, paroissent avoir eu pour auteur Sésostris. Je réserve donc pour les siécles auxquels ce Prince a vécu, le peu de détails qui nous restent sur la discipline militaire des Egyptiens.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de l'Europe, les premiers évenemens arrivés dans cette partie du monde, sont couverts de si épaisses ténebres, qu'on n'en peut tirer aucune induction sur la maniere dont on y faisoit la guerre dans les siécles de la haute antiquité. On voit seulement que des chefs de colonies sortis d'Egypte, & connus des anciens sous le nom de Titans, s'emparerent d'une grande partie de l'Europe, & fonderent un vaste Empire qui comprenoit la Grece, l'Italie, la Gaule & l'Espagne [a]. Mais les détails de toutes ces conquêtes nous

[a] Voyez Tome I. Liv. I. Art. V. p. 135.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſont entiérement inconnus. Je juge ſeulement, par la facilité que les Titans trouverent à ſoumettre une ſi grande étendue de pays, que l'Europe devoit alors être aſſez dépourvûe d'habitans, & que ces Princes eurent affaire à des peuples très-peu aguerris.

On ne voit que trop à quel point nous ſommes dépourvus de faits & de circonſtances dans les ſiécles qu'embraſſe cette premiere Partie de notre Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit arrivé de grandes révolutions, & qu'il ne ſe ſoit paſſé alors bien des évenemens ſur la terre; mais nous les ignorons preſque totalement. Le peu même qui s'en eſt conſervé, ne nous eſt parvenu qu'étrangement altéré par les fables. Eſſayons néanmoins d'après ces foibles lumieres, de donner une idée de l'état où étoit l'art militaire à l'époque que nous parcourons préſentement.

On ne peut rien dire de certain ſur la maniere dont on levoit des troupes, & dont on formoit une armée dans les premiers tems. Je penſe qu'originairement tout le monde alloit à la guerre, excepté les vieillards, les femmes &

les enfans. Dans la ſuite on choiſit les hommes les plus robuſtes & les plus propres à la fatigue. On imagina enfin de deſtiner un certain nombre de perſonnes uniquement à la profeſſion des armes. L'idée d'avoir toujours ſur pied un corps de troupes afin de n'être pas pris au dépourvû, eſt dûe aux peuples policés. Je crois avoir montré que cette pratique avoit lieu en Egypte dès les tems les plus reculés [a].

Il n'y a pas d'apparence qu'on fût alors dans l'uſage de ſoudoyer les troupes. Le ſoldat n'avoit point de paye, & n'attendoit d'autre récompenſe de ſes travaux & de ſes ſervices, que ſa part dans le butin qu'on faiſoit ſur l'ennemi. On voit que dès le tems d'Abraham, il y avoit des régles établies pour le partage du butin. Ce Patriarche donna la dixme des dépouilles qu'il avoit remportées ſur Codor la-Homor & les autres Rois ſes alliés, à Melchiſédech, roi de Salem & prêtre du *Très-Haut* (1). Le roi de Sodome, en

[a] *Suprà*, p. 252.

(1) On ne voit point dans l'Ecriture, à quel titre Abraham donne à Melchiſédech la dixme du butin qu'il avoit fait ſur les Elamites. Mais on ne peut pas douter qu'à cet égard ce Patriarche ne ſe ſoit conformé à

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

reconnoissance du service qu'Abraham venoit de lui rendre, offrit à ce Patriarche tout ce que ses armes victorieuses venoient de recouvrer sur l'ennemi, se réservant seulement ceux de ses sujets que cette victoire avoit tirés de captivité. Abraham refusa l'offre du roi de Sodôme; mais il eut soin de faire donner à ses alliés Aner, Escol & Mambré qui l'avoient suivi, la part qui leur revenoit dans le butin fait sur l'ennemi [a].

Il a fallu quelques siécles pour réparer les ravages affreux du déluge, & donner à la terre le tems de se repeupler. Les premieres armées dûrent, par conséquent, être peu nombreuses. On en trouve la preuve dans ce que l'ancienne tradition publioit des expéditions militaires d'Osiris, de Bacchus & des Princes Titans. La facilité, l'étendue & la promptitude de leurs conquêtes montrent & que la terre alors étoit presque déserte, & qu'ils n'étoient suivis que de peu de troupes. On regarderoit aujourd'hui comme une grande entreprise de parcourir seulement

quelques usages déja reçus.

[a] Gen. c. 14. ℣. 21, &c.

les pays qu'on leur fait ſubjuguer.

Le témoignage de l'Ecriture ſert auſſi à confirmer ce que j'avance. Elle dit que Codor-la-Homor avoit aſſujetti les rois de la Pentapole. Ce Prince étoit roi d'Elam, c'eſt-à-dire, de Perſe. On ſçait combien cette contrée eſt éloignée de la mer morte, ſur les bords de laquelle je penſe qu'étoient ſitués les cantons déſignés ſous le nom de Pentapole. Codor-la-Homor ne pouvoit donc pas être accompagné de beaucoup de monde. Car on ne tranſporte pas aiſément une armée nombreuſe à pluſieurs centaines de lieues. Il falloit auſſi que les pays qui ſéparoient les Etats de ce Prince de ceux des rois de la Pentapole, fuſſent très-peu peuplés; autrement Codor-la-Homor auroit eu bien de la peine à faire cette conquête, & plus encore à la conſerver pendant près de treize ans.

La preuve, enfin, que les forces de Codor-la-Homor & celles des Rois ſes alliés étoient médiocres, c'eſt qu'Abraham avec 318 perſonnes raſſemblées à la hâte, défit l'armée combinée de ces Princes [a]. L'Ecriture dit, il

[a] *Gen.* c. 14. ℣. 14.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

eſt vrai, qu'il prit la nuit pour les attaquer [a]. Mais cette circonſtance donne ſeulement à penſer que les troupes de Codor-la-Homor étoient ſupérieures à celles d'Abraham ; ainſi en faiſant monter l'armée des Rois alliés à 6 ou 7000 hommes, c'eſt, je crois, plus qu'il n'en faut pour ſatisfaire à toutes les difficultés qu'on pourroit m'oppoſer, & je ne vois nulle raiſon qui puiſſe faire juger que les forces de ces Princes réunis fuſſent plus conſidérables.

Je crois en pouvoir dire preſque autant des armées de Ninus & de Sémiramis. Car on ne doit avoir aucun égard à ce que Ctéſias & d'autres Ecrivains ont débité ſur les forces militaires de ces Monarques. Leurs récits ſont marqués au coin de l'exagération la plus outrée. A les en croire, l'armée que Ninus aſſembla pour la conquête de la Bactriane, étoit compoſée de dix-ſept cents mille hommes d'infanterie, de deux cents mille hommes de cavalerie, & de dix mille ſix cents charriots armés de faulx [b]. En ajoutant à ce nombre celui des perſonnes néceſſaires pour

[a] Ibid. ℣. 15.
[b] *Diod.* l. 2. p. 117.

le ſervice d'une pareille armée, il s'enſuivra que Ninus auroit mis en campagne en tout plus de trois millions de bouches.

C'eſt peu néanmoins en comparaiſon des forces que Sémiramis deſtina, ſuivant les mêmes Hiſtoriens, pour la conquête de l'Inde. L'armée qu'elle fit marcher montoit, dit-on, à trois millions de gens de pied, à cinq cents mille hommes de cavalerie, & à cent mille chariots. Il y avoit en outre, cent mille hommes montés ſur des chameaux, ſans compter deux mille barques pour paſſer l'Indus [a]. D'après ce récit, il devoit y avoir dans cette armée au moins ſix à ſept millions de bouches.

Le Roi des Indes, ajoute-t-on, fit des préparatifs encore plus conſidérables pour ſe défendre, & raſſembla des forces qui ſurpaſſoient celles de Sémiramis [b]. En ſuivant donc les calculs déja établis, l'armée de ce Prince & ſa ſuite pouvoit monter à près de dix millions d'hommes; & le nombre des combattans, lorſque les troupes de part &

[a] Ibid. p. 130.
[b] *Diod.* l. 2. p. 131.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

d'autre furent en préſence, devoit être au moins de neuf à dix millions. Il eſt fâcheux que Ctéſias & ſes copiſtes ne nous aient pas appris comment on s'y prenoit pour faire ſubſiſter de pareilles armées, & dans quelles plaines elles ſe battirent (1). Ce ſeroit perdre du tems, que de s'arrêter à réfuter ſérieuſement des faits auſſi peu vraiſemblables. L'immenſité de pays que ces mêmes Auteurs font ſubjuguer à Ninus & à Sémiramis [a], ſuffiroit pour détruire leurs propres récits. On ſera toujours en droit d'en conclure, ou qu'ils ſont exagérés, ou que ſi les conquêtes de ces Monarques ont été auſſi étendues qu'on le dit, la terre alors n'étoit encore guères peuplée, & que par conſéquent leurs armées ne pouvoient être que peu conſidérables.

Je penſe auſſi que les premieres armées n'auront été compoſées que d'infanterie. L'art de s'aider des animaux pour la guerre, aura été inconnu pendant quelque tems. Les Sauvages, en-

(1) Il faut pourtant avouer que ces faits ont paru ſuſpects à Diodore. Néanmoins il a tâché de les juſtifier. *Voy.* p. 1174 115 & 128.

[a] *Diod.* l. 2. p. 1144

core aujourd'hui, ſont privés de ces reſſources. Je ne crois donc pas qu'on en ait fait uſage dans la haute antiquité. Mais inſenſiblement on aura trouvé les moyens de dompter les animaux, & de les apprivoiſer. L'idée de les faire ſervir à la guerre ſe ſera préſentée alors aſſez naturellement. Il y en a pluſieurs d'aſſez propres à cet uſage. En parcourant l'hiſtoire des différentes nations de cet univers, on voit que les chevaux, les éléphans, les chameaux, les chiens[a], & même les lions[b] ont été employés dans les combats. Mais on ignore dans quel tems ces uſages ſe ſont introduits.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

De tous les animaux dont l'homme peut tirer parti pour la guerre, il n'y en a point qui y ſoit plus propre que le cheval; & il eſt probable qu'on n'aura pas tardé à s'en appercevoir. La queſtion eſt de ſçavoir de quelle maniere on aura fait ſervir originairement cet animal dans les combats. On peut l'y employer de deux façons différentes,

[a] Voy. *Strabo*, l. 4. p. 305. l. 7. c. 38. = *Plin.* l. 8, ſect. 61. p. 463. = *Ælian.* Hiſt. animal.

[b] Voyez *Lucret*, l. 5. v. 1309. = *Diod.* l. 1. p. 57. = *Plut.* t. 2. p. 358.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſoit en l'attelant à un char, ſoit en le montant. Il faut donc examiner d'abord ſi l'uſage de faire tirer le cheval eſt antérieur à celui de le monter; & ſi l'un eſt plus naturel & plus aiſé que l'autre: enſuite décider laquelle de ces deux manieres eſt la premiere dont on aura fait uſage pour introduire le cheval dans les combats.

Sans entrer dans toutes les diſcuſſions qu'une pareille queſtion pourroit occaſionner, je penſe qu'on aura employé cet animal à tirer & à porter des fardeaux, avant que de le faire ſervir de monture. La fougue du cheval le plus impétueux eſt arrêtée, ou du moins diminuée par le poids de la charge qu'il tire, ou qu'il porte. Il ſemble donc que la maniere la plus ſimple & la plus aiſée de faire uſage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, aura été de les atteler à des fardeaux, ou de les leur faire porter [a]. J'ai propoſé dans le Livre précédent quelques conjectures ſur l'origine des charriots. J'y ai fait voir que l'invention en remontoit aux ſiécles les plus reculés. J'ai dit auſſi que ces machines alors n'étoient guères plus com-

[a] Voyez Acad. des Inſcript. t. 7. Mém. p. 315.

pliquées que nos charrettes [a]. Il ne falloit donc pas une grande ſcience pour les conduire.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il n'en eſt pas de même de l'équitation. L'art de monter à cheval me paroît plus combiné & plus difficile que celui de conduire une charrette. Etant moins naturel, il a dû probablement ſe préſenter le dernier. Auſſi voyons-nous par tout ce qui nous reſte d'anciens monumens, que dans l'antiquité on s'eſt ſervi du cheval beaucoup plus généralement pour tirer, que pour porter [b]. A l'égard du point de fait que nous examinons préſentement, ſçavoir ſi l'on a employé les charriots avant la cavalerie dans les combats, l'hiſtoire atteſte que l'uſage des chars a précédé celui de la cavalerie [c]. Obſervons en effet que par rapport aux combats, il a été plus aiſé originairement d'y employer des charriots, que des cavaliers. Le combattant qui montoit un charriot de guerre, n'étoit point occupé du ſoin d'en conduire les chevaux. Il avoit toujours avec lui un cocher chargé de cette fonc-

[a] *Supra*, Liv. III. p. 463.
[b] Voyez la 2de. Part. Liv. V. Chap. III.
[c] *Palæphat.* de Incred. c. 1. p. 9.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

tion. Le cavalier n'a pas le même avantage. Son attention eſt néceſſairement partagée entre le ſoin de combattre, & celui de conduire ſon cheval.

Je penſe néanmoins que dans quelques pays, tels que la Paleſtine, l'Arabie, l'Egypte, &c. où les peuples ſe ſont policés fort promptement, on n'aura pas tardé à trouver l'art de monter à cheval, & qu'on aura pû, en conſéquence, introduire de bonne heure de la cavalerie dans les batailles. On voit dans la Genèſe que, dès le tems de Jacob, l'art de monter à cheval devoit être connu dans la Paleſtine [a]. Cet uſage avoit lieu auſſi chez les Arabes au ſiécle de Job [b]. J'ai déja dit que je croyois Job contemporain de Jacob, & qu'il vivoit dans l'Idumée ſur les confins de l'Arabie [c]. A l'égard de l'Egypte, c'eſt dans ce pays, ſi l'on s'en rapporte aux Hiſtoriens profanes, que l'équitation a été inventée. Ils ſont partagés ſeulement ſur l'époque de cette découverte. Les uns l'attribuent à Orus, fils d'Oſiris [d], & la font remon-

[a] Chap. 49. ℣. 17.

[b] Chap. 39. ℣. 21, &c.

[c] Voyez dans le ſixiéme Volume notre Diſſertation.

[d] *Dicæarcus* apud *Schol. Apol. Rhod.* l. 4. v. 275.

ter

ter conséquemment à des tems fort reculés. Les autres en font honneur à Séſoſtris [a], qui n'a régné que poſtérieurement aux ſiécles dont nous diſcutons maintenant les connoiſſances dans l'art militaire [b]. Il n'eſt pas aiſé de décider laquelle de ces deux opinions eſt la mieux fondée. Il me paroîtroit cependant plus vraiſemblable de rapporter à Orus l'origine de l'équitation. Ce ſentiment eſt appuyé d'une ancienne tradition que Plutarque nous a conſervée [c]. D'ailleurs eſt-il à préſumer que les Egyptiens, dont les découvertes en tout genre ſont ſi anciennes, aient été juſqu'au tems de Séſoſtris ſans s'appercevoir de la plus grande utilité qu'on puiſſe tirer du cheval? Enfin, on voit que dès le tems de Jacob, il y avoit des chevaux en Egypte, & qu'on étoit dans l'uſage de les monter [d]. Diodore nous apprend auſſi que les Rois prédéceſſeurs de Séſoſtris avoient mis tous leurs ſoins à entretenir un grand nombre de chevaux. Dans cette vûe, ils avoient fait conſtruire ſur les bords du Nil,

[a] Id. Ibid.
[b] Voyez la 2de. Partie Liv. I. Chap. III.
[c] Voyez t. 2. p. 358.
[d] Voyez *Gen.* c. 49. ℣. 17. c. 50. ℣. 9.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

entre Thèbes & Memphis, cent écuries chacune de 200. chevaux [a]. Ajoutons qu'on n'aura pas introduit vraisemblablement de la cavalerie dans les combats, dès les premiers momens qu'on aura connu l'équitation. C'est néanmoins ce qu'il faudroit admettre, si l'on adoptoit le sentiment des Auteurs qui attribuent à Séfostris l'invention de cet art, puisque les Historiens conviennent qu'il y avoit de la cavalerie dans ses armées [b]. Rien n'empêche donc de croire que, sur la fin des siécles dont il s'agit présentement, quelques peuples auront pû se servir de cavaliers dans les combats; mais remarquons en même tems que les charriots étoient anciennement la principale force des armées, & que l'usage en a été beaucoup plus général que celui de la cavalerie. On en verra des preuves sensibles dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Les pierres, les morceaux de bois bruts, les cornes des animaux auront été les premieres armes dont on se sera servi [c]. On imagina ensuite de faire dur-

[a] L. 1. p. 55. On voyoit encore du tems de Diodore les restes de ces Bâtimens.

[b] *Diod.* l. 1, p. 64.

[c] Voyez *Lucret.* l. 5.

cir les bâtons au feu & de les aiguiser. Cette espéce d'arme défensive a été [a], & est encore en usage dans plusieurs pays [b]. On ne tarda pas aussi à tailler les morceaux de bois en forme de massue, arme si commune dans les anciens tems [c], & qui subsiste même de nos jours chez quelques peuples [d]. Je pense encore que, dès les premiers âges, on se sera battu avec des haches. Les Ecrivains de l'antiquité en donnent aux anciens héros. C'étoit autrefois, comme elle l'est encore aujourd'hui, l'arme principale de quantité de nations. Le tranchant de ces haches n'étoit pas originairement de métal. On ignoroit dans les premiers tems l'art de tirer les métaux du sein de la terre, & celui de les travailler. Les anciennes haches étoient armées de pierres aiguisées [e]. C'est ainsi

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

v. 1283, &c. = *Horat.* Serm. l. 1. Sat. 3. v. 100, &c. = *Diod.* l. 1. p. 28. l. 3. p. 194. = *Hygin.* Fab. 274. = *Plin* l. 7. sect. 57. p. 415. = *Palæphat.* in Chron. Alex. p. 45. = *Cedren.* p. 19.

[a] *Herod.* l. 7. n. 71. = *Strabo*, l. 3. p. 255. l. 17. p. 1177. *Suid.* t. 1. p. 90. = Conquête du Pérou, t. 1. p. 76.

[b] Voyage de Dampier, t. 2. p. 143. = Rec. des Voyages de la Compag. des Indes Holland. t. 4. p. 563

[c] *Diod.* l. 1. p. 28. = *Palæphat.* in Chron. Alex. p. 45.

[d] Lettr. Edif. t. 20. p. 134.

[e] Voyez Tome I. Liv. II. p. 165, & Chap. IV. p. 299, 300.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

que le sont encore à présent celles des sauvages [a]. On doit mettre aussi au nombre des premieres armes qu'on aura inventées, la lance & la pique. L'usage en est de toute antiquité, &, si on peut le dire, de toute universalité.

On ne pouvoit se battre que de près avec les armes dont je viens de parler; mais on chercha bientôt les moyens de pouvoir atteindre de loin son ennemi; & on ne tarda pas à inventer des armes propres à cet usage. Je n'en vois point dans ce genre, dont l'usage soit plus ancien, & en même tems plus universel que celui de l'arc & des fléches. L'Ecriture dit qu'Ismaël se rendit habile à tirer de l'arc [b]. Esaü prend son carquois & son arc pour aller à la chasse [c]. On trouve les fléches jusques chez les nations les plus grossieres, les plus bornées & les plus sauvages; dans les Isles mêmes les plus éloignées du Continent. La fabrique de cette arme aura été assez informe & assez grossiere dans les commencemens. On n'aura d'abord armé les fléches que de cailloux, de

[a] Ibid. p. 299, 333.
[b] *Gen.* c. 21. ℣. 20.
[c] Ibid. c. 27. ℣. 3.

bois durs, d'os pointus, ou d'arrêtes de poissons [a], ainsi que le pratiquent encore à présent quantité de nations [b] auxquelles l'art de travailler les métaux est inconnu.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Je ne crois pas l'usage de la fronde aussi ancien que celui des fléches, quoiqu'à bien des égards l'invention de cette arme ait dû se présenter plus facilement que celle de l'arc. La fronde est moins compliquée, & la nature en fait les plus grands frais. Je ne vois pas cependant que cette arme ait été aussi anciennement ni aussi universellement employée [c] que les fléches. Job est le seul Ecrivain des tems reculés où il soit parlé de la fronde [d]. Les Anciens croyoient que l'invention en étoit dûe aux Phéniciens [e].

A mesure que les peuples se policerent, ils s'étudierent à inventer de nou-

[a] *Tacit.* de Mor. Germ. n. 46. = *Herod.* l. 7. n. 69. = *Photius*, p. 1333. = Biblioth. Anc. & Modern. t. 22. p. 24.

[b] Lettr. Edif. t. 1. p. 132. t. 7. p. 43. = Rec. des Voyages au Nord, t. 8. p. 175. = Hist. de la Virginie, p. 313. = Voyage de Dampier, t. 2. p. 94. = Nouvelle Relat. de la France Equinox. p. 169.

[c] Voy. *Lescarbot*, Hist. de la Nouv. France, p. 853.

[d] Chap. 41. ℣. 19.

[e] *Plin.* l. 7. sect. 57. p. 415. = Voyez aussi *Strabo*, l. 3. p. 255.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

velles armes, ou à perfectionner celles qui étoient déja connues. On trouva l'art de travailler les métaux. Il étoit naturel de faire ſervir cette découverte au progrès de l'Art militaire. On inventa donc le ſabre & l'épée, armes qui n'ont été connues que des peuples policés, & dont les Sauvages ſont encore privés. Les Hiſtoriens profanes attribuent l'invention de l'épée à Bélus [a], Roi d'Aſſyrie, & pere de Ninus [b]. Mais, ſans nous arrêter à des traditions vagues & incertaines, on voit par l'Ecriture, que cette arme étoit connue dans l'Aſie, dès la plus haute antiquité. Abraham prend ſon épée pour immoler Iſaac [c]. Siméon & Lévi entrent l'épée à la main dans Sichem, & s'en ſervent pour maſſacrer tous les habitans [d]. Ces premieres armes, comme je crois l'avoir prouvé ailleurs, étoient de cuivre, & non de fer [e].

Ce n'eſt pas aſſez que de pouvoir attaquer ſon ennemi avec avantage, il faut encore ſçavoir ſe mettre à l'abri de

[a] *Hygin.* Fab. 274. = *Caſſiodor.* Var. l. 1. Ep. 30. p. 15.

[b] Voy. *Voſſ.* de Idol. l. 1. c. 24. p. 68. col. A.

[c] *Gen.* c. 22. ℣. 10.

[d] Ibid. c. 34. ℣. 25.

[e] Tome I. Liv. II. Chapitre IV. p. 335.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſes coups. Les hommes auront d'abord employé pour armes défenſives les mêmes moyens qui leur avoient ſervi à ſe garantir des injures de l'air. La dépouille des animaux leur rendoit ce double ſervice [a]. Les premiers Rois d'Egypte ſe couvroient à la guerre de peaux de lions & de taureaux [b]. On peut remarquer auſſi qu'on nous dépeint tous les anciens héros revêtus de pareilles armes. On chercha enſuite des moyens plus efficaces & plus propres pour défendre le corps. On voulut joindre la commodité à la ſûreté. Les armes défenſives qu'on ſçait avoir été en uſage dans l'antiquité, ſont le bouclier, le caſque & la cuiraſſe. Mais on ne peut point marquer dans quel pays, ni dire dans quel tems ces différentes armures ont été inventées. On ſçait ſeulement qu'elles ſont d'une très-haute antiquité [c]. Je crois au ſurplus que le bouclier a été l'arme défenſive la plus anciennement & la plus univerſellement en uſage. J'en juge ainſi ſur ce que les Sauvages qui ne connoiſſent ni le caſque ni

[a] Voyez *Diod.* l. 1. p. 21 & 28. = *Feith.* Antiq. Hom. l. 4. p. 463.

[b] *Diod.* l. 1. p. 21.

[c] Voyez Job c. 39. ℣. 23. c. 41. ℣. 6 & 17.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

la cuiraſſe, ont cependant l'uſage du bouclier. J'ajoûterai encore que c'eſt la ſeule armure de ce genre dont il ſoit parlé dans les Livres de Moïſe [a]. Les Egyptiens prétendoient l'avoir inventée [b].

De tous les tems, les peuples ont proportionné leurs armes à celles de leurs ennemis. Chacun a tâché d'imiter les découvertes de ſon voiſin. Une nation qui invente de nouvelles armes, ou une nouvelle maniere de combattre, n'en jouit pas long-tems ſeule : l'avantage ne peut être que momentané. Les peuples ſe ſont inſtruits réciproquement, en ſe faiſant la guerre. Ils ont emprunté les uns des autres ce qui pouvoit contribuer à leur défenſe, ou au ſuccès de leurs attaques.

On ne comprend qu'aſſez difficilement de quelle maniere les armées pouvoient ſubſiſter autrefois. Nous ne voyons point que les Anciens euſſent la précaution de former des magaſins de fourages, de faire des dépôts de vivres, &c. J'imagine qu'alors chaque ſoldat portoit une proviſion de vivres

[a] *Deut.* c. 33. ℣. 29.
[b] *Plato*, in Tim. p. 1044. D.

capable de le nourrir un certain tems. On ſçait que c'étoit l'uſage des Hébreux [a], des Grecs [b] & des Romains [c]. Uſage qui ſe pratiquoit, à ce qu'il paroît, dès le tems de Moïſe, & ſans doute auparavant. L'Ecriture nous dit que lorſque les Iſraélites ſortirent d'Egypte, ils prirent de la farine, & que l'ayant miſe dans des manteaux, ils la chargerent ſur leurs épaules [d]. Il eſt probable qu'on en uſoit ainſi autrefois lorſqu'on alloit à la guerre. Chaque combattant portoit ſa proviſion de bled ou de farine. Dans cette haute antiquité chacun étoit accoutumé à moudre ſoi-même ſon grain, ou ſur des pierres, ou dans de petits moulins à bras. On faiſoit cuire le pain, non dans des fours, mais ſous la cendre, ou ſur des pierres & des platines. C'eſt encore aujourd'hui la pratique de tout l'Orient [e]. Les premiers peuples d'ailleurs menoient une vie ſobre & frugale. On pouvoit

[a] 1. *Reg.* c. 17. ℣. 17. = Voyez *Calmet*, t. 8. p. 512.

[b] *Suid.* voce Ἐγχονταϛίτι, t. 1. p. 930. = *Schol. Ariſtophan.* ad Equit. v. 1077. p. 219. = Ad Acharn. v. 196. p. 243. v. 1096. p. 274.

[c] *Cæſar*, de Bello Gall. l. 1. n. 4. = *T. Livius*, l. 44. n. 2. l. 43. n. 1.

[d] *Exod.* c. 12. ℣. 34.

[e] Voyez Tom. I. Liv. II. Chap. I. p. 214, 215.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

donc alors faire ſubſiſter des troupes beaucoup plus aiſément que nous ne le ferions à préſent. Les Sauvages de l'Amérique en fourniſſent des preuves plus que ſuffiſantes [a]. Ajoûtons que les campagnes, autant que je le préſume, n'étoient pas longues. Les guerres anciennement ſe faiſoient avec promptitude & impétuoſité. Il n'y avoit point alors de places capables d'arrêter longtems une armée. Le gain d'une bataille ouvroit au vainqueur un pays immenſe. Il s'emparoit de tout, & principalement des vivres [b].

A l'égard des fourages, les Anciens n'ont jamais dû s'en inquiéter beaucoup, attendu qu'originairement il n'y avoit point de cavalerie dans les armées; que d'ailleurs elles étoient peu nombreuſes, & nullement embarraſſées d'attirails ni d'équipages. Lorſque par la ſuite on a fait ſervir les chevaux à la guerre, le ſoin de leur nourriture n'a pas dû encore cauſer de grands embarras. Comme il y avoit peu de cavalerie dans les anciennes armées, on trouvoit

[a] Voyez Voyage de Frezier, p. 57 & 62. = Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 247.

[b] Voyez *Gen.* c. 14. ℣. 21.

toujours assez de fourage dans la campagne.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Quant aux campemens, on n'en peut parler que d'une maniere fort incertaine. On ignore quelle étoit à cet égard la pratique des premiers peuples. On voit bien que l'usage des tentes remonte à la plus haute antiquité. Les Patriarches n'avoient point d'autre habitation [a]. On a donc pu employer de bonne heure les tentes au service militaire. Mais s'ensuit-il que dans les siécles dont je parle, on connût l'art de former un camp, c'est-à-dire, de se poster avantageusement, d'aligner les tentes, de prendre la précaution de se retrancher, &c. C'est ce que je n'oserois assûrer. Xénophon dit que les nations Asiatiques environnoient leur camp de fossés très-profonds, & que souvent même ils le fortifioient de bonnes palissades [b]. Mais cet Auteur écrivoit dans un siécle si postérieur à ceux qui nous occupent présentement, qu'on ne peut tirer que de foibles inductions des usages pratiqués alors chez les peuples dont il parle.

[a] *Gen.* c. 9. ℣. 21. c. 12. ℣. 8. c. 13. ℣. 18.
[b] Cyrop. l. 3. p. 80.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Ce qui a toujours distingué les peuples policés des nations barbares, c'est qu'ils ont sçu joindre la discipline militaire à la bravoure, obéir à des Officiers, garder leurs rangs, & retenir les emportemens d'une ardeur téméraire & d'une fougue insensée. On ne peut rien dire sur la maniere dont on rangeoit les troupes dans ces premiers tems, ni sur l'ordre qu'on observoit dans les combats. Il n'y avoit point originairement de principes sur la Tactique; on se battoit tumultuairement, sans régle, sans ordre & sans discipline. L'institution des grades militaires n'avoit pas encore lieu. Il est probable aussi qu'on ne connoissoit ni les enseignes, ni les drapeaux [a]. L'expérience aura fait sentir combien il étoit funeste de ne suivre qu'un emportement aveugle dans les combats. On aura compris que, pour en assûrer le succès, il y avoit bien des précautions à prendre. De ces réflexions naquirent les évolutions & les autres manœuvres pratiquées dans tous les tems par les peuples policés. Il fallut alors choisir un certain nombre de personnes pour préside aux

[a] Voyez *Diod.* l. 1. p. 96, 97 & 100.

différens mouvemens qu'une armée doit faire, & donner les ordres néceſſaires pour les faire exécuter. J'ignore dans quel tems s'introduiſit l'uſage de partager les troupes en différens corps, & de mettre un certain nombre d'hommes ſous le commandement d'un certain nombre d'Officiers. Je vois qu'il eſt ſouvent parlé dans l'Ecriture du Général des troupes d'Abimélech. Ce Prince régnoit à Gérar du tems d'Abraham [a]. Je vois auſſi que dès avant le patriarche Joſeph, il y avoit en Egypte un Commandant de la Milice [b]. Mais je ne trouve nulle part des Officiers ſubalternes, & je doute que l'inſtitution des différens grades militaires ait eu lieu dès les ſiécles qui nous occupent préſentement.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je n'en dirai pas autant des drapeaux & des enſeignes militaires. Tout nous prouve qu'on n'aura pas tardé à imaginer ces marques parlantes pour guider les troupes dans la mêlée, & leur faciliter les moyens de ſe reconnoître & de ſe rallier. On ne ſçait point, à la vérité, dans quel ſiécle ni chez quels peuples on a commencé à employer ces prati-

[a] *Gen.* c. 21. ℣. 22.
[b] *Ibid.* c. 39. ℣. 1.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ques : mais elles doivent avoir eu lieu dès une très-haute antiquité. On voit que les Iſraélites marchoient dans le déſert par diverſes troupes : chacun, eſt-il dit, ſous les enſeignes & ſous les drapeaux de ſa tribu & de ſa compagnie [a]. Il eſt vraiſemblable que Moïſe avoit pris des Egyptiens l'uſage des étendards. L'origine en remontoit chez ces peuples à des tems fort reculés [b]. Cette invention d'ailleurs n'a pas dû coûter de grandes recherches. On voit qu'elle n'eſt point inconnue aux Sauvages [c].

A l'égard des inſtrumens militaires, tels que les trompettes ou les clairons, l'uſage en eſt extrêmement ancien [d]; l'idée a dû même s'en préſenter aſſez naturellement. Le premier qui ſe ſera amuſé à ſouffler dans un roſeau percé, dans une corne de bœuf, dans une groſſe coquille, &c. a dû être frappé du ſon que ces corps rendoient alors. On ſentit promptement l'utilité qu'on pouvoit tirer d'une pareille découverte, ſoit pour faire connoître les ordres

[a] *Num.* c. 2. ℣. 2.
[b] Voyez *Diod.* l. 1. p. 100, 101.
[c] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 199.
[d] *Job*, c. 39. ℣. 24, 25.

du Général, & avertir commodément les troupes de ce qu'elles avoient à faire, soit même pour les exciter au combat. Les premiers instrumens militaires auront donc été de gros roseaux, des morceaux de bois creusés, des cornes d'animaux, de grosses coquilles, &c. Toutes ces espéces de trompettes ont été anciennement [a], & sont encore en usage dans plusieurs pays [b]. On perfectionna ensuite cette découverte. On imagina d'imiter avec le métal la structure des corps naturels qui, par le moyen du souffle, rendoient un son éclatant. C'est ainsi qu'on sera parvenu à inventer la trompette. Je ne m'arrêterai point à rapporter les traditions incertaines débitées par les Auteurs profanes sur l'invention de cet instrument. Je le crois beaucoup plus ancien qu'ils ne le disent. Il en est parlé dans

[a] Voy. *Varr.* de Ling. Lat. l. 4 p. 19. voce Arma. = *Virgil.* Æneid. l. 6. v. 171. = *Strabo*, l. 15. p. 1041. C. = *Hygin.* Fab. 235. = Opuscul. Mythol. p. 122. = Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 3. = Hist. des Incas, t. 1. p. 187. = *Schol.* Hom. ad Libr. 18. Iliad. v. 219. = *Potter*, Archæolog. Gr. l. 3. c. 9. p. 480.

[b] Voyage de Frezier, p. 57 & 60. = Rec. des Voyages de la Compag. des Indes Holland. t. 4. p. 310. = Voyage de J. de Lery, p. 336. = Hist. gén. des Voyages, t. 1. p. 14. = Mém. de Trévoux,

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Job [a]. On y voit même que dès-lors la trompette étoit employée à la guerre; elle ſervoit à ſonner la charge [b]. Il eſt dit auſſi que Moïſe fit faire deux trompettes d'argent battu au marteau [c]. C'en eſt aſſez pour montrer que l'uſage de cet inſtrument militaire remonte à des tems fort reculés. Je remarquerai ſeulement que la pratique la plus ordinaire dans l'antiquité étoit de faire les trompettes de cuivre [d], métal qui rend un ſon très-perçant.

Les tambours dont l'uſage eſt aujourd'hui commun à toutes les nations de l'univers, ne me paroiſſent pas auſſi anciens que les trompettes. On trouve cependant dans quelques Auteurs certaines traditions qui ſemblent contraires à ce ſentiment [e] : mais elles ſont mêlées de tant de fables, qu'elles ne me paroiſſent pas capables d'autoriſer un fait, dont on ne trouve d'ailleurs aucun veſtige dans l'antiquité. Diſons maintenant un mot de cette partie de la ſcience militaire qui concerne la défenſe & l'attaque des Places.

Novemb. 1714. p. 1962.
[a] Chap. 39. ℣. 24, 25.
[b] Id. ibid.
[c] *Num.* c. 10. ℣. 2. c. 31. ℣. 6.
[d] *Virgil.* Æneid. l. 6. v. 165.
[e] *Diod.* l. 2. p. 158.

Je crois qu'on a pû avoir, dès les premiers âges, quelques notions ſur la maniere dont on doit munir & défendre une Place. La nature a indiqué aux hommes l'art des fortifications. Dans tous les pays on rencontre des endroits dont la ſituation eſt propre à mettre un petit corps de troupes en état de réſiſter à des forces ſupérieures. On a dû remarquer de bonne heure l'avantage qu'on pouvoit tirer de ces ſortes de poſtes, ſoit pour défendre l'entrée d'un pays, ſoit pour s'y retirer en cas de diſgrace & d'infériorité. Ces premieres obſervations auront conduit à l'art de fortifier les Places. On a dû chercher promptement les moyens de mettre les villes à l'abri des invaſions. Originairement elles étoient ouvertes & ſans défenſes. Rien ne pouvoit empêcher un ennemi victorieux d'y entrer. Il y a bien de l'apparence que tel étoit, par exemple, du tems d'Abraham, l'état des villes de Sodome & de Gomorrhe. Nous voyons Codorla-Homor y entrer, & les ſaccager immédiatement après la victoire qu'il remporta ſur les rois de la Pentapole [a].

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

[a] *Gen.* c. 14. ℣. 10, 11 & 16.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

L'expérience fit trouver inſenſiblement les moyens de mettre les villes en état de faire quelque réſiſtance. On ſe ſera ſans doute contenté dans les premiers ſiécles de creuſer autour de leur enceinte un foſſé large & profond, dont la terre jettée du côté de la Place, formoit une eſpéce de rempart. On imagina enſuite de les entourer de murailles. Ces précautions auront ſuffi dans les commencemens pour garantir les villes du premier effort d'un ennemi victorieux. Car on devoit être alors fort ignorant dans la maniere de faire les ſiéges; & de tous les tems l'art de défendre les Places a été proportionné à celui de les attaquer.

A meſure que les guerres ſe ſeront multipliées, l'art de défendre une Place, & celui de l'attaquer ſe ſeront perfectionnés réciproquement. On aura ſucceſſivement inventé différentes pratiques dont le détail ſeroit déplacé pour le moment. Je ne penſe pas que cette partie de la ſcience militaire eût fait de grands progrès dans les ſiécles dont il s'agit préſentement.

Je conviens cependant qu'il eſt beaucoup queſtion, dans l'hiſtoire de Ni-

nus & dans celle de Sémiramis, de la grandeur & de la beauté des fortifications de la ville de Bactres, ainſi que de la longue réſiſtance de cette Place [a]; mais je crois pouvoir ranger ces faits au nombre des récits fabuleux, dont Ctéſias & les autres Ecrivains Grecs ont ſurchargé l'hiſtoire de Ninus & de Sémiramis. C'eſt en effet le ſeul exemple de cette eſpéce qu'on puiſſe rapporter dans l'hiſtoire des ſiécles que nous parcourons maintenant. Il n'y eſt jamais parlé de ſiéges, ni de rien qui y ait rapport. Je ne prétends pas cependant en inférer qu'on ne connût alors aucun moyen de défendre les Places. Je dis ſeulement que cet art devoit être très-imparfait, & j'en trouve la preuve dans la rapidité des conquêtes d'Oſiris, de Bacchus, des Titans, & même dans celles de Ninus & de Sémiramis. Ces Princes auroient-ils pû ſubjuguer, dans le court eſpace de quelques années, cette étendue immenſe de pays qu'on leur fait parcourir, ſi l'art des fortifications eût été porté, de leur tems, à une ſorte de perfection? Ils auroient

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

[a] *Diod.* l. 2. p. 118, 119.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſouvent rencontré des Places qui auroient retardé la rapidité de leur marche. Je penſe donc qu'il devoit y avoir alors très-peu de villes fortifiées, & que ce qu'il y en avoit, l'étoit très-imparfaitement. On aura encore lieu de s'en convaincre, lorſque je rendrai compte des conquêtes de Séſoſtris, dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage [a].

Voilà, je penſe, tout ce qu'il eſt à peu près poſſible de dire, quant à préſent, ſur l'Art militaire; il ne me reſte plus qu'à propoſer quelques réflexions ſur l'eſprit qui caractériſoit les guerres dans ces premiers ſiécles, & ſur la maniere dont le vainqueur uſoit de ſes avantages.

Tout ce qui reſte de monumens de l'antiquité, nous apprend que les premieres guerres ſe ſont faites avec une cruauté & une barbarie extrêmes. On faccageoit, on dévaſtoit les villes & les campagnes, rien n'étoit épargné: les peuples cherchoient alors tous les moyens de pouvoir ſe détruire, ils ne penſoient qu'à s'exterminer. Cette fureur meurtriere leur inſpira l'idée d'em-

[a] Liv. V. Chap. Ier.

poiſonner leurs fléches, uſage horrible qui n'a jamais été admis que par les nations féroces, & dont l'invention ne pouvoit appartenir qu'à des ſiécles auſſi barbares que ceux dont il s'agit préſentement [a]. Les ſuites de la victoire n'étoient pas moins affreuſes que les combats. On égorgeoit, on maſſacroit des nations entieres [b]. Les Souverains n'étoient pas plus reſpectés que le moindre de leurs ſujets. A travers les récits fabuleux & les exagérations outrées qui défigurent l'hiſtoire de Ninus, on reconnoît l'eſprit qui régnoit dans les guerres des ſiécles primitifs.

Ninus attaque le roi de Babylone, le défait & le prend priſonnier. Comment uſe-t-il de ſa victoire ? Il met à mort ce Monarque & ſes enfans. Il porte enſuite ſes armes contre les Médes, & les bat. Leur Roi eſt pris, le barbare Aſſyrien le fait mettre en croix avec la Reine ſon épouſe & ſept enfans qu'il avoit [c]. Ce que nous appellons aujourd'hui le Droit des gens,

[a] Voy. *Job.* c. 6. ℣. 4, ſelon l'Hébreu.
[b] *Gen.* c. 14. ℣. 5, 6, 7.
[c] *Diod.* l. 2, p. 114.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Droit ſacré dans la paix comme dans la guerre, étoit abſolument inconnu aux premiers peuples. Le traitement le plus doux que la nation vaincue pût eſpérer, étoit d'être réduite en captivité [a].

C'eſt dans l'abus que les premiers vainqueurs firent de leur victoire, qu'on doit chercher l'origine du droit d'eſclavage; ce droit odieux qu'on voit établi d'une antiquité preſque immémoriale [b]. J'ai dit qu'originairement on ne faiſoit aucun quartier aux vaincus; cependant l'avarice qui trouve place, même dans les ames féroces & ſanguinaires, vint au ſecours de l'humanité. Les vainqueurs ne tarderent pas à ouvrir les yeux ſur l'intérêt le plus réel qu'ils pouvoient tirer de leurs avantages. Ils comprirent bientôt qu'au lieu de maſſacrer les vaincus, il valoit mieux faire des priſonniers, les priver de leur liberté pour les employer enſuite à tous les différens travaux auxquels on les jugeroit propres. Par ce moyen on ſe procuroit des richeſſes ſolides & réelles. D'ailleurs on pouvoit vendre ces priſonniers, s'ils ſe trouvoient en plus

[a] Voyez *Gen.* c. 14. ℣. 14. c. 31. ℣. 26.
[b] *Gen.* c. 17. ℣. 12 & 23.

grand nombre qu'on n'en vouloit garder (1). L'avarice fit donc épargner le sang & cesser le carnage. L'ambition, par un même principe, fut cause qu'on s'abstint de saccager les provinces. Le vainqueur sentit que leur acquisition ne lui seroit d'aucune utilité s'il les ruinoit entiérement.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les hommes ne peuvent pas toujours se battre. Il faut de nécessité, après un certain tems, poser les armes & terminer le cours des hostilités. C'est à l'impuissance mutuelle où se seront trouvées deux nations ennemies de soutenir la guerre, qu'on doit le premier traité de paix. La nécessité fit penser aux moyens de se procurer réciproquement quelque tranquillité. On convint de terminer les différends par un acte solemnel qui réglât de part & d'autre les prétentions, assûrât le repos public, & rétablît l'union & la concorde entre les Puissances ennemies. L'Ecriture nous offre des exemples de traités de paix passés dès la plus haute antiquité. On voit même que dès-lors on sçavoit prendre des mesures pour pré-

(1) *Vendere cùm possis captivum, occidere noli: Servet utiliter.* Horat. Epist. l. 1. Ep. 16. v. 69.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

venir les animosités & les sujets de dispute qui pouvoient naître à l'avenir [a]. La maniere dont on passoit alors ces sortes d'actes, mérite d'être rapportée.

L'intérêt public a exigé de tout tems qu'on pût conserver la mémoire des traités, soit de paix, soit d'alliance. J'ai dit dans les Livres précédens que l'art d'écrire avoit été inconnu aux premiers siécles. J'ai rendu compte aussi des moyens qu'on avoit imaginés originairement pour suppléer à ce défaut, & constater la teneur des actes. On a vû que tous les engagemens se passoient alors en présence de témoins [b]. Mais dans les actes solemnels, tels que les traités de paix ou d'alliance, outre les témoins, on observoit des formalités également propres à en constater l'authenticité, & à en perpétuer le souvenir. On érigeoit un autel, on plantoit un bois, on dressoit des monumens de pierres, on donnoit un nom caractéristique aux lieux où ces actes s'étoient passés, on immoloit des victimes, &c. L'Ecriture-Sainte & l'Histoire profane

[a] *Gen.* c. 21. ℣. 22, &c. c. 26. ℣. 26 & 29, &c.

[b] Tom. I. Liv. I. p. 55. & Liv. II. Chap. VI. p. 401.

fournissent

fourniſſent quantité d'exemples de ces pratiques primitives.

Dans une occaſion, Abimelech, roi de Gérar, vient trouver Abraham, & demande à ce Patriarche de lui jurer au nom de Dieu, qu'il ne nuira point à ſes deſcendans, & qu'il ne fera aucun tort à ſes ſujets. Abraham le lui promet & s'y engage. Il ſe plaint enſuite à ce même Abimelech de la maniere violente dont les ſujets de ce Prince l'avoient privé d'un puits qu'il avoit creuſé. Abimelech proteſte l'avoir abſolument ignoré. Abraham alors fait alliance avec Abimelech, & prenant ſept brebis, il les donne à ce Prince, en lui diſant : « Recevez ces ſept bre-» bis, afin qu'elles ſervent de témoi-» gnage que c'eſt moi qui ai creuſé ce » puits » [2]. Moïſe ajoute qu'on appella le lieu où ce traité s'étoit paſſé, *Berſabée*, c'eſt-à-dire, *le Puits du jurement*,

[2] *Gen.* c. 21. ℣. 22. = Voy. auſſi c. 26. ℣. 15-18-20.

Ce n'étoit point une choſe indifférente qu'un puits, dans ces contrées où l'eau eſt extrêmement rare, & où l'on ne peut s'en procurer que difficilement, & avec beaucoup de travail & de peine. Les puits étoient donc des immeubles fort précieux pour des peuples, dont alors toutes les richeſſes conſiſtoient preſque en Beſtiaux.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

parce qu'Abraham & Abimelech y avoient juré & contracté une alliance mutuelle.

Quand Jacob fit ſon accord avec Laban, l'Ecriture marque qu'il prit une pierre, & qu'après l'avoir dreſſée pour ſervir de monument, il ordonna aux aſſiſtans d'apporter encore d'autres pierres. Les ayant amaſſées en un monceau, Laban dit à Jacob : « Ce mon-» ceau & ces pierres ſerviront de té-» moignage entre vous & moi ». Laban appella ce monceau de pierres *le Monceau du témoin*, & Jacob *le Monceau du témoignage* ; chacun, eſt-il dit, ſelon la propriété de ſa langue. Ce qui fit qu'on nomma depuis cet endroit *Galaad* [a].

Ces uſages primitifs ſe ſont conſervés fort long-tems, & dans des ſiécles même où l'art d'écrire étoit connu. Homere en fournit la preuve dans le récit qu'il fait d'un traité de paix paſſé entre les Grecs & les Troyens.

Les Grecs & les Troyens, prêts à ſe charger, propoſent de terminer leurs différends par un combat entre Paris & Ménélas. On ſtipule quelles ſeront

[a] *Gen.* c. 31. ℣. 44, &c.

les conditions de part & d'autre, ſelon l'évenement du combat. Priam & Agamemnon s'avancent au milieu des deux armées. On apporte des agneaux pour offrir des ſacrifices, & du vin pour faire des libations. Agamemnon coupe de la laine ſur la tête des agneaux. Les hérauts des Grecs & des Troyens la partagent aux Chefs des deux armées. Agamemnon déclare à haute voix les conditions du traité. On égorge les agneaux, on fait les libations, & l'accord eſt ratifié ſans autres formalités [a]. Ces moyens ſuffiſoient pour conſtater les traités de paix dans ces tems reculés, où les clauſes qu'on ſtipuloit étoient toujours ſimples & en petit nombre. Je ne ſçais s'ils étoient alors plus religieuſement obſervés qu'ils ne l'ont été depuis.

Après avoir parcouru tous les différens objets qui peuvent concerner proprement l'Art militaire, il ne ſera pas, je crois, inutile de nous arrêter un moment à conſidérer les effets que les guerres & les conquêtes ont dû opérer dans les premiers tems, & les changemens qui en ont réſulté par rapport au

[a] *Iliad.* l. 3. v. 86, &c.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſort & à la condition des différens peuples de l'univers.

Malgré le peu de ſecours que l'Hiſtoire fournit ſur les évenemens qui ſe ſont paſſés dans les ſiécles dont nous nous occupons préſentement, on a cependant pû remarquer qu'il s'étoit formé dès-lors quelques Empires aſſez étendus & aſſez conſidérables. Codorla-Homor, Ninus, & pluſieurs autres conquérans ſans doute, dont les noms & les ſuccès ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, avoient étendu leur domination, dès les premiers ſiécles après le déluge, ſur quantité de contrées : ils avoient réuni ſous leur obéiſſance pluſieurs villes & pluſieurs peuples. Ce n'eſt pas ſeulement par rapport au progrès de l'Art militaire que ces conquêtes peuvent mériter notre attention : nous devons, j'oſe le dire, les enviſager ſous une face plus générale, & ſans contredit beaucoup plus intéreſſante.

Quand on conſidere les maux que la guerre entraîne, on ne peut s'empêcher de la regarder comme un des plus terribles fléaux qui puiſſent affliger l'humanité. Cependant il faut convenir que du mal même il eſt ſorti un grand bien.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les guerres & les révolutions qu'elles ont occasionnées, ont mêlé les nations en mille & mille manieres, & par une suite nécessaire, les langues, les mœurs & les idées. Le genre humain y a gagné : par ce moyen les connoissances se sont étendues, & les découvertes se sont multipliées. Les conquêtes en réunissant sous une seule & même domination plusieurs pays & plusieurs peuples, ont formé du débris de quantité de petits Etats, des Empires vastes & puissans. Les vûes se rectifierent alors. On commença insensiblement dans les grands Empires à prendre des notions plus saines de la politique. L'expérience apprit à profiter des fautes qui avoient occasionné la ruine des peuples subjugués. On prit en conséquence des mesures pour se mettre à l'abri de pareils malheurs, & pour prévenir les surprises & les invasions. On munit les places, on s'assura des endroits par où l'ennemi auroit pû pénétrer facilement. On tint toujours sur pied un certain nombre de troupes. Par ces précautions, plusieurs Etats se rendirent redoutables à leurs voisins. On n'osa plus attaquer légérement ces Puissances res-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

pectables à tous égards. L'intérieur des grandes Monarchies ceſſa d'être expoſé aux ravages & à la déſolation. La guerre s'éloigna du centre, & ne ſe fit plus que ſur les frontieres. Les villes & les campagnes commencerent alors à reſpirer. Les maux cauſés par les conquêtes & par les révolutions diſparurent ; mais le bien qu'elles avoient produit reſta, & l'humanité s'en reſſentit. Les eſprits induſtrieux profiterent du repos qui leur étoit aſſuré pour ſe livrer à l'étude. C'eſt dans le ſein des grands Empires que les arts ſont nés, & que les ſciences ſe ſont formées [a].

[a] Voyez Tom. I. Liv. II. Chap. III. p. 295 ; & *ſupra*, Liv. III. Chap. VI. p. 181, &c.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

PREMIERE PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob : eſpace d'environ 700 ans.

LIVRE SIXIEME.

Des Mœurs & Uſages (1).

LES façons de penſer, & les uſages propres à une nation, dérivent en partie du climat dans lequel la Providence a jugé à propos de placer chaque peuple, & en partie du de degré de connoiſſances qu'on a eues

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(1) De tous les objets dont nous avons parlé juſqu'à préſent, il n'y en a point de plus curieux & de plus intéreſſant que celui des *Mœurs & Uſages*. Mais il n'en eſt point, en même tems, dont il ſoit plus difficile de donner une définition claire,

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

dans chaque âge; souvent même de différentes causes fortuites & momentanée & précise. Les mots de *Mœurs*, *Coutumes*, *Usages*, présentent à notre esprit des notions, qu'il sent plus aisément qu'il ne peut les exprimer. Je crois cependant qu'on peut entendre, par les Mœurs d'un peuple, sa maniere d'envisager la plûpart des actions humaines, & les principes qu'il suit constamment sur les vices & sur la vertu. Qu'est-ce en effet que la morale, si ce n'est la science des mœurs, c'est à-dire, celle des préceptes qui apprennent à régler le cœur par la vertu, & à discerner les actes capables d'offenser cet ordre sacré & immuable, qui doit servir de régle à toutes nos démarches? Et il faut convenir qu'à cet égard, les différens peuples de l'univers se sont assez bien accordés sur un article si essentiel. Les principes fondamentaux de la morale ne paroissent point s'être ressentis des préjugés divers qui doivent leur naissance à la différence des climats, des génies & des sociétés.

A l'égard des usages, on peut dire qu'ils consistent dans certaines habitudes & dans certaines pratiques qu'on suit dans le commerce ordinaire de la vie civile; les usages sont, en un mot, une certaine régle de conduite qui dirige les actions extérieures de chaque peuple, soit en public, soit même dans le particulier, & dans l'intérieur de la vie privée. Je réunis donc ici sous un seul & même point de vûe deux objets qui sont totalement distincts, à les envisager dans la précision Philosophique. Quelque différence néanmoins qu'il y ait réellement entre les *Mœurs* & les *Usages*, ces deux mots sont presque synonymes en François, & même dans la plûpart des langues que nous connoissons. *Mores*, en Latin, *Costumi*, en Italien, *Costumbres*, en Espagnol, *Manners*, en Anglois, &c. signifient également les *Mœurs* & les *Usages*; en Grec toute la différence d'Ἦθος, *Mœurs* & d'Ἔθος, *Usage*, consiste dans une seule lettre. Il seroit même facile de prouver qu'originaire-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

nées. Auſſi remarque-t-on ordinairement une différence ſenſible dans les mœurs d'une nation, d'un ſiécle à un autre, & quelquefois dans le même ſiécle. Il y a néanmoins quantité d'uſages qui ſe ſont établis originairement, ſans qu'on voye trop ni pourquoi ni comment; le tems les a ſucceſſivement abolis ou confirmés, & il ſeroit preſque auſſi difficile de rendre raiſon des nouveaux établiſſemens que des anciens. Ces ſortes de révolutions n'ont pas été au ſurplus bien fréquentes dans les premiers âges: on y apperçoit en général beaucoup de conſtance dans les mœurs, & beaucoup d'uniformité dans les uſages. Les différens peuples dont l'hiſtoire

ment H*ϑος* a eu tout à la fois les deux ſignifications. Cette affinité vient ſans doute de ce que dans tous les tems & chez tous les peuples, les *Mœurs* ont beaucoup influé ſur les *Uſages*, & que les *Uſages* réciproquement ont beaucoup influé ſur les *Mœurs*. Pluſieurs nations même ont été aſſez long-tems ſans avoir de *Mœurs*, proprement dites. J'employerai donc aſſez indifféremment les mots de *Mœurs* & d'*Uſages*, ſans les reſtraindre à une préciſion trop rigoureuſe & trop philoſophique. Il ſeroit bien difficile, & peut-être même impoſſible, de démêler préciſément ce qui doit appartenir aux *Mœurs* & aux *Uſages*, en parlant de peuples qui n'avoient que des idées confuſes de l'un & de l'autre de ces objets, dans les ſiécles dont il eſt préſentement queſtion.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

primitive eſt parvenue à notre connoiſſance, ont peu varié ſur cet article pendant une aſſez longue ſuite de ſiécles.

On ne doit chercher des maximes réglées pour la conduite, & des principes ſuivis pour la morale, que parmi les ſociétés policées. La réunion des familles a donné naiſſance aux mœurs & aux uſages des diverſes nations qui peuplent l'univers. J'ai dit ailleurs que les premieres Loix avoient été établies par des conventions tacites [a]. Il en a été de même des mœurs & des uſages de la vie civile. A meſure qu'une ſociété s'eſt formée, les membres qui la compoſoient ſe ſont accordés tacitement à ſuivre tel ou tel principe de morale, & à obſerver telle ou telle regle dans la conduite extérieure de leurs actions. Mais autant il eſt facile de rendre raiſon de la plûpart des loix établies primitivement, autant eſt-il mal aiſé d'expliquer les motifs qui ont fait adopter aux premieres ſociétés quantité d'uſages qui paroiſſent choquer ouvertement le bon ſens & la raiſon. Ils ſemblent n'avoir été dictés que par le caprice & par l'incertitude de l'imagina-

[a] Tome I. Liv. I. Chap. I. p. 16.

tion. Auſſi les mœurs ſont-elles la partie dans laquelle les peuples, même ceux qui paſſent pour les mieux policés, different le plus ſenſiblement. On voit alternativement le même uſage, la même régle de conduite approuvée dans un pays, & condamnée dans un autre. Ici c'eſt une faute capitale contre la bienſéance, de faire telle ou telle action; là c'eſt au contraire un précepte recommandé & une maxime autoriſée. Ce qui ſeroit une groſſiereté très-blâmable chez certaines nations, eſt ailleurs un rafinement de politeſſe. Je ne porte pas plus loin ce parallele, qu'on pourroit étendre preſque à l'infini.

Au milieu des différences prodigieuſes qui caractériſent les mœurs de chaque peuple, on apperçoit cependant un accord aſſez général ſur quelques objets. Je ne citerai point ces grands principes de morale, gravés dans le cœur de tous les hommes par l'Etre ſuprême, & ſans leſquels aucune ſociété ne peut ſubſiſter, je parle ſeulement de ces uſages qui paroiſſent n'intéreſſer que le cours ordinaire de la vie civile. Il en eſt quelques-uns ſur leſquels toutes les nations ſemblent s'être accor-

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

dées. Par exemple, dans tous les pays, (& je ne prétens pas même en excepter les Sauvages) l'uſage a voulu, de tems immémorial, qu'on pût reconnoître & diſtinguer les deux ſexes par la forme de leurs vêtemens. Il y a eu auſſi de tout tems & chez tous les peuples, certaines marques de décoration extérieure, propres à diſtinguer & à faire remarquer les perſonnes conſtituées en dignité. La coutume de faire des feſtins ſolemnels dans les mêmes circonſtances, eſt de tous les pays & de tous les ſiécles. Mais pour quelques uſages communs à toutes les nations, & dont il ſeroit aiſé de faire ſentir les motifs (1), il s'en offre une multitude dont la variété & la biſarrerie fourniroient d'amples réflexions, ſi l'on vouloit en approfondir les cauſes. Ce n'eſt point l'objet que je me ſuis propoſé. Mon but n'eſt que de rapporter les mœurs des peuples dont l'hiſtoire appartient aux ſiécles que je parcours dans cet Ouvrage, &

(1) En faiſant voir que ces uſages communs à toutes les nations, & établis de tems immémorial, confirment ce que Moïſe nous apprend ſur l'origine du genre humain, & prouvent ſenſiblement que tous les habitans de l'univers proviennent d'une ſeule & même famille.

de les repréſenter telles qu'elles ont été dans les différentes époques ſous leſquelles je les enviſage.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les mœurs d'une nation compoſent, ſans contredit, la partie la plus intéreſſante de ſon hiſtoire. On n'en peut former le tableau qu'en étudiant quel a été, dans chaque ſiécle, ſon génie dominant & ſa morale, c'eſt-à-dire, les idées qu'elle a pû prendre des vices & des vertus; celles qu'elle a pû ſe former du point d'honneur, des devoirs de la ſociété & des bienſéances. Il faut encore s'attacher à faire connoître comment on vivoit dans l'intérieur des familles; la maniere dont on ſe voyoit en ſociété; en quoi conſiſtoit la politeſſe; quels étoient les amuſemens ſoit publics, ſoit particuliers. Il faut examiner enfin quelle reſſource les arts ont pû fournir dans chaque ſiécle, ſoit par rapport aux néceſſités de la vie, ſoit à l'égard du luxe & des divertiſſemens.

Mais on ne peut parler convenablement des mœurs d'une nation, qu'on ne l'ait étudiée ou par ſoi-même, ou dans des mémoires circonſtanciés & fidéles. Cette réflexion ſuffit pour faire ſentir l'impoſſibilité où nous ſommes

Ire. PARTIE.

aujourd'hui de traiter avec exactitude les mœurs de la plûpart des anciens peuples. Eſſayons néanmoins d'en préſenter une idée, & de tracer une eſquiſſe bien imparfaite des maximes & des uſages qu'on obſervoit dans la conduite de la vie civile pendant le cours des ſiécles qui ſont l'objet de la premiere Partie de notre Ouvrage.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On apperçoit en général une grande ſimplicité dans les mœurs des premiers peuples, peu d'apparat, & moins encore de faſte & de cérémonies. Quelques Ecrivains ont voulu leur faire un grand mérite de cette façon de vivre qui préſente un extérieur favorable. Ils ont élevé en conſéquence les premiers ſiécles au-deſſus de tous les autres âges. Il n'eſt pas encore tems d'agiter cette queſtion dont je remets l'examen à un autre moment. Mais je dirai, en attendant, qu'il eſt facile de pénétrer les motifs de cette prétendue ſimplicité. Les mœurs d'une nation ſe reſſentent toujours du plus ou du moins de progrès qu'elles a faits dans les Arts & dans les Sciences. La maniere dont on vivoit dans les premiers ſiécles a dû conſéquemment être très-ſimple, c'eſt-

à-dire, fort groſſiere par l'ignorance où l'on étoit des reſſources & des moyens qui procurent l'agrément & les aiſances de la vie. On ne pouvoit avoir originairement aucune idée du luxe & de la ſomptuoſité; on ne connoiſſoit alors nulle délicateſſe, nulle recherche, nulle ſenſualité dans les mœurs. Comment ſe ſeroit-on appliqué à ſatisfaire des goûts dont l'exiſtence étoit même ignorée? Le ſentiment qui nous porte à chercher les commodités de la vie, ne s'eſt formé que par la ſuite des tems, & par l'effet des connoiſſances qu'on a pû acquérir. L'expérience a fait naître le choix & la variété dans les mœurs, & ſi l'on peut dire, la mode, dont l'empire s'eſt enſuite étendu dans tous les ſiécles & chez tous les peuples. Ce n'étoit donc point par vertu ni par principes que les premiers hommes menoient une vie ſimple & pénible, c'étoit faute d'en connoître une plus agréable, & par l'impoſſibilité d'agir autrement; car à peine quelques nations eurent-elles trouvé l'art de ſe procurer les moyens de fournir aux agrémens & aux recherches de la vie,

qu'elles se hâterent d'en jouir. Les faits qu'on va lire ne permettent pas, je crois, d'en douter.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Aſie.

NOUS ſommes trop peu inſtruits des événemens arrivés dans la plus grande partie de l'Aſie pendant le cours des ſiécles qui fixent préſentement notre attention, pour être en état de faire connoître exactement les mœurs de ſes premiers habitans. L'Ecriture ſainte eſt le ſeul monument duquel on puiſſe extraire quelques faits relatifs à cet objet; & ce qu'elle dit ne regarde-t-il encore que les peuples de la Paleſtine & des contrées adjacentes. On doit donc s'attendre à beaucoup de ſéchereſſe & à une grande ſtérilité dans cette premiere époque. Il faut même deſcendre juſqu'au tems d'Abraham pour trouver de foibles traces des uſages obſervés anciennement chez ces peuples dans le cours ordinaire de leurs actions. A l'égard des idées qu'ils pouvoient avoir alors de la morale & des devoirs de la ſociété, il n'en ſera pas

IIe PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

même queſtion. Nous ſommes dans une ignorance totale & abſolue ſur cet article, ſi important & ſi eſſentiel à connoître.

J'ai dit que la ſimplicité faiſoit le caractere diſtinctif de ces premiers âges. La maniere dont on ſe nourriſſoit alors en fait preuve. On ne voit paroître ni ſauſſe ni ragoût, ni même de gibier, dans la deſcription que l'Ecriture fait du repas donné par Abraham aux trois Anges qui lui apparurent dans la vallée de Membré. Ce Patriarche leur ſert un veau rôti, ou pour mieux dire, grillé; du lait de beurre, & du pain frais cuit ſous la cendre [a]. Voilà tout le feſtin. Ce fait montre que les repas alors étoient plus ſolides que délicats. Abraham avoit certainement intention de traiter ſes hôtes du mieux qu'il lui étoit poſſible, & il faut obſerver que ce Patriarche poſſédoit de très-grandes richeſſes en or, en argent, en troupeaux & en eſclaves [b]. On peut donc regarder le repas qu'il donne aux trois Anges, comme le modéle d'un feſtin magnifique, & juger en conſéquence quelle

[a] *Gen.* c. 18. ℣. 6, &c.
[b] *Ibid.* c. 24. ℣. 35.

étoit de ſon tems la maniere de traiter ſplendidement.

Depuis le Déluge juſqu'a la mort de Jacob.

On pourroit croire au ſurplus que les premiers hommes devoient être de prodigieux mangeurs. N'eſt-il pas étonnant de voir ſervir à trois perſonnes un veau entier & près de cinquante-ſix livres de pain (1)? Rebecca, pour un ſeul repas, apprête à Iſaac deux chevreaux [a]. Cette circonſtance eſt d'autant plus remarquable que dans les pays chauds, tels que la Paleſtine, on a beaucoup moins beſoin de nourriture, que dans les climats froids ou tempérés. J'aimerois donc mieux attribuer l'uſage de ſervir une ſi énorme quantité d'alimens à l'eſprit de ces premiers ſiécles, qui faiſoit vraiſemblablement conſiſter la magnificence des repas à préſenter aux conviés infiniment plus de nourriture qu'ils n'en pouvoient prendre (2).

A meſure que les ſociétés ſe policerent, & que les peuples ſe trouverent dans une plus grande aiſance, le goût

(1) Je ſuis le calcul de M. Fleury, Mœurs des Iſraélites, §. 4. p. 25.

[a] *Gen.* c. 27. ℣. 9.

(2) Aujourd'hui encore la grande abondance ne fait-elle pas chez tous les peuples partie de la magnificence d'un repas?

pour la bonne chere & la délicateſſe s'introduiſirent dans les repas. On en peut juger par le diſcours qu'Iſaac tient à Eſaü pour l'inviter à ſe rendre digne de ſa bénédiction. « Allez à la chaſſe, » lui dit-il, & quand vous aurez pris » quelque choſe, faites-en un mets » dans le goût que vous ſçavez qui me » plaît [a] ». La ſuite de cette hiſtoire prouve encore mieux l'uſage où l'on étoit dès lors d'apprêter les viandes de différentes façons. Rebecca qui entendit ce diſcours, & dont l'intention étoit de ſubſtituer Jacob à la place d'Eſaü, lui ordonna de prendre deux des meilleurs chevreaux qu'elle accommoda, de maniere que Iſaac s'y trompa, & les prit pour de la venaiſon [b]. L'Ecriture ajoute que Jacob préſenta du vin à ſon pere, & qu'il en but [c].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Moïſe ne nous fournit point d'autres connoiſſances ſur la maniere dont ſe nourriſſoient les Patriarches. Je préſume que le luxe des tables ne devoit pas être plus recherché chez les autres Nations. On ne voit point qu'il ſoit jamais

[a] *Gen.* c. 27. ℣. 3, 4.
[b] Ibid. ℣. 9 & 25.
[c] Ibid.

queſtion de volailles ni d'œufs chez les premiers peuples dont l'hiſtoire nous eſt connue. Il eſt par conſéquent plus que probable qu'ils n'en faiſoient point uſage.

On n'en peut pas dire autant des fruits & des légumes. Les Patriarches, ſuivant toutes les apparences, en mangeoient. Les fruits ſont une nourriture ſi naturelle, qu'on les aura certainement connu dès les premiers tems. Il y a plus. Parmi les préſens que Jacob recommande à ſes enfans de porter à Joſeph pour gagner ſa bienveillance, l'Ecriture parle d'amandes, ou de piſtaches [a], preuve qu'alors ce fruit étoit non-ſeulement connu, mais même recherché. Il eſt auſſi fait mention dans ce paſſage du Miel, comme d'un préſent qu'on pouvoit offrir.

A l'égard des légumes, tous les Interpretes de la Bible & la plûpart des Commentateurs s'accordent à dire que le mets qui tenta Eſaü au point de vendre ſon droit d'aîneſſe, étoit un plat de lentilles [b]. On n'a pas dû en effet ignorer long-tems l'art de cultiver les lé-

[a] Gen. c. 43. ℣. 11.
[b] Ibid. c. 25. ℣. 34.

Ire. PARTIE.

gumes & celui de les préparer. Je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé dans les Livres précédens [a].

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Quant au poiſſon, il n'en eſt jamais parlé dans la Genèſe. On ne peut cependant pas conclure du ſilence de Moïſe, que les habitans de la Paleſtine n'en faiſoient point alors uſage. Car Sanchoniaton, qu'on doit regarder comme un des plus anciens Ecrivains de l'Antiquité, met expreſſément l'art de pêcher au nombre des premieres inventions que les peuples attribuoient à leurs héros [b].

On voit que du tems d'Abraham l'uſage ordinaire étoit de faire deux repas par jour. Ce Patriarche donne à manger aux trois Anges vers le milieu du jour [c], & Loth leur ſert à ſouper le ſoir du même jour [d]. Il eſt vraiſemblable qu'alors on mangeoit aſſis. Je ne crois pas que la coutume de ſe coucher ſur des lits pour prendre ſes repas, fût encore introduite.

Les uſtenſiles de ménage, tels que

[a] Tome I. Liv. II. Ch. I. Art. V. p. 252.

[b] Apud *Euſeb.* Præp. Evang. l. 1. c. 9. p. 35. B.

[c] *Gen.* c. 18. ℣. 1.

[d] Ibid. c. 19. ℣. 3, 4.

les plats, les pots & les coupes auront été originairement de terre ou de bois. A meſure que les peuples firent quelques découvertes dans les arts, & qu'ils vinrent à ſe policer, le goût qui nous porte naturellement aux recherches & à la magnificence, ſe développa. L'invention de la Métallurgie fournit bientôt les moyens de ſatisfaire ce penchant. On ne tarda pas à ſubſtituer des vaſes d'or & d'argent aux vaiſſeaux de terre ou de bois, dont il avoit fallu d'abord ſe contenter. Ce luxe remonte à la plus haute antiquité. On lit dans la Genèſe qu'Eliezer fit préſent à Rebecca de vaſes d'or & d'argent [a].

Il y a bien de l'apparence qu'on a ignoré pendant fort long-tems l'uſage des fourchettes & des cuillers. On connoît encore à préſent quantité de peuples qui ne s'en ſervent point. Les doigts, ou deux petits bâtons faits exprès, leur en tiennent lieu. Je ne crois pas non plus qu'on ait connu originairement les aſſiettes. On mangeoit alors ou ſur des écorces, ou ſur de grandes feuilles d'arbres, comme on en uſe en-

[a] *Gen.* c. 24. ℣. 23.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

core dans plusieurs pays [a]. A l'égard des couteaux, les Anciens n'en avoient pas. Une espéce de poignard qu'ils portoient toujours à la ceinture, leur en tenoit lieu [b].

On ne connoissoit point alors le secret de laisser mortifier la viande quelque tems avant que de la manger. Abraham, pour régaler les Anges, court à son troupeau, choisit un veau, le donne à un esclave pour le tuer & le faire cuire sur le champ [c]. Isaac voulant manger du gibier, dit à Esaü de prendre son arc & ses fléches, & de lui apprêter à son retour un mêts de ce qu'il aura pû rapporter [d]. Rebecca, pour le tromper, tue incontinent deux chevreaux qu'elle lui fait manger [e]. J'aurai encore occasion d'insister sur cette pratique qui marque bien la grossiéreté des premiers peuples, lorsque je parlerai des mœurs des anciens habitans de la Gréce.

La simplicité des vêtemens aura répondu, dans les premiers siécles, à

[a] Hist. gén. des Voyages, t. 8. p. 93. = *Marc Paul.* l. 3. c. 30. = Voyage de Schouten. t. 1. p. 378 & 432.

[b] Voyez la 2de. Part. Liv. VI. Chap. III.

[c] *Gen.* c. 18. ℣. 7.

[d] Chap. 27. ℣. 3, 4.

[e] Ibid. ℣. 9.

celle

celle de la nourriture. On ignoroit alors l'art de donner aux habits des façons & des graces. On prenoit un morceau d'étoffe plus long que large, & on s'en couvroit, ou pour mieux dire, on s'en enveloppoit. Car originairement on ne se servoit point d'attaches pour retenir les habits. Ils n'étoient contenus que par les différens tours que l'on faisoit faire à l'étoffe sur le corps. Plusieurs peuples encore aujourd'hui ne s'habillent pas autrement [a]. Successivement on imagina des manieres de se vêtir plus commodes & plus propres à couvrir le corps. Il paroît que l'habillement des Patriarches consistoit dans une tunique à manches larges, sans plis, & dans une espéce de manteau fait d'une seule piéce [b]. La tunique couvroit immédiatement la chair. Le manteau se mettoit par-dessus la tunique, & s'attachoit probablement avec une agraffe. Les chaleurs excessives qu'on éprouve dans la plus grande partie de l'Asie, sont cause que

[a] Voyez *Chardin*, t. 9. p. 59, 60. = Voyage de Schouten. t. 1. p. 279-414-463. = *Laët*, Descript. des Indes Occid. l. 6. c. 6. p. 201. = Geograph. Nub. p. 11.

[b] *Gen.* c. 37. ℣. 31. c. 9. ℣. 23. c. 49. ℣. 11.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

de tout tems on s'y eſt peu mis en peine de couvrir les bras & les jambes. La chauſſure n'y a jamais conſiſté que dans des eſpéces de ſandales attachées avec des courroies. L'uſage en avoit lieu dès le tems d'Abraham [a].

L'habillement étoit donc alors extrêmement ſimple. Il n'y avoit preſque rien à tailler, & peu à coudre (1). Les modes ne changeant point alors comme elles ne changent point encore aujourd'hui dans le Levant; & ces ſortes d'habits pouvant convenir preſque indifféremment à toutes les tailles, les perſonnes riches en avoient toujours un grand nombre de réſerve dont elles faiſoient des préſens. L'uſage en étoit établi dès le tems d'Abraham. Moïſe met les habits au nombre des préſens qu'Eliézer fit à toute la famille de Rebecca [b]. Cet uſage ſe pratique encore de nos jours dans tout l'Orient.

Il y avoit dès le tems des Patriarches une ſorte de luxe & de magnificence dans les habillemens. Rebecca, pour mieux déguiſer Jacob, lui fait

[a] Ibid. c. 14. ℣. 23.

(1) Tel eſt l'habillement des Arabes. *Mém. de Trévoux*, Septembre 1705. p. 1636.

[b] *Gen.* c. 24. ℣. 53.

prendre les habits d'Esaü qu'elle gardoit soigneusement. Moïse dit qu'ils étoient fort beaux [a]; mais il n'en fait aucune description. Jacob qui aimoit tendrement Joseph, lui donna une robe distinguée qui excita la jalousie de ses autres enfans [b]. On est bien embarrassé à deviner quel pouvoit être le mérite de ce vêtement. Les Interprétes & les Commentateurs ne s'accordent point sur la signification du terme Hébreu dont Moïse s'est servi pour le caractériser. Je crois que la richesse des habits consistoit alors dans la finesse des étoffes; & dans la beauté & la diversité des couleurs. Les Arabes en portent encore aujourd'hui beaucoup de cette espéce [c].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On s'est étudié de bonne heure à chercher les moyens d'embellir & de faire valoir les agrémens de la figure. L'envie de plaire a promptement inspiré l'art de relever par quelques ornemens les dons de la nature. Les peuples les plus grossiers & les plus barbares ont des parures proportionnées à la grossiéreté de leurs mœurs. On

[a] Ibid. c. 27. ℣. 15.
[b] Ibid. c. 37. ℣. 3, 4.
[c] Anc. Relat. des Indes & de la Chine, p. 12.

connoiſſoit dès ces âges reculés la recherche dans les ajuſtemens. L'Ecriture dit qu'Eliézer fit préſent à Rebecca de pendans d'oreilles d'or pour parer ſon viſage, & d'anneaux du même métal pour orner ſes mains [a]. Ces parures n'étoient pas même réſervées uniquement pour le ſexe. Les hommes portoient alors des pendans d'oreilles, des braſſelets & des anneaux, ainſi que les femmes [b], mode qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez pluſieurs peuples de l'Orient.

1re. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Obſervons à ce ſujet que dans les ems dont je parle, on ne portoit point l'anneau paſſé au doigt, comme l'uſage enſuite l'a voulu ; on le portoit ſur le dos de la main, ſoit qu'il y fût attaché par le moyen d'un cordon, ſoit qu'on fît les anneaux aſſez larges pour que la main y pût entrer. Les expreſſions dont Moïſe ſe ſert toutes les fois qu'il a eu occaſion de parler d'anneaux, ne permettent pas d'en douter (1).

[a] *Gen.* c. 24. ℣. 47.
[b] Ibid. c. 35. ℣. 4. c. 38. ℣. 18.
(1) Voyez *Gen.* c. 24. ℣. 47. & c. 41. ℣. 41, 42, où il eſt dit que Pharaon ôta ſon anneau de deſſus ſa main מעל ידו *meal jado*, & qu'il le mit ſur la main de Joſeph, על יד *al-iad Joſeph*. Ce texte eſt d'autant plus po-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ignore ſi du tems des Patriarches l'uſage étoit chez les peuples de l'Aſie, que les hommes ſe couvriſſent la tête. On voit ſeulement dans quelques occaſions les femmes ſe voiler[a]; mais d'ailleurs il n'eſt pas poſſible d'entrer dans aucun détail ſur leurs coeffures, & en général ſur leurs ajuſtemens. Je n'ai pû même parler que très-imparfaitement de la forme qu'avoient alors les habits, il n'en reſte point de monument. On ne pourroit néanmoins s'en inſtruire exactement que par les ſecours de quelques repréſentations.

Nous ſommes dans la même ignorance à l'égard des logemens. Nous ne connoiſſons ni la forme extérieure, ni la diſtribution intérieure des maiſons de la haute antiquité. On ne ſçait point ſi les appartemens étoient alors compoſés de pluſieurs piéces, ni quelle étoit la maniere de les occuper. Je crois qu'en général les maiſons devoient être aſſez peu commodes. Il eſt certain, par exemple, que les Anciens

ſitif, qu'il y a en Hébreu des termes propres pour ſignifier les doigts. Voy. le P. *Calmet*, ad *Exod.* c. 13. ℣. 9.

[a] *Gen.* c. 24. ℣. 65. & 38. ℣. 14, 15.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

n'avoient point l'invention des cheminées. Ils ſe chauffoient devant des braſiers pleins de charbons allumés [a].

Si nous n'avons preſque aucune notion des logemens de la haute antiquité, nous en avons encore moins ſur la maniere dont ils étoient meublés. On ignore comment les premiers peuples s'aſſéyoient. Etoit-ce ſur des ſiéges, ſur des couſſins, ſur des tapis, ſur des nattes, ou ſur des peaux ? Je pencherois à croire que du tems des Patriarches on ne connoiſſoit pas les ſiéges proprement dits. Encore aujourd'hui on ne fait point uſage de cette eſpéce de meuble dans l'Orient. On n'eſt aſſis que ſur des tapis ou ſur des couſſins. Il eſt vraiſemblable qu'on en aura uſé de même dès les ſiécles les plus reculés.

A l'égard des lits, on n'en peut parler auſſi que par conjecture. Quoiqu'il en ſoit queſtion dans la Geneſe [b], rien ne nous indique comment ils pouvoient être faits. Tout nous porte à croire qu'on n'avoit alors que des couchettes, ſans courtines & ſans rideaux. Par

[a] *Jerem.* c. 36. ℣. 22, 23.
[b] Chap. 48. ℣. 2. c. 49. ℣. 32.

la ſuite on y ajouta des pavillons légers qu'on garnit d'étoffes précieuſes. Mais ce ne fut que dans des tems bien poſtérieurs à ceux dont je parle préſentement.

Je préſume qu'on n'aura connu que fort tard l'art d'orner & de décorer l'intérieur des appartemens. L'invention des tapiſſeries n'eſt point des premiers tems. J'en dis autant de la dorure & de la peinture. On ne peut pas prononcer auſſi affirmativement à l'égard des lambris & des autres ornemens qui dépendent de la menuiſerie. L'uſage de revêtir de bois artiſtement travaillé le dedans des maiſons, eſt très-ancien chez les peuples de l'Aſie. Rien n'empêche de faire remonter l'origine de cette invention aux ſiécles qui occupent cette premiere Partie de notre Ouvrage.

Examinons maintenant comment les peuples, dont je viens de parler, ſe comportoient dans le cours ordinaire de la vie civile. Raſſemblons ſous un meme point de vûe le peu de détails qui nous reſtent ſur cet objet.

Il eſt certain que dès les premiers ſiécles, les habitans de la Paleſtine &

IIe. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

des contrées adjacentes, avoient des idées assez justes de la politesse & des égards qui servent à entretenir la liaison, & à former la douceur de la société entre les hommes. On se saluoit d'une façon très-respectueuse, en courbant le corps très-profondément. On voit aussi qu'il y avoit des occasions où l'on s'embrassoit. L'histoire des Patriarches fournit quantité d'exemples de ces pratiques [a].

On avoit sur-tout beaucoup d'égards & d'attention pour les étrangers & les voyageurs. On leur offroit non-seulement le couvert, mais encore tout ce dont ils pouvoient avoir besoin. On s'empressoit même à leur servir ce qu'on avoit de meilleur [b], & à les combler de prévenances & de civilités. Comme les Anciens ne portoient pour toute chaussure que des espéces de sandales, ils ne pouvoient marcher sans se remplir les pieds de poussiere ou de boue; aussi le premier soin, lorsque quelqu'un entroit dans une maison, étoit-il de lui offrir de l'eau pour se laver les pieds. On voit dans l'Ecriture

[a] *Gen.* c. 18. ℣. 2. c. 19. ℣. 1. c. 29. ℣. 13.
[b] Ibid. c. 18. ℣. 7.

que les Patriarches ne manquoient jamais à cette politeſſe [a]. Quand un maître de maiſon vouloit faire un honneur & un accueil diſtingué à ſes hôtes, il les ſervoit lui-même à table. C'eſt ainſi qu'en uſa Abraham envers les trois Anges qui lui apparurent dans la vallée de Mambré [b].

On doit mettre encore au nombre des politeſſes pratiquées alors à l'égard des étrangers, l'uſage où l'on étoit de les reconduire en cérémonie à leur départ. Entre autres reproches que Laban fait à Jacob, il ſe plaint que par ſa fuite précipitée il ne lui ait pas laiſſé lieu de le reconduire avec des chants de joie & au ſon des inſtrumens [c].

A l'égard des autres bienſéances de la ſociété, on en connoiſſoit & on en obſervoit pluſieurs dès ces premiers âges. Il n'étoit point d'uſage, par exemple, que les femmes mangeaſſent avec les hommes. Sara ne paroît point au feſtin qu'Abraham fait aux trois Anges [d]. Rebecca n'étoit point du repas que ſes parens donnerent à Eliézer lorſ-

[a] Ibid. c. 18. ℣. 4. c. 19. ℣. 2. c. 24. ℣. 32.
[b] Ibid. c. 18. ℣. 8.
[c] Ibid. c. 31. ℣. 27.
[d] Ibid. c. 18. ℣. 9.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

qu'il vint la demander en mariage [a]. Les femmes d'ailleurs avoient des appartemens ſéparés de ceux des hommes [b], & ne pouvoient paroître en public que couvertes d'un voile [c]. Tous ces uſages ſubſiſtent encore aujourd'hui dans l'Orient.

La coutume vouloit auſſi que les perſonnes de marque portaſſent alors par diſtinction un bâton fait d'une façon particuliere. C'eſt ce que nous nommons aujourd'hui, d'après les Grecs, un Sceptre, décoration réſervée dans les derniers tems pour les Rois & les Souverains. Mais originairement l'uſage en étoit beaucoup plus étendu; & chez tous les anciens peuples chaque perſonne de marque portoit un ſceptre [d]. Cette coutume marquée très-expreſſément dans l'Ecriture [e], s'eſt

[a] Ibid. c. 24. ℣. 57.

[b] Ibid. ℣. 28 & 67. c. 31. ℣. 33.

[c] *Gen.* c. 20. ℣. 16. c. 24. ℣. 65. c. 38. ℣. 14, 15.

Avouons néanmoins qu'on ne voit pas bien nettement quel étoit alors l'uſage ordinaire du voile pour les femmes. On apperçoit même quelque oppoſition entre les pratiques indiquées dans les paſſages que je viens de citer. Il paroît en réſulter que les femmes ne portoient pas le voile toutes les fois qu'elles ſe montroient en public.

[d] *Herod.* l. 1. n. 95. *Strabo*, l. 16. p. 1129, 1130.

[e] *Gen.* c. 38. ℣. 18.

perpétuée pendant fort long-tems. J'aurai occasion d'en parler avec plus d'étendue dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Dans les siécles qui sont présentement notre objet, il n'étoit pas contre la bienséance que les maîtresses de maison se mêlassent d'apprêter elles-mêmes une partie de la nourriture. On voit Sara paîtrir & faire cuire la quantité de pain nécessaire pour le repas qu'Abraham donna aux trois Anges [a]. Rebecca apprête à Isaac un ragoût composé de deux chevreaux [b]. On voit plus, on voit les enfans des Patriarches chargés de commissions pénibles, & qui paroîtroient fort basses aujourd'hui. Jacob garde les troupeaux de Laban son beau-pere [c]; & quand ce Patriarche fut de retour dans son pays, ses enfans garderent les siens [d]. Les filles même n'étoient point dispensées des fonctions pénibles du ménage. Rebecca étoit obligée d'aller chercher de l'eau fort loin, & de porter sa cruche sur ses épaules [e]. Rachel conduisoit le

[a] Ibid. c. 18. ℣. 6.
[b] Ibid. c. 27. ℣. 9.
[c] Ibid. c. 29. ℣. 18.
[d] Ibid. c. 37. ℣. 12.
[e] Ibid. c. 24. ℣. 15.

troupeau de son pere [a]. Les mœurs des Grecs, aux siécles héroïques, nous retraceront une peinture fidele de ces premiers tems. On doit au surplus attribuer tous ces usages à la nécessité dans laquelle les peuples se sont trouvés originairement de faire tout par eux-mêmes. La conduite actuelle des Sauvages en est une preuve convaincante.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

L'usage de témoigner la douleur de la perte de ses proches par des marques extérieures, a eu lieu dès les tems les plus reculés. Au sujet de la mort de Sara, l'Ecriture observe qu'Abraham s'acquitta des devoirs du deuil [b]; & ailleurs elle dit que Juda ayant perdu sa femme, laissa passer le tems du deuil avant que de se montrer en public [c]. Mais on ignore combien duroit alors le deuil chez les Orientaux, & la maniere dont on le portoit. Il est certain qu'on changeoit d'habits, & qu'il y en avoit alors d'affectés pour les veuves. C'est un fait dont l'histoire de Thamar ne permet pas de douter.

[a] Ibid. c. 29. ℣. 9. = [b] Gen. c. 23. ℣. 3. = [c] Ibid. c. 38. ℣. 12.

Lorſqu'elle voulut tromper Juda, & le faire tomber dans le piége qu'elle lui tendoit, elle eut ſoin, dit Moïſe, de quitter ſon habillement de veuve, & d'en prendre un autre [a]. On ne voit pas bien quel étoit alors le caractère de cette ſorte d'habit. On peut ſeulement le conjecturer. Il paroît d'abord que les veuves ne portoient point de voile, car Thamar en prend un pour ſe déguiſer [b]. Je préſume auſſi que la forme des habits de deuil devoit être différente de celle des habits ordinaires. Jacob apprenant la mort de Joſeph déchire ſes vêtemens, & ſe couvre d'un cilice [c], ou pour mieux dire, d'un ſac, ſuivant la leçon du texte Hébreu & des Septante. On donnoit vraiſemblablement le nom de *ſac* aux habits de deuil, parce qu'ils étoient étroits & ſerrés comme des ſacs, & d'une couleur ſans doute ſombre & triſte.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On ne peut parler que fort imparfaitement des occupations, des plaiſirs & des exercices des premiers peuples. La garde des troupeaux faiſoit

[a] Ibid. c. 38. ℣. 14. = [b] Ibid. = [c] Ibid. c. 37. ℣. 34

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

certainement le principal objet de leurs soins & de leurs richesses. L'antiquité, tant sacrée que profane, n'a qu'une voix sur cet article. C'est par cette raison que les anciens, lorsqu'ils avoient à traiter d'affaires, se rendoient aux portes des villes [a]. Les habitans étoient alors obligés d'en sortir tous les matins, & de n'y rentrer que le soir, parce qu'ils étoient presque tous pâtres, ou laboureurs. La porte de la ville étoit donc l'endroit où ils avoient le plus d'occasions de se voir & de se rencontrer (1).

A l'égard de leurs plaisirs & de leurs amusemens, on voit que de tout tems

[a] Voyez *Gen.* c. 33. ℣. 10 & 18. c. 34. ℣. 20. = *Ruth.* c. 4. ℣. 1.

(1) De tous les tems le genre de vie des peuples a décidé de l'endroit de leurs rendez-vous publics. Chez les Grecs & chez les Romains, le rendez-vous pour toutes les affaires étoit le Marché ou la Place, eu égard à leur genre d'occupation qui étoit le commerce, ou la plaidoirie. Chez nos ancêtres, les vassaux de chaque Seigneur s'assembloient dans la cour de son château, & de-là sont venus les Cours des Princes. Dans le Levant, où les Souverains sont ordinairement renfermés dans leurs palais, les affaires se font à la porte de leurs sérails. Cette coutume de faire sa cour à la *Porte* des palais des Monarques d'Orient, étoit en usage dès le tems des anciens rois de Perse, comme l'on voit en plusieurs endroits du livre d'Esther. c. 2. ℣. 19, 21. c. 3. ℣. 2, 3.

les peuples se sont exercés à chanter, à jouer des instrumens, & à danser. Le chant suppose une espéce de Poësie; ainsi on peut mettre l'invention de cet art sublime au nombre des plus anciennes découvertes. Je croirois même la Poësie plus ancienne que la Musique (1), qui certainement a dû précéder la Danse. Mais, sans vouloir décider la préférence, examinons quelle a pû être l'origine de ces deux Arts également flatteurs & séduisans. Commençons par la Poësie.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

On a débité jusqu'à présent bien des conjectures sur l'origine de la Poësie: cependant il n'y en a aucune qui soit vraiment satisfaisante; aucune qui nous développe les véritables motifs qui ont pu former les premiers Poëtes. Je m'explique. Si l'on veut se contenter de motifs vagues & généraux, il est aisé de trouver la source de la Poësie dans les différentes affections dont l'homme est susceptible. On conçoit clairement que les premieres idées poëtiques n'ont pû être enfantées que par une imagination vivement & fortement affectée.

(1) Je prend ici le mot de *Musique* dans le sens le plus étendu.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

En effet, lorſque l'ame eſt pénétrée d'un ſentiment vif, elle dédaigne les expreſſions ordinaires. Le ſtyle familier ne peut alors la ſatisfaire. Un langage commun & vulgaire exprimeroit mal les idées qui la tranſportent. Il lui faut dans ces inſtans des figures hardies, des images vives & frappantes. Les expreſſions les plus relevées & les termes les plus ſublimes lui ſont néceſſaires pour peindre ce qu'elle ſent. On dut bientôt obſerver qu'entre les différens ſons qui forment les langues, les uns avoient une certaine force & une énergie particuliere; les autres, une molleſſe, une douceur, ou une rudeſſe très-ſenſibles à l'organe. Le premier pas qu'on aura fait vers la Poëſie a donc été d'employer des termes forts & énergiques, pour exprimer les idées fortes & vives qu'on vouloit peindre, & de choiſir des expreſſions douces pour rendre les images agréables. On ſe ſera étudié enſuite à trouver des tours plus recherchés, plus élégans que ceux du langage ordinaire. Alors on ſe ſera particuliérement attaché à donner aux expreſſions & au ſtyle un certain nombre & une certaine cadence. C'eſt ainſi

qu'on peut expliquer l'invention méchanique de la Poëſie, & concevoir la marche qu'aura tenue l'eſprit humain pour y parvenir. Mais quand on veut rechercher le principe originaire de ces émotions & de ces affections, qui ſeules ont pû donner l'être à la Poëſie & créer les Poëtes, les difficultés ſe préſentent en foule.

La Poëſie ne doit point être miſe au nombre de ces Arts qu'une nation peut avoir communiqués à une autre. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu ſes Poëtes. Ce talent eſt donc un de ceux qui ſemblent tenir à l'eſſence de l'humanité (1). La Poëſie d'ailleurs s'exerce ſur tant d'objets divers, & ſouvent ſi éloignés les uns des autres, que difficilement cet art aura-t-il eu une ſeule & même origine chez les différens peuples qui l'ont cultivé. Quelques Ecrivains cependant ont cru en trouver la premiere & la principale ſource dans le cœur de l'homme ravi, extaſié & tranſporté hors de lui-même à la vûe des grandeurs & des bienfaits du Tout-

(1) J'entends ici par le mot *Poëſie*, plutôt les idées & les expreſſions Poëtiques, que le méchaniſme & l'artifice des vers.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

puiſſant. Je doute que cette idée ſoit fort juſte, & je ne penſe pas qu'on doive chercher la principale origine de la Poëſie dans les ſentimens de reconnoiſſance dont l'homme s'eſt ſenti pénétré envers ſon Créateur. Je l'ai dit, & je le repéte, l'ordre & la conſtance admirables qu'offre le ſpectacle de l'univers, a dû convaincre toute créature raiſonnable & penſante, de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, Auteur & ſouverain Modérateur de toutes choſes. Mais cette conviction eſt un ſentiment réfléchi, profond & ſérieux; dès lors il me paroît peu capable d'avoir inſpiré aux premiers hommes cet enthouſiaſme qui ſeul peut avoir donné naiſſance à la Poëſie. D'ailleurs il a dû arriver que dans l'état de nature pluſieurs auront méconnu ces preuves de la Divinité. On n'en peut pas même douter, s'il eſt vrai qu'il exiſte encore aujourd'hui des peuples qui n'ont aucune idée de culte religieux. Ces peuples néanmoins ont des Poëtes [a].

[a] Hiſt. des Iſles Mariannes par le P. le Gobien, l. 2. p. 63, 64. = *Laët*, Deſcript. des Indes Occident. l. 2. c. 16. p. 56, 57. = Hiſt. nat. de l'Iſlande, t. 2. p. 228-229-232-254.

On pourroit peut-être préſumer que la Poëſie doit ſa naiſſance à l'amour. Cette paſſion eſt bien capable d'échauffer l'imagination, & d'inſpirer à l'ame cette eſpéce d'yvreſſe qui fait les Poëtes. Mais vraiſemblablement les premiers hommes étoient trop brutaux & trop groſſiers pour avoir reſſenti ces mouvemens tendres & délicats, auxquels la Poëſie a été redevable dans la ſuite d'une grande partie de ſes beautés.

Si, laiſſant les conjectures, on veut conſulter l'Hiſtoire ſur l'origine de la Poëſie, on n'y trouve aucun fait propre à l'éclaircir. On y voit ſeulement que dès les tems les plus reculés la Poëſie a été employée chez tous les peuples à conſerver le ſouvenir des événemens mémorables [a]. Il faudroit donc d'après ce fait, qui eſt inconteſtable, aſſigner aux premieres productions Poëtiques une origine bien différente de toutes celles qu'on a imaginées juſqu'à préſent. Alors ne pourroit-on pas ſoupçonner que cette eſpéce de langage doit ſa naiſſance à l'amour-propre qui, dans tous les païs & dans tous les ſiécles, s'eſt étudié à faire valoir & à

[a] Tome I. Liv. II. Chap. VI. p. 365.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

exalter les faits qui pouvoient flater ſa vanité. Il emploie volontiers à cet effet l'exagération, les figures hyperboliques, les termes & les tours les plus ampoulés. Il s'efforce, ſi l'on peut dire, d'agrandir les objets par l'emphaſe des expreſſions, par la hardieſſe des images & par l'abus des métaphores. Tous les peuples ont été atteints de cette manie. Il n'y en a point qui n'ait cherché à relever les événemens qui l'intéreſſoient. Les chanſons des Sauvages, qu'on peut bien regarder comme des eſpéces de Poëſies, ne contiennent que les louanges & les exploits de leur Nation, qu'ils exagerent toujours autant qu'il leur eſt poſſible. Les habitans des Iſles Mariannes, qu'on doit mettre au rang des peuples les plus bornés & les plus ignorans, ſe croyoient, avant la venue des Européens, la ſeule & unique nation de l'univers. Les fictions de leurs Poëtes les confirmoient dans cette prétention ridicule. Ils étoient charmés de ces fables abſurdes qui flattoient leur orgueil, paſſion dominante de ces barbares [a]. Il ſera donc arrivé dès les premiers tems,

[a] Hiſt. des Iſles Marianes par le P. le Gobien, l. 1 p. 49-63-64.

qu'au lieu de raconter les faits ſimplement, & tels qu'ils s'étoient paſſés, quelques génies inventifs ſe ſeront appliqués à chercher des termes & des tours particuliers pour compoſer leurs narrations. Cette maniere de s'exprimer, & ce ſtyle au-deſſus du langage ordinaire aura plû, parce qu'il flattoit l'amour-propre des peuples & leur vanité. La coutume l'aura conſacré. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement la Poëſie aura pû ſe former. L'uſage enſuite s'en ſera étendu à tous les objets dont les hommes ſe ſentoient affectés vivement.

Peut-être auſſi que ſans avoir recours à l'amour-propre, on pourroit attribuer la naiſſance de la Poëſie à l'effort qu'on aura fait pour repréſenter d'une façon énergique des événemens qui avoient laiſſé de fortes traces dans l'ame des ſpectateurs, & fait des impreſſions très-vives ſur leur imagination. On pourroit même en chercher la ſource dans ces contentemens indicibles qu'on reſſent à la vûe des périls éminens auxquels on a eu le bonheur d'échapper. On veut alors faire éclatter ſa joie, & il n'y a point de termes trop forts ni trop expreſſifs, pour énoncer

Depuis le Déluge juſqu'a la mort de Jacob.

& peindre les tranſports dont on eſt animé dans ces inſtans.

La reconnoiſſance peut encore avoir beaucoup contribué à former & à nourrir le langage extraordinaire de la Poëſie. On manque ſouvent d'expreſſions pour rendre graces d'un bienfait ſignalé. L'ame ſe tourmente & s'épuiſe à trouver des phraſes capables de marquer dignement la force & la vivacité des ſentimens dont elle eſt pénétrée envers ſon bienfaiteur. Le plus ancien monument de Poëſie qui nous ſoit reſté de l'Antiquité, le Cantique compoſé par Moïſe après le paſſage de la Mer Rouge, renferme tous ces caractères [a]. Il paroît avoir été également deſtiné à conſerver le ſouvenir d'un événement ſi flatteur pour la nation Juive, & à remercier Dieu de la protection ſignalée qu'il venoit d'accorder à ſon peuple en cette occaſion. Il réſulte de toutes ces réflexions qu'on ne peut rien dire de précis ni d'aſſuré ſur la véritable origine de la Poëſie : inutilement voudroit-on lui en aſſigner une qui ait été commune & générale à tous les peuples : trop de raiſons s'y oppoſent.

[a] *Exod.* c. 15.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de la Muſique, on peut dire que le chant eſt naturel à l'homme. Tous les peuples, même les plus groſſiers & les plus ſauvages, chantent. La difficulté a été de réduire à une méthode réglée & ſuivie les différentes modifications de la voix. Il eſt, dit on, à préſumer que la variété & l'agrément du chant des oiſeaux aura ſervi de modèle aux premiers inventeurs de la mélodie, d'autant mieux que par inſtinct nous ſommes portés à l'imitation. On aura donc eſſayé de former avec la voix diverſes inflexions qui euſſent entre elles une ſorte de connexion & de rapport ſuivi. Il fut facile enſuite d'arranger des paroles ſous ces différens ſons. Mais ces premieres productions ne repréſentoient que bien foiblement cette prodigieuſe variété qu'on diſtingue dans le ramage des oiſeaux. Pour en approcher de plus près, il a fallu imaginer les moyens de ſuppléer à ce qui nous manque du côté de l'organe. On emprunta pour cet effet le ſecours de certains corps naturellement ſonores & harmonieux. On étudia l'art de les faire réſonner convenablement, & d'en tirer des modulations agréables & variées. C'eſt

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ainſi que par différentes tentatives les premiers hommes ſe ſeront procuré les inſtrumens à vent & à cordes.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces conjectures dont je ſuis peu ſatisfait, il eſt certain que l'invention du Chant & de la Muſique inſtrumentale remonte aux ſiécles les plus reculés. On vient de voir que du tems de Laban l'uſage étoit déja établi de reconduire les étrangers avec des chants d'allégreſſe & au ſon des inſtrumens; mais ce qu'on doit particuliérement remarquer, c'eſt que les chanſons ſont de tous les païs & de tous les ſiécles. Les nations les plus barbares & les plus groſſieres ont, comme je l'ai déja dit, quelque idée du Chant. On a vû dans l'Article où j'ai traité de l'origine de l'Ecriture, que chez tous les peuples connus, des eſpéces de Poëmes qu'on chantoit, ont ſervi originairement à conſerver la tradition hiſtorique de tous les événemens [a]. Ces chanſons que les peres avoient ſoin d'apprendre à leurs enfans, tenoient alors lieu de livres & d'annales.

J'ai propoſé ailleurs quelques conjectures ſur l'invention des inſtrumens

[a] Tom. I. Liv. II. Chap. VI. p. 365 & 366.

à vent

à vent : je crois pouvoir y renvoyer [a]. A l'égard des instrumens à cordes, je doute qu'on les ait inventés dès les siécles dont il s'agit présentement. On n'aura connu pendant long-tems que le chalumeau, la flute, la trompette, & une espéce de tymbale nommée dans l'Ecriture *tympanùm*. La caisse en étoit de cuivre, d'une forme oblongue, & couverte de peau d'un côté seulement. On frappoit cet instrument avec des baguettes ou avec la main [b].

Je crois pouvoir appliquer à la Danse ce que j'ai dit de la Poësie & de la Musique. L'ancienneté & l'universalité de ce divertissement sont également attestées par tous les Ecrivains. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu ses danses particulieres. On en retrouve l'usage jusques chez les peuples les plus barbares & chez les nations les moins civilisées. Ajoutons qu'anciennement la Danse faisoit partie des cérémonies consacrées au culte de la Divinité. Je ne m'étendrai point au surplus sur l'origine, ni sur l'époque d'un divertissement si naturel à l'homme. Le corps se

[a] *Suprà*, Liv. V. p. 279.
[b] *Calmet*, ad Genes. c. 21. ℣. 27.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

reſſent toujours des impreſſions de l'ame. Il témoigne la part qu'il y prend par ſes mouvemens, ſes geſtes & ſes attitudes. Il n'a donc été queſtion que de régler les différens mouvemens du corps, en les aſſujettiſſant à une certaine cadence marquée & meſurée. C'eſt un art qu'on aura promptement & facilement inventé.

La Poëſie, la Muſique & la Danſe ont fait pendant bien des ſiécles les principaux, pour ne pas dire les ſeuls amuſemens des anciens peuples. On y peut joindre les feſtins dont l'uſage a été commun à tous les ſiécles & à toutes les nations. Dès les premiers tems il y avoit des occaſions marquées pour des repas d'apparat & de réjouiſſance. L'Ecriture dit qu'Abraham fit un grand feſtin le jour qu'il ſevra Iſaac [a]. Laban invita un grand nombre de ſes amis au repas préparé pour les nôces de ſa fille avec Jacob [b].

Je ne ſçais ſi l'on doit mettre la chaſſe au nombre des amuſemens que les premiers hommes pouvoient prendre. Nous ne regardons aujourd'hui cet

[a] *Gen.* c. 21. ℣. 8.
[b] Ibid. c. 29. ℣. 22.

exercice que comme un plaiſir & un délaſſement. Il n'en étoit pas de même dans les ſiécles reculés. La chaſſe alors étoit plutôt une occupation ſérieuſe qu'un divertiſſement. La terre dévaſtée par le Déluge reſta long-tems déſerte & inhabitée dans ſa plus grande partie. Les bêtes farouches ſe multiplierent, & mirent bientôt en danger la vie non-ſeulement des beſtiaux, mais auſſi celle des hommes. Les premieres peuplades ne tarderent pas à ſe trouver dans la néceſſité de leur faire une guerre continuelle & attentive. C'eſt par cette raiſon que les premiers fondateurs d'Empires ſont repréſentés comme de grands chaſſeurs. Ce talent étoit alors auſſi eſtimable, qu'il peut paroître aujourd'hui indifférent. On alloit donc à la chaſſe, moins par goût, que par néceſſité, & je crois pouvoir douter qu'on s'en fit un ſimple amuſement (1).

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

(1) L'Eternel, en parlant des Chananéens, dit à Moïſe : « Je ne chaſſerai point ces peuples de » devant vous dans l'eſpace d'une année, de » peur que le pays ne » devienne déſert, & que » les bêtes ſauvages ne » ſe multiplient contre » vous ». *Exod.* c. 23. ℣. 29.

Et Moïſe, dans le Deutéronome, avertit les Iſraélites que Dieu ne détruira les nations Chananéennes que peu à peu, & par parties, de crainte que les bêtes de la terre ne s'élévent con-

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Malgré la grande ſimplicité de mœurs, qu'on ſuppoſe communément avoir regné dans ces premiers âges, on a déja pû remarquer que dès le tems d'Abraham le luxe n'étoit pas inconnu à pluſieurs peuples de l'Aſie. Ils avoient différens bijoux & des vaſes d'or & d'argent. Il eſt queſtion du tems d'Iſaac, non ſeulement d'habits précieux, mais même de vêtemens parfumés : tels étoient ceux d'Eſaü, que Rebecca fit prendre à Jacob [a]. L'uſage des ſenteurs & des parfums s'eſt donc introduit chez les peuples de l'Orient dès la plus haute antiquité ; & on peut juger d'après ces faits, qu'ils connoiſſoient d'autres recherches & d'autres voluptés, dont Moïſe ſans doute n'a pas eu occaſion de nous inſtruire. Ainſi les mœurs de ces nations n'étoient pas alors auſſi ſimples qu'on voudroit ſouvent nous le perſuader.

Diſons encore que la chaſteté ne paroît pas avoir été leur vertu favorite. Sans parler des abominations qui attirerent le courroux du Ciel ſur les habitans de Sodome & de Gomorrhe, dès-lors il

re eux. Chap. 7. ℣. 22. = [a] *Gen.* c. 27. ℣. 27.

y avoit de ces femmes publiques qui s'abandonnoient à tout le monde indifféremment, moyennant une certaine rétribution. L'aventure de Juda avec Thamar sa belle-fille, en fournit des preuves plus que suffisantes. Nous voyons en effet que Thamar, pour mieux en imposer à Juda, fut se poster dans le carrefour d'un grand chemin par lequel ce Patriarche devoit passer. Cette place, dit Moïse, & l'attitude dans laquelle elle se tenoit, persuaderent à Juda que c'étoit une femme publique [a]; & leur marché fut conclu en conséquence, moyennant un chevreau qu'il lui promit, & les gages qu'il donna pour assurance de sa parole. La réponse que firent les habitans de ce lieu au berger que Juda envoya ensuite porter à cette femme le prix de ses faveurs, prouve bien que ces sortes d'aventures devoient être alors fort communes & fort fréquentes: « Nous n'avons » point vû, lui dirent ils, de femme débauchée assise dans ce carrefour [b] ». Il falloit donc qu'il y en eût dès-lors un assez grand nombre, & qu'on les re-

[a] Ibid. c. 38. ℣. 14, 15. = [b] *Gen.* c. 38. ℣. 21.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

connût pour telles à certains caractères reçus & uſités. Nous apprenons d'ailleurs, par le Sanchoniaton, que la corruption des mœurs étoit portée au plus grand excès dans les premiers ſiécles [a].

Je ne m'étendrai pas davantage pour le moment ſur les mœurs des premiers habitans de l'Aſie. J'aurai encore occaſion d'y revenir dans un Article ſéparé qui comprendra des réflexions générales ſur pluſieurs faits que l'Hiſtoire fournit par rapport au caractère dominant de ces premiers ſiécles. Il eſt tems de parler des Egyptiens.

[a] Apud *Euſeb.* Præpar. Evang. l. 1. c. 10. p. 34, 35.

CHAPITRE SECOND.

De l'Egypte.

LES mœurs des Egyptiens ont été formées de très-bonne heure. La plûpart des pratiques dont parlent les Hiſtoriens profanes, nous les voyons uſitées dès le tems que Joſeph fut conduit en Egypte. Ainſi on peut en conclure que dès-lors les mœurs des Egyptiens étoient telles qu'Hérodote, Diodore & d'autres Auteurs les repréſentent. On eſt d'autant plus autoriſé à le croire, que ce peuple, au rapport de toute l'Antiquité, a montré beaucoup de conſtance dans ſes principes, & un attachement ſingulier pour ſes uſages & ſes pratiques [a].

Pour caractériſer d'un ſeul mot les mœurs des Egyptiens j'emprunterai les expreſſions d'Hérodote. « Comme l'E-» gypte, dit cet Auteur, eſt placée » ſous un ciel, & arroſée par un fleuve » d'une nature différente du ciel &

[a] Voyez la 3e. Part. Tome V. Liv. I. Chap. IV. p. 49.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

» des fleuves des autres climats, de » même les mœurs & les coutumes de » ſes habitans ſont-elles différentes de » celles des autres nations [a] ». Hérodote au ſurplus n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment. Les Egyptiens paroiſſent en général s'être attiré l'attention des Ecrivains de l'Antiquité, autant par la ſingularité de leurs uſages, que par le mérite de leurs découvertes. Jugeons-en par les faits.

Le froment a été regardé de tous les tems, & par tous les peuples, comme l'aliment le plus convenable à l'homme. Chez les Egyptiens c'étoit une honte que d'en faire uſage. Leur pain étoit fait d'une eſpéce de grain qu'Hérodote nomme *Olyra* [b], & que je ſoupçonnerois être le riz [c]. Il en étoit de même à l'égard des fêves. Ce légume étoit proſcrit chez les Egyptiens. Ils n'en ſemoient, ni n'en mangeoient [d]. C'étoit auſſi une loi commune à toute la na-

[a] L. 2. n. 35.

[b] Ibid. n. 36.

[c] Voyez *Plin.* l. 18. ſect. 15. p. 108. Le pain de riz a été & eſt encore en uſage dans pluſieurs pays. Voyez *Athen.* l. 3. p. 110. = Voyage de Vincent le Blanc, p. 80. & 103. = Hiſt. gén. des Voyages, t. 4. p. 227.

[d] *Herod.* l. 2. n. 37.

tion de ne point manger de la tête d'aucun animal [a]. Du surplus, il n'y avoit pas d'uniformité entre les Egyptiens au sujet des viandes dont ils se nourrissoient habituellement. Dans certaines provinces on n'osoit point tuer de moutons, & on ne mangeoit que des chévres. Ailleurs c'étoit le contraire [b]. Quant aux vaches, il étoit ordonné par un précepte général de s'en abstenir [c]. A l'égard des porcs, on les regardoit comme des animaux immondes, & si quelqu'un en avoit touché, même légérement & par mégarde, il devoit entrer aussi-tôt dans le fleuve avec ses habits pour se laver [d]. Cependant on pouvoit immoler des porcs à la Lune & à Bacchus; mais il falloit que ce fût au moment de la pleine-lune. Alors il étoit même permis d'en manger ce jour-là seulement [e].

Les Egyptiens mangeoient du poisson [f], en observant à cet égard des usages à peu-près semblables à ceux dont je viens de parler. En général,

[a] Ibid. n. 39. = *Plut.* t. 2. p. 363. B.
[b] *Herod.* l. 2. n. 42.
[c] Ibid. n. 41.
[d] Ibid. n. 47.
[e] Ibid.
[f] *Num.* c. 11. ℣. 5. = *Diod.* l. 1. p. 52.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ils ne touchoient point aux poiſſons qui ſont ſans écailles [a] : & parmi les autres eſpéces qu'ils ſe permettoient, il y en avoit certaines dont on s'abſtenoit dans une partie de l'Egypte, tandis qu'on en mangeoit dans une autre [b].

On en doit dire autant par rapport aux oiſeaux, dont quelques-uns étoient réputés ſacrés, & auxquels par cette raiſon les Egyptiens ne touchoient point [c]. Cette ſuperſtition régnoit chez ces peuples bien antérieurement à Moïſe [d]. Je crois qu'on peut rapporter la diſtinction entre les animaux ſacrés & les animaux profanes, aux premiers ſiécles de leur Monarchie. Les Egyptiens, au ſurplus, comme tous les anciens peuples, ne donnoient point à leurs viandes le tems de ſe mortifier, ils les mangeoient toutes chaudes [e].

Je penſe cependant que l'uſage de couper les animaux, pour en rendre la chair plus tendre & plus délicate, étoit connu & pratiqué très-ancienne-

[a] *Herod.* l. 2. n. 72 & 77. = Voyez *Athen.* l. 7. c. 13. p. 299. E.

[b] *Plut.* t. 2. p. 353. C.

[c] *Herod.* l. 2. n. 72 & 77.

[d] *Exod.* c. 8. ℣. 26.

[e] Voyez *Gen.* c. 43 ℣. 16.

ment chez ces peuples. Je le préſume ſur ce que Moïſe, dont l'intention étoit d'éloigner les Iſraélites des coutumes des Egyptiens, fait défenſe de couper aucun animal [a].

La biére étoit la boiſſon ordinaire d'une grande partie de l'Egypte [b]. Il s'y trouve en effet pluſieurs contrées où la vigne ne peut point croître. On en cultivoit dans les cantons dont le terrein pouvoit le permettre, & on y buvoit du vin. L'uſage de cette liqueur étoit fort ancien chez les Egyptiens, comme nous l'apprenons par le ſonge du grand Echanſon de Pharaon, qui rêva avoir vû devant lui un cep de vigne chargé de raiſins mûrs, dont il avoit exprimé le jus dans la coupe du Roi qu'il tenoit à la main, & qu'il avoit enſuite préſentée à ce Monarque [c]. Je dirai à cette occaſion, que le commun du peuple ne bûvoit que dans des vaiſſeaux de cuivre [d]. Mais les perſonnes riches ſe ſervoient de vaſes d'or & d'ar-

[a] *Levit.* c. 22. ℣. 24.

[b] *Herod.* l. 2. n. 77. = *Diod.* l. 1. p. 40, 41.

[c] *Gen.* c. 40. ℣. 9, &c. = *Diod.* l. 1. p. 82. Ce récit détruit ce que dit Plutarque, qu'avant le regne de Pſammétique, les Rois de l'Egypte ne buvoient point de vin. t. 2. p. 353. B.

[d] *Herod.* l. 2. n. 37.

gent. La coupe dont Joseph se servoit étoit d'argent [a].

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Les Egyptiens étoient fort superstitieux dans leur boire & dans leur manger. Ils nettoyoient tous les jours avec la plus grande attention les vaisseaux dont ils se servoient [b], autant & plus par superstition que par propreté. Ils n'auroient jamais osé se servir d'un meuble qui eût appartenu à un étranger; ils n'auroient pas même mangé de la viande qui auroit été coupée avec un couteau, autre que celui d'un Egyptien [c]. Cet éloignement pour les étrangers alloit jusqu'à ne vouloir pas se trouver ensemble à une même table. Lorsque Joseph donna à manger à ses freres dans son palais, Moïse observe qu'on servit à part les Egyptiens qui avoient été invités à cette fête; car dès-lors, ajoute-il, ils avoient horreur de se voir réunis à une seule & même table avec des étrangers [d]. Mais ce peuple, que la prévention éloignoit ainsi des autres nations, étoit d'ailleurs si peu délicat, qu'il ne faisoit point de difficulté de

[a] *Gen.* c. 44. ℣. 2 & 5.
[b] *Herod.* l. 2. n. 77.
[c] *Herod.* n. 41.
[d] *Gen.* c. 43. ℣. 32.

prendre ſon manger avec les bêtes [a]. Etrange effet de la ſuperſtition ; il exiſte encore aujourd'hui des peuples auxquels on peut reprocher une ſemblable groſſiéreté, fondée à peu-près ſur les mêmes motifs [b].

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

On voit que dans ces premiers tems l'uſage étoit, en Egypte, de ſervir ſéparément à chaque convié ſa portion. C'étoit le Maître du feſtin qui coupoit & diſtribuoit à chacun les viandes. Lorſqu'on vouloit témoigner une diſtinction honorable & particuliere à quelqu'un, on lui envoyoit une part beaucoup plus conſidérable qu'aux autres convives. Joſeph, pour marque de ſa tendreſſe, envoya à Benjamin une part cinq fois plus grande que celle de ſes autres freres [c]. Cette eſpéce de politeſſe a été commune à preſque tous les peuples de l'antiquité [d].

A en juger par ce qu'en diſent les Anciens, on ne connoiſſoit guères en Egypte les ragoûts, ni la diverſité des

[a] *Herod.* l. 2. n. 36.

[b] Rec. des Voyages de la Compagnie des Indes Holland. t. 3. p. 24. = Voyage d'Ovington, t. 2. p. 297. = *Gemelli Careri.* t. 1. p. 448.

[c] *Gen.* c. 43. ℣. 34.

[d] *Diod.* l. 5. p. 351. = Voyez auſſi la 2de. Part. Liv. VI. Chap. III.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

aſſaiſonnemens. La maniere d'apprêter les viandes étoit très-ſimple & très-uniforme [a]. A l'égard des plantes, des racines, des fruits & des légumes, les Egyptiens de tout tems en ont fait un très-grand uſage. Le témoignage des Hiſtoriens profanes ſur cet article [b], eſt confirmé par les plaintes & les regrets des Iſraélites dans le deſert [c]. Mais il régnoit une égale ſuperſtition par rapport aux légumes, qu'à l'égard des animaux. On n'en mangeoit point indiſtinctement, ni de toutes les eſpéces [d].

Les Egyptiens faiſoient deux repas par jour : l'un à midi [e], & l'autre au ſoir. Ils mangeoient aſſis [f]. Chez les perſonnes de qualité on terminoit les feſtins par un uſage bien ſingulier. Au ſortir de table, un homme apportoit dans la ſalle un cercueil qui renfermoit une figure de bois, longue d'environ

[a] *Herod.* l. 2. n. 77. = *Diod.* l. 1. p. 82-91-100. = *Athen.* l. 5. c. 6. p. 191. F.

[b] *Herod.* l. 2. n. 92. = *Diod.* l. 1. p. 52 & 100.

[c] *Num.* c. 11. ℣. 5.

[d] *Diod.* l. 1. p. 100.

[e] *Gen.* c. 43. ℣. 16.

[f] Ibid. ℣. 33. = *Athen.* l. 5. c. 6. p. 191. F.

D'anciens monumens décrits par Diodore, paroîtroient inſinuer que les premiers Rois d'Egypte mangeoient couchés ſur des lits. l. 1. p. 59.

trois pieds, repréſentant un cadavre, & la montrant à chacun des conviés : « Buvez, leur diſoit-il, & donnez-» vous du plaiſir, car c'eſt ainſi que » vous ſerez après votre mort [a] ».

L'habillement des Egyptiens étoit fort ſimple. Les hommes portoient une tunique de lin bordée d'une frange qui leur venoit juſqu'aux genoux. Ils avoient par-deſſus une eſpéce de manteau fait de laine blanche [b]. Les perſonnes de diſtinction portoient des habits de coton [c], & en outre des colliers précieux. Pharaon fit revêtir Joſeph d'une robbe de coton, & lui mit au col un collier d'or [d]. Les femmes n'avoient qu'une eſpéce d'habillement dont les Anciens ne nous ont point laiſſé la deſcription. Hérodote dit qu'il y en avoit de deux ſortes pour les hommes [e]. Mais il ne marque point quelle étoit la différence de ces vêtemens. Nous voyons, au ſurplus, que cette méthode devoit être fort ancienne en Egypte. Moïſe dit que Joſeph fit pré-

[a] *Herod*, l. 2. n. 78.
[b] *Gen.* c. 39. ℣. 12. = *Herod.* l. 2. n. 37 & 81. = Voyez auſſi *Exod.* c. 9. ℣. 31. = *Bianchini*, Iſtor. Univ. p. 556 & 567.
[c] Tome I. Liv. II. Chap. II. p. 270.
[d] *Gen.* c. 41. ℣. 42.
[e] L. 2. n. 37.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ſent de deux habits à chacun de ſes freres [a]. Les Egyptiens étoient fort attentifs ſur la propreté. Je penſe même qu'ils la portoient juſqu'au ſcrupule. Ils avoient grand ſoin de faire nettoyer exactement leurs habits; ils vouloient que tout ce qu'ils portoient ſur leur corps fût toujours nouvellement lavé chaque fois qu'ils s'en ſervoient [b].

Ces peuples, dans le cours ordinaire de la vie, portoient la tête raſe. Dès la plus grande jeuneſſe on leur coupoit les cheveux [c]. Mais par un uſage contraire à celui de toutes les nations, ils les laiſſoient croître dans les tems d'affliction [d]. Cette coutume eſt marquée expreſſément dans l'hiſtoire du Patriarche Joſeph. Il avoit laiſſé croître ſes cheveux pendant qu'il étoit en priſon. On les lui coupa lorſqu'on voulut le préſenter à Pharaon [e], parce qu'il n'étoit pas permis, ſans doute, de paroître à la Cour avec l'extérieur du deuil & de la triſteſſe.

D'après ces faits, qui ſont bien conſtans, il doit paroître aſſez ſingulier de

[a] *Gen*, c. 45. ℣. 22.
[b] *Herod.* l. 2. n. 37.
[c] Ibid. l. 2. n. 12. = *Diod.* l. 1. p. 21, 22.
[d] *Herod.* l. 2. n. 36.
[e] *Gen.* c. 41. ℣. 14.

trouver l'usage des miroirs établi chez les Egyptiens dès la plus haute antiquité. On ne peut cependant pas en douter, lorsqu'on voit à quel point ce meuble étoit commun parmi les Hébreux dans le desert. Moïse dit qu'on fit le bassin d'airain destiné aux ablutions, des miroirs offerts par les femmes qui veilloient à la porte du Tabernacle [a]. Cette quantité ne pouvoit venir que de l'Egypte. Remarquons que les miroirs n'étoient pas alors de verre, soit qu'on ignorât l'art de faire des glaces, ou au moins le secret de les étamer. On faisoit les miroirs de toutes sortes de métaux. Ceux des Egyptiens, comme nous l'apprenons du passage qu'on vient de citer, étoient d'airain fondu & poli. Encore aujourd'hui dans tout l'Orient, presque tous les miroirs sont de métal, & si l'on y en voit quelques-uns de glace, ils ont été apportés par les Européens [b].

On ne peut parler que d'une maniere très-imparfaite du logement des Egyptiens. On sçait seulement que leurs édifices étoient très-élevés. Diodore

[a] *Exod.* c. 38. ℣. 8. = [b] *Chardin*, t. 2. p. 279.

Ire. PARTIE. Depuis le Délnge juſqu'à la mort de Jacob.

dit que, dès la plus haute antiquité, à Thèbes les maiſons des particuliers étoient toutes de quatre à cinq étages [b]. A l'égard de leur décoration extérieure & de leur magnificence intérieure, il eſt impoſſible d'en parler. On ne peut pas même propoſer de conjectures ſur cet article ; les Anciens n'en parlent jamais. Il en eſt de même des ameublemens, on n'en connoît ni l'eſpéce ni la forme.

Je ſuis perſuadé, au ſurplus, que dès les ſiécles dont il s'agit dans cette premiere Partie, il devoit y avoir beaucoup de magnificence en Egypte. J'ai eu pluſieurs fois occaſion dans les Livres précédens, de faire remarquer à quel point le luxe étoit déja porté chez les Egyptiens du tems de Joſeph. Dès-lors ils faiſoient uſage de bijoux, de vaſes d'or & d'argent, d'étoffes précieuſes & de parfums ; dès-lors ils ſe faiſoient ſervir par un grand nombre d'eſclaves. Joſeph a une maiſon conſidérable & un Intendant pour la gouverner [b]. Les perſonnes de marque ſe faiſoient traîner dans des chars.

[a] L. 1. p. 54.
[b] *Gen.* c. 43. ℣. 16 & 19. c. 44. ℣. 1.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Il y en avoit même de pluſieurs ſortes [a], diſtingués ſans doute par leur magnificence. Joſeph eſt conduit & proclamé en grande pompe. Un héraut précede la marche, & en annonce le ſujet à tout le peuple [b]. Enfin la Cour de Pharaon préſente l'extérieur le plus magnifique & le plus brillant. On y voit un grand Echanſon, un grand Pannetier, un Capitaine des gardes [c], &c. L'entretien des Reines devoit être des plus ſomptueux, ſi l'on en juge par un fait que Diodore rapporte. Il dit qu'on leur avoit aſſigné le revenu que produiſoit annuellement la pêche du lac Mœris. Cet objet, tout conſidérable qu'il eſt, puiſqu'il montoit à un talent par jour, n'étoit deſtiné cependant qu'à fournir ces Princeſſes d'ajuſtemens & de parfums [d]. Il n'eſt pas étonnant, au ſurplus, de voir régner dès la plus haute antiquité, un grand luxe chez les Egyptiens. Ces peuples nés avec quelque ſorte d'induſtrie & de talent, ont porté de fort bonne heure la plûpart des Arts à une eſpéce

[a] Ibid. c. 41. ℣ 43.
[b] Ibid.
[c] Voyez Tome I. Liv. I. Art. IV. p. 104.
[d] L. 1. p. 62 = Voyez auſſi *Athen.* l. 1. p. 33. F.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

de perfection. Ces découvertes les ont mis en état de satisfaire promptement leur penchant pour les recherches & pour la magnificence. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet. Parlons du génie & du caractère particulier des Egyptiens.

Les femmes, en Egypte, avoient beaucoup d'empire sur l'esprit de leurs maris. Soit préjugé, soit disposition naturelle, elles étoient les maîtresses dans leurs maisons [a]. Cet ascendant des femmes sur les hommes annonce, en général, un peuple d'un esprit doux & d'une humeur tranquille. Cette idée est assez conforme à ce que l'Histoire nous apprend du génie des Egyptiens. Ils mettoient d'ailleurs beaucoup de politesse, d'égards & de sçavoir vivre dans leur commerce [b]. Ennemis des querelles & des combats, dominés par un goût vif pour les Arts & pour les Sciences, les vertus pacifiques étoient celles qui leur plaisoient davantage. On voit encore qu'ils s'étoient beaucoup occupés de la politique. Leurs loix ont été très-renommées dans l'an-

[a] *Diod.* l. 1. p. 31. = [b] *Herod.* l. 2. n. 80.

tiquité. Mais ces bonnes qualités étoient balancées par des défauts, si l'on peut dire, encore plus considérables.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La singularité & la superstition étoient le caractère dominant des Egyptiens [a]. J'ai dit au commencement de cet article, qu'ils paroissoient avoir affecté de se distinguer par des usages bisarres. On en a pû remarquer de ce nombre dans les faits dont j'ai déja rendu compte. Ces peuples avoient même des pratiques qui semblent en quelque sorte choquer la nature. Je ne crois pas devoir les détailler : on peut sur cet article consulter Hérodote [b]. Cette façon d'agir & de penser éloignoit les Egyptiens non-seulement des autres nations, mais devoit aussi mettre peu d'union entre les habitans des différentes provinces de cet Empire. Un objet, sur-tout, qui devoit extrêmement les indisposer les uns contre les autres, étoit le genre de vie que chaque famille avoit embrassé. En Egypte, les différentes professions nécessaires dans un Etat avoient leur rang

[a] Voyez *Herod.* l. 2. n. 35, 36 & 65. = *Diod.* l. 1. p. 93.

[b] L. 2. n. 35, 36.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

marqué. Le fils étoit obligé de ſuivre celle de ſon pere. Il n'étoit pas permis de s'élever d'une claſſe inférieure à une claſſe ſupérieure [a]. Cependant la coutume avoit voulu qu'on attachât une idée d'averſion pour certaines profeſſions très-étendues & très-utiles, qui par elles-mêmes n'auroient point dû inſpirer de pareils ſentimens. Celle de garder les beſtiaux, qu'on regardoit chez tous les peuples de l'antiquité comme la plus honorable & la plus diſtinguée [b], étoit en horreur chez les Egyptiens [c]. Cette idée exiſtoit en Egypte dès le tems de Joſeph, & l'obligea de prendre des précautions lorſqu'il préſenta ſon pere & ſes freres à Pharaon [d]. Les Egyptiens néanmoins avoient beaucoup de troupeaux [e], & par conſéquent il y avoit beaucoup de monde employé à les garder. Voilà donc une claſſe nombreuſe de perſonnes très utiles à l'Etat, que la coutume rendoit l'objet de l'averſion publique. Je ne releverai point, quant à

[a] Voyez Tome V. 3e. Part. Liv. I. Chap. IV. p. 39.

[b] Voyez *Suprà*, Chap. I. p. 323.

[c] *Gen.* c. 46. ℣. 34. = *Herod.* l. 2. n. 47.

[d] *Gen.* c. 46. ℣. 34.

[e] Ibid. c. 47. ℣. 6, 16, 17.

préſent, les ſuites & les inconvéniens de pareilles maximes. J'aurai occaſion d'y inſiſter plus particuliérement dans la troiſieme Partie de cet Ouvrage [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard de la ſuperſtition, aucun peuple n'a montré tant de foibleſſe ni tant de ridicule dans les objets & dans la forme de ſon culte. Quelles railleries les Egyptiens n'ont-ils pas eſſuyées ſur la vénération inſenſée qu'ils avoient pour certains animaux ? Que penſer, en effet, d'un pere de famille qui, lorſque le feu prenoit à ſa maiſon, étoit moins occupé du ſoin de l'éteindre, que de celui de ſauver ſon chat [b] ? Que dire d'un ſoldat qui, revenant de faire la guerre dans un pays étranger, ſe chargeoit de chats & de vautours, quoiqu'il manquât ſouvent lui-même du néceſſaire [c] ? De quel nom encore faut-il caractériſer la dévotion qu'une partie des Egyptiens avoit pour le crocodile ? L'aveuglement des adorateurs de cette bête féroce étoit tel, qu'ils ſe réjouiſſoient lorſqu'il arrivoit à quelqu'un de leurs enfans d'en être dévo-

[a] Tome V. Liv. I. Chap. IV. p. 40. & ſuiv.

[b] *Herod.* l. 2. n. 66.

[c] *Diod.* l. 1. p. 95. = Voyez *Athen.* l. 7. c. 13. p. 299, 300.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

rés. Les meres de ces victimes infortunées tiroient une ſatisfaction ſinguliere de ces funeſtes accidens, ſe glorifiant d'avoir produit une nourriture agréable à leur divinité [a]. Les Egyptiens, réduits aux dernieres extrémités de la faim & de la diſette, ſe ſeroient plutôt mangés les uns les autres, que de toucher à quelques-uns des animaux ſacrés. On aſſure même qu'il y en avoit des exemples [b].

De l'aveu de Diodore, il étoit plus aiſé de rapporter que de faire croire à ceux qui n'en avoient pas été témoins, toutes les extravagances que les Egyptiens commettoient à l'égard de leurs animaux ſacrés. On en tenoit toujours une certaine quantité renfermée dans des parcs conſacrés à ce pieux uſage. Il y avoit de très-gros revenus affectés pour leur entretien [c]. On ne les nourriſſoit que de mets choiſis & apprêtés le plus délicatement qu'il étoit poſſible. On alloit exprès à la chaſſe pour fournir aux oiſeaux carnaciers une pâture qui leur fût agréable. Il y

[a] *Ælian.* de Nat. Animal. l. 10. c. 21.
[b] *Diod.* l. 1. p. 94.
[c] L. 1. p. 93. = *Plut.* t. 2. p. 359.

avoit

avoit des bains préparés délicieuſement pour tous ces différens animaux. On les parfumoit, & on faiſoit brûler devant eux les ſenteurs les plus ſuaves. Les lieux qu'ils habitoient étoient couverts des plus riches tapis. On leur ajuſtoit ſur le corps des bijoux & des ornemens ſuperbes. On avoit grand ſoin de les apparier ſuivant leur eſpéce. On recherchoit pour cet effet les plus belles femelles, qu'on nourriſſoit & qu'on ſoignoit avec des attentions particulieres. On les honoroit du titre de concubines des dieux. En un mot, on ne plaignoit aucune dépenſe, aucune recherche pour entretenir magnifiquement les animaux ſacrés, & leur rendre la vie auſſi agréable qu'il étoit poſſible. C'étoit des perſonnes du premier ordre qui s'acquittoient de ces importantes fonctions [a].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A quelles folies & à quelles extravagances les Egyptiens ne ſe livroient-

[a] *Herod.* l. 2. n. 65. = *Diod.* l. 1. p. 93-94-95. = *Ælian.* de Nat. Animal. l. 7. c. 9.

Par un reſte de cette ancienne ſuperſtition, le Bacha du Caire, fait livrer tous les jours deux bœufs pour nourrir les Ach-Bobba, oiſeaux que les Mahométans regardent comme ſacrés. *Voyage de Schaw*, t. 2. p. 92.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ils point quand quelqu'un de ces animaux ſacrés venoit à mourir ? Ils les pleuroient autant & plus qu'ils n'auroient pleuré leurs propres enfans. Les funérailles qu'ils leur faiſoient, ſurpaſſoient ſouvent les facultés de l'adorateur zélé qui s'en chargeoit [a]. On auroit couru beaucoup moins de riſques en Egypte de tuer un homme, que d'y faire périr un chat. Le danger étoit le même à l'égard des ichneumons, des ibis & des éperviers. Si quelqu'un avoit cauſé la mort d'un ſeul de ces animaux, ſoit exprès, ſoit même involontairement, & que le fait vînt à être connu, auſſi-tôt le peuple ſe ſaiſiſſoit du coupable, & après lui avoir fait ſouffrir toutes ſortes de tourmens, le mettoit en piéces, ſans que rien pût l'arrêter [b]. On devoit être expoſé ſans ceſſe aux plus grands riſques dans ce pays, puiſque les accidens & les faits involontaires étoient punis comme les actions commiſes de deſſein prémédité.

Au ſurplus, les objets de ce culte inſenſé n'étoient pas les mêmes dans toute l'Egypte. Il n'y avoit point à cet

[a] *Diod.* l. 1. p. 95. = *Herod.* l. 2. n. 66, 67.
[b] *Herod.* l. 2. n. 65, 66. = *Diod.* l. 1. p. 94.

égard d'uniformité. Les habitans de Mendés, par exemple, honoroient les chevres, & mangeoient les brebis. Ceux de Thèbes, au contraire, honoroient les brebis, & mangeoient les chevres [a]. Dans la même ville, & aux environs du lac Mœris, les crocodiles étoient en grande vénération, tandis qu'à Eléphantine, & dans d'autres endroits, on leur faisoit une guerre cruelle [b]. Il y avoit donc nécessairement entre les différens habitans de l'Egypte des motifs perpétuels de haine & de dissension. Ils se trouvoient partagés en quantité de sociétés distinctes par leur culte, & toutes prévenues les unes contre les autres. Car ici l'on méprisoit ce qu'ailleurs on adoroit. Les Egyptiens se regardoient mutuellement & réciproquement comme des insensés & des impies, particuliérement, lorsque les Dieux, objets du culte de certaines villes, se trouvoient naturellement ennemis les uns des autres [c]. Ainsi il de-

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

[a] *Herod.* l. 2. n. 42. = *Strabo*, l. 17. p. 1155.

[b] *Herod.* l. 2. n. 69, 70 = *Ælian.* de Nat. Anim. l. 10. c. 21 & 24. = *Strabo*, l. 17. p. 1169. = *Juvenal.* Satyr. 15. v. 33, &c.

[c] Voyez *Diod.* l. 1. p. 100. = *Plut.* t. 2. p. 380. A.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

voit y avoir une animoſité bien vive entre les villes d'Arſinoé & d'Héracléopolis. L'une adoroit le crocodile, & l'autre l'ichneumon, l'ennemi déclaré de cet amphibie [a].

Je pourrois parler encore du culte que, ſelon quelques Ecrivains de l'antiquité, les Egyptiens rendoient aux plantes & aux légumes [b]. Mais j'avoue que ce fait ne m'a pas paru aſſez bien établi, pour que j'aye cru devoir y inſiſter. Hérodote, Platon, Ariſtote, Diodore, Strabon, les Auteurs, en un mot, les plus anciens & les plus accrédités ſur l'Egypte, ne font aucune mention de cette ſuperſtition ſinguliere. Elle étoit cependant de nature à n'être pas paſſée ſous ſilence. Juvénal eſt le premier, je crois, qui l'ait reprochée aux Egyptiens : & ſon témoignage ne me paroît pas d'un aſſez grand poids, ni aſſez déciſif dans la matiere préſente, pour qu'on doive y déférer. L'hu-

[a] *Herod.* l. 2. n. 69. = *Diod.* l. 1. p. 41, 42-90-98. = *Ælian.* de Nat. Animal. l. 10. c. 24. = *Plut.* t. 2. p. 380. B. = *Juvenal.* Satyr. 15. v. 32, &c. = *Lucian.* in *Jove Tragœd.* n. 42. t. 2. p. 690. = *Joſ.* adverſ. Appion. l. 1. n. 71.

[b] *Juvenal.* Satyr. 15. v. 9, 10. = *Lucian.* in *Jove Tragœd.* n. 42. t. 2. p. 690.

meur de ce Satyrique miſanthrope lui aura, ſans doute, fait charger le tableau & outrer le ridicule [a]. Je ne penſe pas non plus qu'on doive beaucoup s'arrêter à ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans Lucien. On voit clairement que dans l'endroit où il parle du culte que les Egyptiens rendoient aux oignons, ſon but n'a été que de décrier toutes les Religions connues (1). Dans cette vûe Lucien aura pû profiter du penchant qu'avoient les Egyptiens à la ſuperſtition, pour leur ſuppoſer un objet de culte des plus extravagans & des plus ridicules.

On ne voit point préciſément quelles idées les Egyptiens s'étoient formées des vices & de la vertu. On ſçait qu'ils ont été taxés par les Anciens d'être extrêmement intéreſſés & peu fidèles dans le commerce. En général, ils avoient très-mauvaiſe réputation ſur l'article de la probité [b]. A l'égard des bienſéances & de la retenue dans les

[a] *Porrum, & cepe nefas violare, ac frangere morſu.*
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis Numina! Juvenal. *loco citato.*

(1) Voyez tout le Dialogue intitulé : *Jupiter Tragœdus.*

[b] *Plato.* de Rep. l. 4 p. 642. A.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

mœurs, à en juger par certains traits, ils ne devoient pas avoir sur ce sujet des principes bien purs & bien exacts. Ce fut sans doute la connoissance qu'Abraham avoit du caractère de ces peuples, qui le porta à feindre que Sara étoit sa sœur [a]; & la maniere dont elle lui fut enlevée & conduite dans le Palais de Pharaon, autorise assez ce sentiment [b]. Les bons traitemens même que ce Patriarche reçut en Egypte, il ne les dût, suivant l'Ecriture, qu'à la beauté de sa femme [c]. On peut joindre à ce fait l'aventure de la femme de Putiphar avec Joseph, & celle de Phéron successeur de Séfostris, rapportée par Hérodote [d] & Diodore [e]. Quoique la fable ait beaucoup altéré les circonstances de cet événement, on peut néanmoins y reconnoître à quel point la corruption étoit portée en Egypte.

D'ailleurs, si l'on juge des mœurs d'une nation par ces cérémonies publiques, qui, étant destinées à plaire à tout le peuple, représentent assez fidélement son génie : quelles idées les Egyp-

[a] *Joſ.* Antiq. l. 1. c. 8. *Gen.* c. 12. ℣. 11, &c.
[b] Ibid. ℣. 15.
[c] Ibid. ℣. 16.
[d] L. 2. n. 111.
[e] L. 1. p. 69.

tiens pouvoient-ils avoir de la décence & de la pudeur? Expoſons la maniere dont on ſe diſpoſoit pluſieurs fois l'année à célébrer la fête de Diane. L'aſſemblée ſolemnelle s'en tenoit à Bubaſte; on y accouroit de toutes parts, & on s'y rendoit par eau. Les hommes & les femmes s'embarquoient en grand nombre dans un même bateau. Pendant le trajet quelques femmes jouoient d'une eſpéce de caſtagnettes, & quelques hommes de la flute. Les autres les accompagnoient en chantant & battant des mains. Chaque fois que le bateau paſſoit auprès d'une ville, on arrêtoit. Alors les femmes qui étoient dedans appelloient celles de la ville, leur diſoient des injures, ou plutôt des obſcénités, & commettoient les dernieres indécences [a]. Lorſqu'on étoit arrivé à Bubaſte, on célébroit la fête en ſe gorgeant de viandes & de vin [b]. On peut aſſurer qu'il en étoit de même de toutes les autres fêtes des Egyptiens. Il s'y commettoit des déſordres ſi honteux,

[a] *Herod.* l. 2. n. 60. Il eſt bien ſingulier que l'uſage de s'attaquer ſur l'eau par des propos déshonnêtes, ſoit de tous les pays & de tous les ſiécles.

[b] Idem, *loco cit.*

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

que les Hiſtoriens profanes n'ont preſque jamais oſé les détailler [a].

On dit néanmoins que la jalouſie entroit dans le caractère de cette nation. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque, ne vouloient pas que leurs femmes puſſent ſortir aiſément de leurs maiſons. Pour les rendre ſédentaires, ils uſoient de précautions à peu-près ſemblables à celles dont uſent encore aujourd'hui les Chinois. Ces derniers contraignent leurs femmes à porter des ſouliers ſi petits, que ne pouvant ſe ſoutenir que très-difficilement, elles ſont forcées de reſter dans leur appartement. Les Egyptiens obligeoient les leurs d'être toujours nuds pieds, & cherchoient ainſi à les empêcher de ſortir [b].

[a] Voyez *Herod.* l. 2. n. 61. = Voyez auſſi *Diod.* l. 1. p. 56. = *Strabo*, l. 17. p. 1153.

[b] *Plut.* t. 2. p. 142. C. Ceci pourra d'abord paroître contradictoire avec ce qu'on a lû dans le Livre 4eme. où, en parlant du Commerce, j'ai dit, d'après Hérodote, qu'en Egypte il étoit uniquement exercé par les femmes. Il eſt aiſé néanmoins de concilier cette contradiction qui n'eſt qu'apparente. Car il ſe peut faire d'abord, que Plutarque n'ait voulu parler que des femmes de qualité; & il en étoit peut-être autrefois en Egypte, comme aujourd'hui à la Chine, où les femmes du bas étage vont & viennent dans les rues, quoiqu'on n'y voye jamais paroître celles des Grands. D'ailleurs en ſuppoſant que tous les

Les motifs de cet usage présentent une occasion trop naturelle de parler de l'origine des Eunuques, pour ne pas s'arrêter un moment sur cet objet. On ignore dans quels climats & dans quels siécles, l'art inhumain de mutiler des hommes, pour leur confier la garde des femmes, a pris naissance. Je ne vois nul fondement au récit d'Ammian Marcellin qui attribue cette invention à Sémiramis [a]. Je pense bien que l'usage des Eunuques est dû aux pays chauds; mais la jalousie a pû seule suggérer ces expédiens barbares pour s'assurer de la chasteté des femmes. Comme cette passion est le caractère dominant des Orientaux, je ne doute pas que les Eunuques n'ayent eu lieu fort anciennement chez ces peuples. Mais on ne peut déterminer si c'est dans l'Asie ou dans l'Egypte, que l'usage en a été inventé, moins encore dans quel siécle. Je vois

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

Egyptiens obligeassent leurs femmes d'être nuds pieds, cet usage n'empêchoit pas celles, dont la profession étoit de faire le commerce, de se tenir dans leurs boutiques pour vendre & débiter leurs denrées.

[a] L. 14. c. 6. p. 26. Peut être, dira-t-on, que Sémiramis dont les débauches, au rapport de tous les Historiens, furent extrêmes, imagina ce moyen pour éviter les suites désagréables de son incontinence.

Ire. PARTIE

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

seulement qu'il y a eu en Egypte des Eunuques dès les tems les plus reculés. L'Hiſtoire ſacrée & profane ſe réuniſſent à nous l'apprendre. Moïſe ne veut pas qu'un Eunuque puiſſe entrer dans l'aſſemblée du Seigneur [a]. Il y en avoit donc dès avant le tems de ce Légiſlateur. En effet, Manéthon dit que le pere de Séſoſtris fut aſſaſſiné par ſes Eunuques [b], époque qui précede de près de deux cents ans le ſiécle de Moïſe [c]. Nous voyons d'ailleurs que l'uſage de couper les animaux devoit être très-ancien en Egypte [d]. L'un aura été probablement une ſuite de l'autre. L'expérience ayant appris qu'un animal pouvoit ſurvivre à une pareille opération, la jalouſie tira bientôt parti de cette expérience pour calmer ſes ſoupçons & ſes inquiétudes. Je ne doute donc pas que la coutume d'avoir des Eunuques ne fût établie chez les Egyptiens dès les ſiécles dont il s'agit préſentement.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot de leurs plaiſirs & de leurs divertiſſemens

[a] *Deut.* c. 23. ℣. 1.
[b] Apud *Syncell.* p. 59. D.
[c] Voyez la 2de. Part. Liv. I. Chap. II.
[d] *Suprà*, pag. 346.

publics. Ils consistoient uniquement dans des fêtes & des cérémonies religieuses. On les célébroit par des danses, des chants & des festins, sans parler des marches, ou pour mieux dire, des processions. Tels étoient les divertissemens publics des Egyptiens, & je n'en vois point chez ces peuples qui, ne fussent relatifs à la religion (1). Ils n'ont jamais connu les jeux, les représentations théatrales, les courses, les combats, ni rien, en un mot, de ce que les autres peuples, soit anciens, soit modernes, ont compris sous le nom de Spectacles. Les Egyptiens avoient même proscrit la lutte, persuadés que cet exercice ne pouvoit procurer aux corps qu'une force passagere & dangereuse [a]. Quant à la Musique, ils regardoient cet art non-seulement comme inutile, mais encore comme pernicieux, puisqu'il peut amollir l'ame & l'énerver [b].

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

(1) Voyez *Plato*, de Leg. l. 7. p. 886.

[a] *Diod.* l. 1. p. 92.

[b] Ibid.

Ce que Diodore dit ici de la Musique, doit s'entendre avec quelque restriction. Cet art n'étoit certainement pas aussi négligé chez les Egyptiens qu'il voudroit le faire entendre. Voyez *Herod.* l. 2. n. 79. = *Plat.* de Leg. l. 2. p. 789, 790. = *Clem. Alex.* Strom. l. 6. p. 757. = Et *Diod.* lui-même, l. 1. p. 19 & 20.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

A l'égard des amuſemens particuliers des Egyptiens, on ignore s'ils en avoient; & ſuppoſé qu'ils en euſſent, l'eſpéce dont ils pouvoient être. Il paroît ſeulement que ces peuples célébroient par des réjouiſſances l'anniverſaire de leur naiſſance. Pharaon, à pareil jour, donne un grand feſtin à tous ſes Officiers [a].

Il pourroit peut-être y avoir encore quelques autres particularités à relever dans les uſages & dans le caractère des Egyptiens; mais je les paſſe ſous ſilence, pour éviter l'ennui des détails & de la prolixité.

[a] *Gen.* c. 40. ℣. 20.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Peuples de l'Europe.

JE NE dirai rien, quant à ce moment, des peuples de l'Europe. A proprement parler, il n'y avoit point encore de mœurs dans cette partie du monde. Les habitans y ſont reſtés pendant bien des ſiécles plongés dans la plus affreuſe barbarie, & dans la groſſiereté la plus extrême. Ils ont été long-tems ſans avoir de ſociétes formées, ni d'établiſſemens fixes. On peut ſe rappeller la peinture que j'ai faite de leur premier genre de vie, dans les livres précédens [a]. D'ailleurs la maniere dont ſe comportoient les premieres peuplades de l'Europe nous eſt à peine connue. Nous manquons abſolument de ces détails ſans leſquels il n'eſt pas poſſible de parler des mœurs d'une nation.

[a] Tome I. Liv. I. Chap. I. Art. V. p. 133. & Liv. II. Chap. I. p. 222, &c.

Ire. PARTIE.
Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

CHAPITRE QUATRIEME.

Réflexions Critiques ſur les ſiécles qui ſont l'objet de cette premiere Partie.

LES ſiécles que nous venons de parcourir ſont depuis long-tems en poſſeſſion d'être regardés comme les plus beaux dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. Quantité d'Auteurs d'un mérite diſtingué ſe ſont attachés à nous en donner cette idée. Dans combien d'écrits n'a-t-on pas répété que du tems des Patriarches l'univers jouiſſoit d'une heureuſe ſimplicité ! Alors, nous dit-on, l'ambition, le faſte, le luxe, les paſſions tumultueuſes étoient inconnues aux habitans de la terre. On va même juſqu'à les dépouiller des foibleſſes inſéparablement attachées à la condition humaine. L'éloge enfin eſt complet, puiſqu'on a voulu appliquer aux ſiécles en queſtion ce qu'on lit dans tous les Poëtes ſur l'âge d'or. Mais l'application eſt-elle bien d'accord avec les faits ?

porte-elle ſur des fondemens bien ſolides ? C'eſt ce dont on va juger.

1re. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Lorſqu'il s'agit de peindre un ſiécle & de l'apprécier, ce n'eſt point ſur de vaines déclamations, ni ſur des panégyriques enfantés, la plûpart du tems, par une imagination indiſcrete, qu'il faut ſe régler. L'Hiſtoire eſt le ſeul guide qu'on doive conſulter & ſuivre. Qu'on parcoure les annales de tous les peuples, & qu'on raſſemble les différens faits qu'elles préſentent ſur les premiers ſiécles, on verra que tout ſe réunit à nous en donner l'idée la plus affreuſe. Un détail ſuccinct va nous en convaincre.

On veut que l'ambition & la cupidité n'ayent point régné parmi les premiers hommes (1). Il ſuffit de jetter les yeux ſur l'Hiſtoire pour ſentir combien ces aſſertions ſont vaines & futiles. On y voit dès la plus haute antiquité, des

(1) Ne s'agiſſant ici que des peuples qui ont exiſté depuis le Deluge, le terme de *premiers hommes* dont je me ſers ſouvent dans ce Chapitre, pourra ſans doute paroître impropre. Mais j'ai cru que pour éviter les longueurs, je pouvois bien qualifier de *premiers hommes* les peuples qui ſe ſont formés les premiers après le Déluge. Ne doit-on pas en effet regarder la terre comme renouvellée depuis cet événement ?

Conquérans fameux par leurs exploits ; & plus encore par leurs ravages ; des destructeurs du genre humain, dont la férocité ne connoissoit ni regles ni principes d'humanité [a]. Si la liste de ces fléaux n'est pas plus considérable, c'est que l'histoire des premieres violences & des premieres usurpations ne nous est pas exactement connue. On doit attribuer cette stérilité à l'éloignement des tems & au défaut de monumens. Peut-être aussi que n'y ayant rien de bien intéressant dans ces événemens pour la postérité, on aura négligé de lui en conserver la mémoire [b]. Mais on reconnoît dans le peu de faits qui nous ont été transmis, avec quelle cruauté la guerre se faisoit dans les premiers tems, & à quels excès on se portoit. Le Droit des gens étoit alors absolument inconnu. Le vainqueur ne suivoit d'autres loix que celles que lui dictoient sa fureur & sa brutalité [c].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

[a] Voyez *Suprà*, Liv. V. pag. 283, &c.

[b] *Nam fuit ante Helenam : . . . . . sed ignotis perierunt mortibus illi, Quos, Venerem incertam rapientes more ferarum, Viribus èditior cædebat, ut in grege taurus.* Horat. Serm. l. 1. Sat. 3. v. 107, &c.

[c] Voyez *suprà*, Liv. V. p. 283, 284.

On veut auſſi que le faſte & le luxe n'aient point été connus des premiers peuples. Je penſe avoir déja ſuffiſamment réfuté cette prétention [a]. J'ajouterai qu'on ne doit juger des mœurs que par comparaiſon. On ne voit point régner, il eſt vrai, dans les premiers âges cette magnificence qui ſe fait remarquer dans les tems poſtérieurs. Les délices que procure l'induſtrie, & qui doivent leur naiſſance à la perfection des Arts, les rafinemens, ſi l'on peut le dire, de la volupté, n'exiſtoient certainement pas dans les ſiécles dont il s'agit préſentement. A Dieu ne plaiſe que je veuille reprocher cette ignorance aux premiers hommes; mais il ne faut pas auſſi leur en faire un mérite, & je penſe l'avoir ſolidement démontré [b]. Il y a plus; on peut avancer que les premiers peuples avoient une ſorte de luxe proportionnée au peu d'étendue de leurs connoiſſances. On en a vû plus d'une preuve dans le chapitre des Mœurs & Uſages. Tout dépend, comme je l'ai déja dit, de la comparaiſon des tems & des lieux. Ce qu'on ne

[a] *Suprd*, Liv. VI. p. 314. = [b] Ibid. p. 303 & 304.

Ire PARTIE.

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

daigneroit pas regarder aujourd'hui, étoit, il y a deux cents ans, le comble de la magnificence (1). On retrouve le luxe & le goût des parures dans les siécles les plus grossiers, & chez les peuples les plus sauvages.

Cessons donc de prêter des vertus chimériques aux premiers siécles. Si la simplicité paroît avoir été leur apanage, c'est à l'ignorance des moyens propres à se procurer les commodités de la vie, & non à des principes de vertu qu'il faut attribuer cette prétendue modération. En effet, les hommes n'en étoient pas essentiellement meilleurs. Rien ne les caractérise d'une maniere avantageuse du côté des sentimens & de la probité. On voit régner, au contraire, chez eux les mêmes vices qui, de tous les tems, ont fait la honte de l'humanité : la mauvaise foi, la haine, l'envie, le meurtre, la violence, & le déreglement dans les mœurs.

Je n'apporterai point pour exemple des désordres qui régnoient alors sur la

(1) On ne fait pas aujourd'hui la moindre attention à une personne qui porte des bas de soie. On regarda cependant comme une grande magnificence une paire de ces mêmes bas, qu'Henri second porta aux nôces de sa sœur.

terre, ces villes criminelles consumées par le feu du ciel; il faut tirer le rideau sur de pareilles abominations. Mais on peut se rappeller ce que j'ai dit dans l'article des mœurs, au sujet de l'aventure de Thamar avec Juda [a]. Il paroît en général que ceux qui vivoient dans les siécles dont il s'agit, ne pensoient pas trop favorablement de leurs contemporains. Abraham appréhendoit qu'on ne le fît mourir pour avoir sa femme. Elle lui fut effectivement enlevée deux fois; & sans la protection particuliere de Dieu, peut-être ce Patriarche auroit-il couru risque de la vie. La même crainte occupoit Isaac au sujet de Rebecca [b].

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge jusqu'a la mort de Jacob.

Il suffit encore de faire attention à l'histoire de Dina, pour sentir à quels excès les premiers hommes étoient capables de se porter. Le fils d'un Souverain enleve une jeune personne à sa famille, & emploie ensuite jusqu'à la violence pour assouvir sa passion. Les enfans de Jacob, pour satisfaire leur vengeance, ont recours à la plus noire des perfidies. Ils font servir à la réussite de

[a] *Suprd*, Liv. VI. Chap. I. p. 340, 341.
[b] *Gen.* c. 26. ℣. 7.

leurs complots sanguinaires la cérémonie la plus essentielle de leur religion. Les trop crédules Sichimites qui n'avoient point trempé dans le forfait de leur Prince, sont massacrés dans le moment qu'ils se reposoient sur la foi des traités les plus solemnellement jurés [a]. Les siécles qui paroissent les plus corrompus offriroient-ils des forfaits plus noirs & plus caractérisés ?

Depuis le Déluge jusqu'à la mort de Jacob.

La bonne-foi n'étoit pas plus respectée dans les affaires entre particuliers, & même entre parens. Jacob, neveu de Laban, offre à son oncle de le servir sept ans, à condition qu'il lui donnera sa fille Rachel en mariage. Ce terme accompli, de quelle honteuse supercherie Laban n'usa-t-il pas pour dérober à son neveu sept autres années ? Le jour de ses nôces il lui substitua Lia à la place de Rachel; & Jacob, pour obtenir celle qu'il aimoit, se vit forcé à recommencer son travail & ses services. Se peut-il un manque de parole plus insigne ? Quel procédé de la part d'un oncle envers son neveu, qui de plus étoit son gendre ?

Ces reproches de manquer aux con-

[a] Ibid. Chap. 34.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

ventions les plus ſolemnelles, ne tombent pas ſur des particuliers ſeulement. On peut les faire à des nations entieres. Abraham, en vertu d'alliances & de traités paſſés avec les peuples de la Paleſtine, avoit creuſé des puits en différens endroits [a]. J'ai fait voir ailleurs de quelle importance étoient alors ces ſortes de conceſſions [b]. Dès qu'il fut mort, les habitans de ces contrées ſuſciterent querelles ſur querelles à Iſaac. Ils comblerent les puits que ſon pere lui avoit laiſſés [c]. Ce Patriarche fut contraint d'en faire creuſer de nouveaux, dont il eut même bien de la peine à obtenir la poſſeſſion libre & tranquille.

On voit enfin qu'il ne régnoit ni union, ni concorde entre les perſonnes du même ſang. Eſaü ne vécut jamais bien avec Jacob. Les freres de Joſeph ſe porterent aux dernieres extrémités contre ce Patriarche. La plûpart des enfans de Jacob lui cauſerent des ſujets de chagrin bien vifs & bien cuiſans. C'eſt tout dire. Ruben, ſon fils aîné, oſa ſouiller la couche de ſon pe-

[a] *Gen.* c. 21. ℣. 30. = [b] *Suprà*, Liv. V. p. 289. = [c] *Gen.* c. 26. ℣. 14, 15.

re [a]. Ajoutons que le Seigneur exter-
Ire. PARTIE. mina un des fils de Juda, parce qu'il
Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob. commettoit, dit l'Ecriture, un crime abominable, dans la vûe d'éteindre la race de ſon frere [b].

Si des faits certains & avérés nous paſſons aux traditions qui s'étoient conſervées chez les différens peuples de l'antiquité, elles ne nous donneront pas une meilleure idée des premiers ſiécles. On y apprend qu'originairement les hommes ont vécu ſans loix, ſans police, ſans arts, ne ſuivant & n'écoutant que leurs appétits brutaux. Acharnés les uns contre les autres, ils ne cherchoient qu'à ſe détruire & à s'entre-dévorer [c].

Qu'on jette enſuite les yeux ſur les évenemens arrivés dans les premiers Empires. On voit dans l'hiſtoire d'Oſiris ſuccombant ſous les piéges que Typhon ſon frere lui avoit dreſſés, un exemple des conſpirations qui ont ſouvent renverſé du trône les meilleurs Princes. Les annales de toutes les nations connues préſentent les mêmes

[a] Ibid. c. 35. ℣. 22. c. 49. ℣. 3, 4.
[b] Ibid. c. 38. ℣. 9, 10.
[c] Tom. I. Liv. I. p. 6. Liv. II. p. 166. & *ſuiv.*

ſpectacles. Saturne enleve la couronne à ſon pere ; elle lui eſt ravie enſuite par ſon fils Jupiter. Les uſurpations, les violences & les excès les plus honteux caractériſent la vie des premiers Héros que les peuples ont diviniſés [a]. Quelle idée encore les Anciens nous ont-ils laiſſée de Ninus & de Sémiramis [b] ?

Concluons de ces faits, que les hommes ont toujours été eſſentiellement les mêmes. Soumis en naiſſant au penchant d'un naturel déréglé, ils ont cherché en tout tems à ſatisfaire leurs paſſions. Ils y ont mis plus ou moins d'art & de délicateſſe, à proportion du goût & des connoiſſances que chaque ſiécle a eues en partage. La façon de penſer & d'agir a toujours été relative aux circonſtances. On ne doit donc attribuer qu'à l'ignorance & à la groſſiéreté qui régnoient dans les premiers tems, cette ſimplicité apparente que tant d'Ecrivains ſe ſont plû à exalter.

[a] Voyez le *Sanchoniat.* apud *Euſeb.* Præparat. Evang. l. 1. c. 10. p. 34, 35, &c.

[b] Voyez *Conon.* apud *Phot.* Narrat. 9. p. 428, 429. = *Diod.* l. 2. p. 114-119-127. = *Juſtin.* l. 1. c. 2. = *Plin.* l. 8. ſect. 64. p. 466. = *Plut.* t. 2. p. 753. D. = *Syncell.* p. 64.

Ire. PARTIE.

Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Les premiers âges ſeront mieux caractériſés, en diſant que le vice s'y montroit dans toute ſa laideur & dans toute ſa difformité.

J'oubliois de parler de l'hoſpitalité. C'eſt par cet endroit qu'on a cherché principalement à faire valoir les premiers ſiécles. Mais je penſe que les premiers hommes ont exercé l'hoſpitalité moins par généroſité & par grandeur d'ame, que par néceſſité. L'intérêt commun aura vraiſemblablement donné naiſſance à cet uſage. Dans la haute antiquité il n'y avoit point ou peu d'auberges. On exerçoit donc alors l'hoſpitalité par retour ſur ſoi-même. On retiroit un étranger dans l'idée qu'un jour il pourroit rendre un pareil ſervice, au cas que le haſard fît voyager dans ſon pays. Car l'hoſpitalité étoit réciproque. En recevant quelqu'un dans ſa maiſon on acquéroit auſſi-tôt le droit d'être reçu dans la ſienne : droit regardé par les Anciens comme ſacré & inviolable ; droit qui ne s'étendoit pas ſeulement à ceux qui le contractoient, mais auſſi à leurs enfans & deſcendans.

Au ſurplus, l'hoſpitalité ne pouvoit pas

pas être bien à charge dans les premiers tems. On voyageoit alors très-peu & ſans beaucoup de ſuite. Enfin, les Arabes nous prouvent encore aujourd'hui que l'hoſpitalité peut compatir avec les plus grands vices, & que cette eſpéce de généroſité ne décide rien pour la bonté du cœur & la droiture dans les mœurs. On ſçait quel eſt en général le caractère des Arabes. Il n'y a cependant point de peuple plus hoſpitalier.

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

Je ne nie pas au ſurplus qu'il n'y ait eu dans les premiers ſiécles quelques perſonnages vertueux. L'Ecriture-Sainte en fait foi. Mais elle nous montre en même tems que le nombre des perſonnes véritablement vertueuſes a dû être alors peu conſidérable, & tout nous prouve d'ailleurs que le reſte du genre humain étoit méchant, injuſte, cruel, déréglé, vivant ſans honte & ſans retenue, ne connoiſſant, en un mot, ni principes, ni régles, ni morale. Ce ne peut donc être qu'à cet ancien préjugé qui nous porte à déprimer nos contemporains, que les ſiécles qui viennent de nous occuper, ſont redevables des vertus qu'on a voulu leur prêter,

Ire. PARTIE. Depuis le Déluge juſqu'à la mort de Jacob.

& des éloges dont on s'eſt plû à les combler. Mais ces pompeuſes déclamations s'évanouiſſent & diſparoiſſent bientôt à l'approche du flambeau de la vérité.

Il eſt eſſentiel, au reſte, d'obſerver que toutes ces réflexions n'infirment en aucune maniere la tradition qui a régné univerſellement chez tous les anciens peuples ſur la félicité & l'état d'innocence dont l'homme a joui dans le premier âge du monde. C'eſt une vérité trop généralement & trop uniformément atteſtée, pour qu'il ſoit poſſible de la révoquer en doute. Babyloniens, Egyptiens, Chinois, Grecs, Latins, tous les peuples, en un mot, dont nous pouvons appercevoir les premieres traditions ſur l'état primitif du genre humain, dépoſent qu'originairement l'homme a joui d'une innocence de mœurs & d'une félicité, que depuis il n'a jamais recouvrées. Cet accord de toutes les nations à rendre hommage au récit de Moïſe ſur l'état du premier homme, ſuffiroit ſeul pour en démontrer la certitude, ſi le Légiſlateur du peuple de Dieu pouvoit être regardé comme un Hiſtorien ordinai-

re. Il n'en eſt pas d'un fait comme d'un principe de morale, ou d'une découverte dans les Arts & dans les Sciences. Les hommes, quoique ſous différens climats & dans différens ſiécles, peuvent ſans s'être communiqué leurs idées, s'accorder ſur le même point de morale, ou avoir fait dans les Arts & dans les Sciences les mêmes découvertes. On n'en peut pas dire autant d'un point d'hiſtoire. Quand on le voit reçû chez tous les peuples, il faut non-ſeulement en reconnoître l'authenticité, mais convenir encore qu'il dérive d'une ſource commune. La tradition ſur l'état d'innocence du genre humain dans le premier âge eſt donc inconteſtable. Mais c'eſt à tort qu'on voudroit appliquer cette tradition aux ſiécles que nous venons de parcourir. Le contraire eſt ſuffiſamment démontré par tout ce qui nous reſte d'anciens monumens.

Fin de la premiere Partie & du ſecond Volume.

VA 1
1.550262

) E

, nclusivement.

s F

vaste Empire dans l'Europe, qui étoit alors presque déserte. Je crois qu'on peut placer cet événement vers le tems de THARÉ & d'ABRAHAM, c'est-à-dire, environ vers l'an 2000. avant J. C. Les TITANS, à ce que je pense, sortoient d'Egypte. *Voy.* Tom. I. Liv. I. pag. 135 & suiv.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A la fin du Tome II.